

CITP
Cahiers Internationaux de Théologie Pratique

Série « Documents » n° 1.1 D

Session catéchétique
internationale : Catéchèse
pour notre temps
Anvers, 1^{er} -12 août 1956

Joël MOLINARIO et Henri DERROITTE (éd.)

Publié sur le site : www.pastoralis.org en novembre 2011



Le rôle de la famille dans la formation religieuse

par Pierre RANWEZ, S. J.

Directeur-adjoint
du Centre International d'Études de la Formation Religieuse,
Bruxelles¹

I. IMPORTANCE DU RÔLE DE LA FAMILLE DANS LA FORMATION RELIGIEUSE

L'importance de la famille peut être examinée sous trois aspects différents : 1^o la mission naturelle et surnaturelle qui lui incombe ; 2^o l'intensité de l'influence qu'elle exerce et 3^o l'urgence particulière et actuelle d'une action familiale.

1. La mission naturelle et surnaturelle de la famille.

Le devoir de la paternité et de la maternité ne s'achève pas à la mise au monde d'un enfant, et il ne se restreint pas aux seuls soins du corps. La morale naturelle exige que les pères et les mères prennent soin de l'éducation complète de leurs enfants. Or, la connaissance de Dieu et la disposition d'une âme prête à lui obéir sont à la base d'un comportement humainement correct. Les parents sont donc invités par la seule morale naturelle à faire connaître Dieu à leurs enfants et à les aider à le servir. Dans l'ordre surnaturel où la famille comme telle est introduite par le sacrement de mariage, la mission éducatrice se précise, s'approfondit et passe du plan d'une exigence abstraite à celui d'un devoir bien concret.

La fin primaire du mariage est, nous dit le Droit Canon (1013), la mise au monde et l'éducation des enfants. Le Canon 1113 précise :

1. Adresse : 184, rue Washington, Bruxelles.

« Les parents sont tenus par une obligation très grave à procurer à leurs enfants, selon la mesure de leurs forces, tant l'éducation religieuse et morale que l'éducation physique et civique et aussi de pourvoir à leur bien temporel ». La mission confiée aux parents par le mariage ne se limite donc pas au seul devoir de la fécondité charnelle ; l'Église leur demande d'accepter une fécondité spirituelle. Unis l'un à l'autre comme le Christ l'est à l'Église, le père et la mère sont appelés à donner des fils à l'Église et à les introduire dans le Royaume de la grâce tout d'abord en les présentant au baptême, puis en les instruisant et en les faisant instruire des vérités de la foi et en les préparant à la réception des sacrements.

2. L'influence de la famille est prépondérante.

Si, quittant le terrain du droit, nous abordons celui des faits, nous observons le plus souvent une nette prépondérance de l'influence familiale sur les influences extérieures.

La famille atteint très intimement la personnalité de l'enfant et le marque souvent d'une manière presque ineffaçable ! Les premières années de l'existence se déroulent quasi exclusivement dans le milieu familial et c'est à cette époque que se nouent, dans l'intimité du psychisme, des comportements indéracinables. À travers l'image du père et de la mère l'enfant devinera le visage de Dieu ; c'est à la même époque que se fixe progressivement le comportement confiant ou craintif, généreux ou replié sur soi-même.

Dans la famille et grâce à l'influence des parents, l'enfant s'éveille à la connaissance et à la liberté. Or, du point de vue religieux, cet éveil est d'une importance capitale : l'objet essentiel de la connaissance sera-t-il Dieu ou les apparences du monde qui passe ? la règle de la liberté sera-t-elle la volonté de Dieu ou le caprice et la passion ?

La famille est, normalement, le milieu éducatif le plus cohérent et le plus stable.

3. Dans les circonstances actuelles, le rôle de la famille est capital pour la foi.

Quand, dans de nombreux pays, les protections institutionnelles et traditionnelles de la foi sont bouleversées ou mises en cause, l'exigence d'approfondissement de la foi et de son rayonnement se manifeste plus explicitement. À ce point de vue, la famille doit jouer un rôle éminent, en éveillant des convictions et des attitudes religieuses personnelles.

II. DANS LA FORMATION RELIGIEUSE, LA FAMILLE DOIT EXERCER UNE TÂCHE PROPRE ET UNE TÂCHE EN COLLABORATION

La famille est une cellule de l'Église et lorsque les parents forment leurs enfants à la vie religieuse, ils le font au nom de l'Église, mandatés par elle et dirigés par ses chefs. Cependant, dans l'œuvre de formation religieuse confiée à la famille, une partie lui est confiée presque en exclusivité tandis que pour une autre partie, la responsabilité est partagée entre la famille et d'autres milieux éducatifs.

La tâche propre de la famille concerne un âge particulier (la petite enfance) et un aspect de la formation religieuse (le premier éveil de la foi et une certaine intériorisation du donné chrétien).

À côté de cette tâche propre, la famille doit aussi collaborer avec d'autres milieux et d'autres éducateurs : la convergence des efforts respectera l'unité psychologique de l'enfant et lui manifestera le vrai visage de l'Église, qui est union et charité de tous dans le Christ.

Pour être effective, la collaboration suppose de la part de chacun une grande attention et un grand respect mutuel : savoir ce qui revient à chacun et lui laisser exercer son influence ; on souhaite ensuite une mise en commun réelle et non seulement une juxtaposition des efforts.

La collaboration s'exercera tout d'abord entre les prêtres et les parents. Ce sera en premier lieu la préparation des parents à leur tâche ; préparation antérieure au mariage et subséquent à celui-ci. Une telle préparation devrait se concevoir d'une manière très familière. Que les prêtres veillent à donner aux parents et aux futurs parents l'occasion d'exprimer leurs difficultés, leurs préoccupations, leurs façons de voir les choses. Il ne conviendrait guère de réunir séparément les pères d'un côté et les mères de l'autre, mais le plus souvent il faudra prendre contact avec les couples réunis.

C'est d'ailleurs tout au long de la croissance des enfants et de la famille tout entière que doit s'exercer l'influence du prêtre pour instruire les parents et les soutenir dans leur tâche ; et cela en des contacts personnels et des contacts collectifs.

L'occasion principale de rencontre entre prêtre et parents sera peut-être la préparation aux sacrements : baptême, confession, confirmation, Eucharistie.

Pour chacun de ces sacrements, trois choses devraient être mises au point entre le prêtre et les parents :

— la manière d'instruire les enfants et de les disposer à une bonne réception (sauf pour le baptême bien entendu ; dans ce cas l'instruction se fera par après).

— la réalisation de la cérémonie à l'église : comment y faire participer les parents et les enfants.

— la fête familiale ou mieux, la paraliturgie familiale qui pourrait servir de préparation immédiate ou de continuation de la fête liturgique.

Une telle collaboration suppose des rencontres soit entre le prêtre et chaque couple en particulier, soit entre le prêtre et les parents groupés ensemble (par exemple tous les parents des premiers communants d'une année ou d'une même promotion de confirmation). Ces rencontres devraient susciter de vrais dialogues et une sorte de travail d'équipe. Il ne suffirait pas en effet de transmettre des consignes. On voudrait que les parents puissent se concerter avec le prêtre et envisager sous sa direction et avec lui comment préparer les enfants, comment participer à la célébration liturgique, comment réaliser la paraliturgie familiale.

Des considérations analogues pourraient être faites concernant la collaboration entre parents et enseignants, entre parents et responsables de mouvements d'enfance.

III. LES MODALITÉS DE L'ÉDUCATION RELIGIEUSE FAMILIALE

Les ressources éducatives des parents sont très différentes de celles des autres milieux. On demande surtout aux parents de réaliser une ambiance, d'apporter un témoignage, de s'associer à leurs enfants dans la participation à une même vie chrétienne de prière et de fidélité, enfin d'utiliser avec sagacité les moyens pédagogiques dont la famille peut disposer (conversations, lectures, prières, célébrations paraliturgiques).

1. Réalisation d'un « climat ».

Le contexte extérieur, le cadre de vie peut favoriser ou, au contraire, contrecarrer l'action de la grâce. Les deux notes dominantes du « climat » créé par les parents devraient être l'austérité et la joie : une certaine pauvreté, un certain silence, une certaine discipline, une certaine qualité de paix et de joie.

2. *Manifestation d'un témoignage.*

Quelles sont les principales dominantes de ce témoignage ?

Il est avant tout demandé aux parents d'être devant leurs enfants comme une première image de Dieu, une sorte de transparence de sa présence. Quatre caractères apparaîtront surtout : l'amour, la bonté généreuse, une certaine sainteté qui se manifestera à travers la piété, l'humilité et la fierté chrétienne.

3. *L'essor familial dans une participation.*

Les parents chemineront vers Dieu avec leurs enfants ; ils marcheront ensemble vers le Seigneur.

Cette participation s'exercera tout d'abord dans le domaine de la prière. Il ne suffit pas que les parents fassent prier leur enfant et lui proposent ou lui imposent des prières d'enfant ; une même prière devrait souvent les réunir tous ensemble. D'ailleurs, les parents seront aidés à se rapprocher de Dieu en se rendant de mieux en mieux compte que leurs propres progrès influent sur le cheminement spirituel de leurs enfants.

4. *La mise en œuvre des principaux moyens d'action dont dispose la famille.*

La famille n'est ni une école ni un lieu de culte ; elle est un milieu de vie : on y travaille, on s'y refait par le repos et la nourriture, on s'y récréé dans les loisirs, on s'y cultive corporellement et spirituellement, on y prie ensemble. La formation religieuse devra être en quelque sorte liée à ces diverses activités : nous noterons en particulier l'importance des conversations, des lectures, de la prière et, éventuellement, des paraliturgies.

IV. LES GRANDS OBJECTIFS DE LA FAMILLE
DANS LA FORMATION RELIGIEUSE

Dans les trois parties précédentes, nous avons tout d'abord souligné l'importance du rôle de la famille, nous avons cherché ensuite à en discerner l'originalité dans l'unité de l'Eglise ; nous avons enfin envisagé les modes de son exercice et les moyens dont la famille dispose pour accomplir sa tâche. Dans une dernière partie, nous voudrions définir les principaux objectifs que la famille doit poursuivre dans l'œuvre d'éducation religieuse.

Dans cette perspective, nous distinguerons cinq objectifs principaux : l'éveil de la foi et du sens de Dieu, une certaine sensibilité

chrétienne, une certaine culture chrétienne, une certaine fermeté dans la pratique chrétienne, le choix d'une orientation de vie conformément à l'appel de Dieu.

1. *Premier objectif :*

L'éveil de la foi et du sens de Dieu.

La foi est vivante dans le petit enfant depuis son baptême, mais elle doit s'exprimer dans un acte de foi conscient. En parlant du sens de Dieu, nous ne faisons point allusion à une connaissance notionnelle, mais à une connaissance plus vécue qu'exprimable, une connaissance associée à un amour. Le sens de Dieu est une connaissance savoureuse soutenue par un amour et animée par une espérance. C'est une connaissance intuitive et obscure par laquelle Dieu est pressenti non point comme un objet de science, mais comme une personne vivante dans son mystère indicible. Le sens de Dieu s'éveille et s'exprime dans la prière ; il s'identifie avec la foi en tant que celle-ci affleure obscurément, mais amoureusement à la conscience.

On ne saurait trop insister sur l'importance de l'éveil du sens de Dieu. L'enseignement systématique et abstrait qui viendra après et qui est indispensable pour l'épanouissement normal d'une personnalité chrétienne équilibrée suppose comme fondement nécessaire le sens de Dieu. Or il faut bien constater que souvent un enseignement systématique et notionnel est proposé à des enfants qui en sont dépourvus. On aboutit de cette façon à un malentendu profond : les enfants se débrouillent correctement dans les leçons du catéchisme, mais au fond, ils ne savent pas de quoi il est question. La vie religieuse qui paraît se développer dans de telles conditions est inconsistante.

Ce sont, disions-nous, les parents qui, normalement, sont appelés à éveiller chez leurs enfants le sens de Dieu. Cette tâche suppose des étapes qui s'enchaînent et se complètent. En voici une brève description.

Tout d'abord, une certaine *ambiance* ou un certain climat devra être réalisé autour de l'enfant. Le message concernant Dieu ne pourra parvenir que dans une atmosphère détendue et pacifiée ; son annonce sera préparée dans un climat de joie et grâce à la présence de réalités élevantes et belles (conduire l'enfant dans un beau jardin, ouvrir sa fenêtre devant le ciel bleu ou devant un arbre en fleurs) au delà desquelles il sera possible à l'enfant de pressentir le créateur.

Le *témoignage* se développera dans ce contexte. Les parents seront devant leurs enfants d'humbles images de Dieu. A travers eux,

l'enfant pourra en quelque sorte éprouver l'amour, la Providence et la sainteté de Dieu. La joie de se savoir aimé par ses parents sera une première invitation à accueillir un amour plus haut, la générosité dont les parents entourent l'enfant sera une représentation de la magnanimité de Dieu et leur attitude respectueuse et humble devant une mystérieuse présence qui les dépasse orientera l'âme de l'enfant vers le mystère du Dieu vivant.

Cependant, le message concernant Dieu ne sera reçu que par des âmes préparées. Il faudra donc que soient éveillées chez l'enfant les *dispositions d'âme* qui le rendent capable d'accueillir l'hôte divin et d'en discerner la présence. Ces dispositions seront surtout une certaine maîtrise de soi par quoi l'enfant dépassera ses caprices et ses petites passions (un enfant égoïste et capricieux ne pourra jamais s'ouvrir au don de Dieu). La seconde disposition sera une certaine ouverture à autrui et un certain sens de la générosité. Générosité encore très élémentaire chez le bébé ; on la développera en encourageant les gestes par quoi il se tourne vers autrui (sourire, offrir) et on découragera doucement ses gestes agressifs ou exagérément possessifs (empoigner une fleur, faire souffrir un animal). La troisième disposition sera le sens de l'admiration : s'intéresser à quelque chose non seulement pour la manger ou la posséder, mais d'une manière désintéressée pour l'admirer.

L'enfant étant ainsi disposé, les parents pourront passer à l'étape ultérieure : *manifeste Dieu en l'exprimant*. Deux voies ou deux médiations sont offertes : celle de l'admiration et celle de l'amour.

Dieu est plus beau et plus grand que les belles et grandes choses que l'enfant peut admirer : un ciel nocturne, la mer, les grandes étendues de montagne ou de plaine.

Dieu nous connaît et nous aime plus qu'un père ou qu'une mère ne peut le faire ; c'est dans l'amour de Dieu que père et mère aiment leur petit enfant et celui-ci peut l'appeler, « mon Père », « notre Père ! »

A la connaissance en effet doit immédiatement succéder la prière et le don de soi. C'est alors que les parents s'associeront à leurs enfants dans une participation à une même louange, une même action de grâces et une même adoration du Créateur.

2. Second objectif : une certaine sensibilité chrétienne.

De même que nous avons noté la nécessité d'acquérir le sens de Dieu avant de passer à une connaissance notionnelle le concernant, ainsi, est-il souhaitable que l'enfant puisse s'établir progressivement

dans un certain équilibre intérieur et réaliser l'harmonie de ses facultés sensibles et intellectuelles avec les impératifs religieux. Il est souhaitable qu'il arrive à éprouver ce que l'on pourrait appeler des réflexes chrétiens, à réagir avec facilité, rapidité et souplesse dans le sens des exigences chrétiennes. Bref, à retrouver en quelque sorte par delà le péché originel quelque chose de l'harmonie et de l'équilibre du paradis terrestre.

Si nos premiers parents nous ont transmis un certain déséquilibre, les parents chrétiens peuvent avoir l'ambition de rendre à leurs enfants quelque chose de l'héritage perdu.

Cet équilibre retrouvé ne rendra pas seulement la vie plus lumineuse et plus joyeuse mais plus ouverte à la vérité et à l'appel de Dieu.

Au fond, il est demandé aux parents, par tout leur comportement et par « l'entraînement » chrétien qu'ils donnent à leurs enfants, de les disposer à recevoir, dans un cœur bien préparé et avec le soutien d'une sensibilité bien équilibrée, les dons de l'Esprit Saint. Dans une âme disponible et apaisée, l'Esprit de Dieu pourra agir ; la demeure étant prête l'Hôte divin peut venir. L'âme sera attentive et docile à ses appels et à ses motions.

3. Troisième objectif : une certaine culture chrétienne.

Une culture se caractérise par le choix de certaines valeurs et par une manière originale de comprendre ces valeurs et de les exprimer selon une sagesse ou philosophie populaire, dans le cadre d'un langage et de formes artistiques originales (poésie, musique, chant, danse, etc.). Normalement, une culture caractérise une communauté humaine, une nation, une région ; mais chaque ville, chaque village, chaque quartier, chaque groupe de familles, mieux chaque famille peut, selon une mesure diverse, donner à la culture une marque originale et personnelle.

Certaines cultures sont imperméables aux valeurs religieuses ; par exemple, une culture tout orientée vers les réussites matérielles et techniques et divinisant celles-ci comme la plus haute valeur possible ; une culture orientée vers la divinisation de la race ; une culture orientée vers le pur esthétisme, le plaisir de connaître pour connaître. D'autres cultures sont ouvertes aux valeurs religieuses. Ce n'est pas ici le lieu d'en marquer les caractères. Dans la perspective d'une culture chrétienne, telle famille ou tel groupe de familles s'attachera davantage à telle ou telle valeur : la joie, l'audace, la fidélité... telle famille donnera une place plus importante à

l'art, ou aux réalisations techniques ou aux splendeurs de la nature ; cela dépendra de la profession des parents, de leur tempérament et de celui de leurs enfants, des études qu'ils font, etc. On recourra au chant, à la lecture, aux conversations, à l'ornementation du foyer, aux excursions, aux voyages. On aboutira de la sorte à susciter une mentalité, une tournure d'esprit, une façon d'interpréter l'histoire et d'apprécier chrétiennement événements, hommes et choses, une façon de situer chaque réalité à sa place et de découvrir de jour en jour plus consciemment que l'univers terrestre est le signe, la préparation et l'anticipation du Royaume éternel ; que la gloire de ce monde ne peut être qu'un reflet de la gloire de Dieu à moins de n'être que déception et faux semblant.

4. *Quatrième objectif :
une certaine fermeté de pratique chrétienne.*

Si la vie chrétienne est une perpétuelle invention sous l'impulsion de l'Esprit Saint qui dirige chaque fidèle et selon les directives de l'Eglise qui interprète officiellement la volonté de Dieu, cette initiative et cette liberté doivent se développer dans le contexte d'un cadre ferme, sans rigidité, suffisamment solide pour aider le chrétien à maintenir la rectitude de son allure à travers les difficultés et les tentations et suffisamment souple pour lui permettre de s'adapter aux circonstances diverses et parfois imprévisibles. On demandera donc à la famille d'implanter fortement traditions et habitudes.

En trois domaines surtout, ces traditions et habitudes devraient être établies fortement.

Tout d'abord dans le domaine des comportements humains et profanes qui devraient être comme spontanément commandés par *l'esprit de devoir* et non point par le caprice.

Ensuite *la vie de prière*. Sans doute, le rythme et l'allure de la vie de prière est-il personnel à chacun, mais on sait l'importance d'un cadre et d'habitudes capables de soutenir la bonne volonté dans les moments de lassitude et de sécheresse. Encore une fois, c'est dans le cadre familial et dès les très jeunes années qu'une certaine discipline de la prière sera acceptée et développée : prière matinale, prières du soir, prières avant et après les repas, etc.

Le troisième domaine est celui de *la pratique chrétienne des sacrements* : fidélité à la messe dominicale ou peut-être à la communion quotidienne, régularité dans l'usage de la confession, traditions concernant le baptême, la confirmation, la première communion, le mariage et aussi, insistons-y, traditions trop rares concernant l'Extrême-Onction proposée bien à temps aux malades

et reçue non point comme un signe avant-coureur des grandes détresses, mais comme une annonce du Seigneur et de sa joie.

5. *Cinquième objectif :
sens de la vocation et choix de la destinée.*

Nous avons souligné déjà comment l'une des principales tâches des parents consistait à éveiller leurs enfants à la liberté. L'important, disions-nous, était de les aider à faire de leur premier acte libre, un choix par lequel ils disaient oui à Dieu. Jour après jour il va falloir ratifier ce premier choix, l'approfondir et l'adapter aux situations nouvelles, accueillir Dieu dans la joie et dans la peine, entendre ses multiples appels et y répondre.

Or, de même que le premier acte de liberté est d'importance, un autre acte de liberté, celui qui engage toute la vie dans telle ou telle direction concrète est aussi primordial. Ce choix de l'orientation de la vie ou mieux cette réponse à l'appel divin devra être longuement préparé et il sera comme le premier essai d'un autre acte de liberté, capital celui-là et absolument définitif, l'acte de liberté que nous accomplirons au moment de notre mort et qui fixera pour jamais notre éternité.

Le choix que fait le jeune homme ou la jeune fille vers 16 ou 17 ans est un des signes de la réussite ou de l'échec d'une éducation.

Progressivement, les parents et toute la famille ensemble pourront éveiller chez le jeune homme ou chez la jeune fille la conviction que la vie est un service et un don pour le bien du prochain et la gloire de Dieu.

Dans la famille, les adolescents doivent trouver un climat qui les aide à prendre progressivement conscience de l'appel personnel qui s'adresse à chacun d'eux. Sans que s'exerce aucune pression indiscrète, ils devraient se sentir compris, aidés et soutenus dans leurs tâtonnements, leurs incertitudes, leurs délibérations et leurs décisions à la fois les plus réalistes et les plus généreuses.

Ce n'est point tant par des conseils que sera influencé le choix, mais par une certaine attitude de la communauté familiale devant la vie et surtout par l'exemple des parents : exemple du père de famille dans l'exercice de sa profession, exemple de la mère dans la manière dont elle va au-devant des tâches, des épreuves et des joies de la vie.

CONCLUSION

Ce que nous avons dit concernant le rôle de la famille semblerait peut-être suggérer que son rôle est indirect et comme tangentiel. La famille n'a normalement point de part dans la collation des sacre-

ments ; elle n'a peut-être pas la plus grande part dans l'instruction religieuse, surtout dans ce qu'on appelle l'enseignement du catéchisme ; c'est pourtant cet enseignement du catéchisme que l'on considère souvent comme le nœud et le centre vital de la formation religieuse.

Par delà cette première impression, il nous faut reconnaître que, d'une façon moins visible, peut-être parce que plus profonde, la famille rejoint l'enfant dans une intimité que d'autres atteignent rarement et que, d'autre part, le message qu'elle transmet est à la fois ce qu'il y a de plus fondamental et aussi de plus achevé, de plus parfait dans ses fines nuances.

Peut-être devons-nous dire que ce qui distingue la formation familiale de la formation donnée par d'autres milieux de vie, et d'autres éducateurs, ce n'est pas tellement le fait que la famille donne une autre partie de l'enseignement, se cantonne dans un autre secteur de l'éducation, c'est qu'elle se situe sur un plan différent : la famille a pour tâche d'adapter à chacun le message chrétien, d'aider chaque enfant à assimiler personnellement l'ensemble de l'enseignement et des exigences chrétiennes comme aussi d'insérer les valeurs chrétiennes dans toutes les manifestations de la vie et de l'activité. Dans la famille on apprend à interpréter fidèlement l'Évangile et à pénétrer d'esprit chrétien la multitude des actions profanes.

Dans ce rôle de la famille peut-être faudrait-il insister sur l'influence qui concerne la découverte de l'aspect chrétien de l'amour et de la liberté.

Si la famille doit accomplir une tâche si importante, elle ne peut échouer. Or elle ne réussira point seule ; il lui faut de l'aide ; les parents doivent être éclairés, soutenus ; tout un effort de collaboration doit être envisagé.

Il faudra donc de l'aide de la part des prêtres, des enseignants et une entraide mutuelle de la part des familles groupées entre elles toutes ensemble et par petits groupes.

Il faut insister ici sur la nature de l'aide qui doit être offerte.

Évidemment, prêtres, enseignants et responsables d'œuvres ne peuvent se contenter de requérir de la famille une aide pour leurs propres tâches et croire ainsi qu'on aura aidé la famille à procurer la gloire de Dieu.

De même, il serait insuffisant de vouloir aider la famille en lui imposant un comportement qui ne serait point accordé à son propre tempérament ni conforme aux exigences concrètes de la famille. L'aide offerte sera avant tout et le plus souvent une collaboration. Peut-être une des formes les plus intéressantes de cette collaboration

consiste-t-elle à encourager les familles à se grouper entre elles et à former ensemble, sous l'animation du prêtre et avec ses directives, des communautés de prière, de recherche et d'action.

Un grand effort doit être fait pour que prêtres, parents, religieux et religieuses entrent en contact les uns avec les autres, chacun respectant sa propre vocation et celle des autres et chacun apportant aux autres cette part complémentaire sans quoi les efforts des uns et des autres restent en partie stériles. Une telle collaboration confiante et généreuse aiderait non seulement ceux à qui on apporte son soutien, mais elle contribuerait à donner à chacun une plus grande estime de sa propre vocation et ferait sentir combien la famille ne peut rien sans l'aide du sacerdoce et du célibat consacré dans la vie religieuse.

Le rôle de l'école dans la formation religieuse de la jeunesse

par Willem BLESS, S. J.

Directeur du « Katechetisch Centrum Canisium », Maastricht¹

Nous savons quelle est l'influence de la famille chrétienne et de la paroisse sur la formation religieuse de la jeunesse. Je me propose donc de mettre en lumière le rôle de l'école et du mouvement de jeunesse en la matière. J'insisterai surtout sur la tâche qui incombe à l'école. La plupart des considérations de principe valent *suo modo* pour le mouvement de jeunesse.

Notre division sera la suivante : 1. Compétence de l'école ; 2. Formation religieuse propre à l'école.

I. COMPÉTENCE DE L'ÉCOLE

Pour définir la tâche de l'école en matière de formation religieuse, il y a lieu de préciser tout d'abord la notion de l'école en tant que milieu d'éducation. C'est pourquoi nous exposerons brièvement quelques principes fondamentaux. L'éducation consiste à aider l'enfant à devenir adulte et indépendant. A sa naissance, l'être humain dépend totalement de son entourage pour pouvoir vivre et se développer. Il naît membre de la société humaine, et celle-ci doit l'aider à devenir adulte et indépendant.

1. A qui incombe la tâche de l'éducation ?

Il y a trois sociétés, nécessaires, distinctes quoique réunies en un tout harmonieux, au sein desquelles naît l'enfant dont les parents sont catholiques : la Sainte Église, la famille catholique et l'État. L'éducation revient par excellence à l'Église. Elle a reçu de son Divin Fondateur la suprême autorité doctrinale. Elle a pour mission

¹ Voir notice biographique dans *Lumen Vitae*, IV (1949), p. 340. — Adresse : Tongersestraat, 53, Maastricht, HOLLANDE (Note de la rédaction).

de faire connaître la Révélation à tous les hommes, et de les amener à une vie morale chrétienne. Grâce aux sacrements que lui a donnés le Christ, elle a le pouvoir de transmettre la vie divine aux hommes. Tout être humain renaît en son sein « en esprit et en vérité ».

C'est pourquoi l'Église, tant en raison de son origine, que dans l'exercice de sa mission d'éducatrice, est indépendante de toute autorité temporelle, ce qui implique qu'elle est également souveraine dans le choix des moyens nécessaires ou simplement utiles à l'accomplissement de cette mission. C'est précisément parce que la vie de la grâce divine pénètre la vie humaine tout entière, et que d'autre part elle dépasse toute autorité purement humaine, que l'Église, en tant que communauté surnaturelle, occupe cette place éminente. Lorsque nous voulons déterminer le rôle éducatif des parents, nous devons nous garder de considérer parents et Église comme des facteurs opposés. Il ne suffit pas de dire que les parents sont les éducateurs immédiats de l'enfant, puisqu'aussi bien ils détiennent ce droit inaliénable en vertu de leur paternité et de leur maternité, et ensuite de limiter ce droit au seul domaine profane. En effet, c'est en leur qualité de membres de l'Église qu'ils sont devenus père et mère. C'est dans le sacrement du Mariage, au sein de l'Église de Dieu, qu'ils reçoivent la grâce, la force d'élever leurs enfants catholiquement : ils sont avant tout les délégués investis par l'Église du pouvoir d'éduquer leurs enfants, également dans le domaine sacré. Les droits des parents catholiques et ceux de l'Église ne sont nullement opposés, mais s'exercent au contraire « dans le cadre de l'Église ». Les parents sont les titulaires du droit d'éducation de l'Église, et ce n'est que dans la mesure où ces parents négligent leur devoir, ou doivent être guidés dans l'accomplissement de celui-ci, que l'Église et les parents deviennent des éléments opposés. Il fut un temps, — qui, dans beaucoup de pays n'est peut-être pas encore entièrement révolu — où les parents catholiques n'avaient guère conscience de cette tâche éducative au sein de l'Église, et où la hiérarchie de l'Église devait s'opposer à eux plus qu'il n'eût fallu. Il en était notamment ainsi de l'école et du mouvement de jeunesse, domaines dans lesquels l'Église se voyait forcée de donner l'impression qu'elle respectait trop peu les droits des parents catholiques. A cette époque, les laïques acceptaient sans protester cette autorité sacerdotale comme une évidence. A présent les laïques commencent à prendre conscience de leur rôle dans l'Église ; il est donc temps de rechercher et de rétablir un juste équilibre dans le domaine de l'éducation. Ceci ne peut que profiter à la communauté chrétienne tout entière.

A sa naissance, l'enfant fait aussi partie d'un peuple, d'une

communauté politique déterminée ; l'État a donc aussi un droit d'éducation. Ce droit lui revient en raison de sa préoccupation de servir l'intérêt général temporel, et aussi parce que la patrie est le pays où les parents ont mis leur enfant au monde. L'éducation de l'enfant ne revient pas à l'État en raison des mêmes principes que ceux invoqués par la Sainte Église et la famille. En effet, ces dernières ont ce droit parce qu'elles transmettent la vie elles-mêmes. Il n'en reste pas moins que l'État a des droits et des devoirs propres en matière d'éducation. L'État doit faire de l'enfant un bon patriote, ce qui à notre époque signifie : un bon citoyen du monde. L'État a donc non seulement le droit de cultiver les vertus civiques et le sens communautaire, mais encore l'obligation de veiller au développement intellectuel, moral et physique de ses citoyens, en fonction des circonstances de notre époque et des exigences de l'intérêt général. Les parents qui, étant membres d'une communauté politique déterminée, mettent des enfants au monde, sont qualifiés avant tous autres pour donner cette éducation civique à leurs enfants. De plus, l'État a le devoir de protéger et de favoriser l'éducation donnée par la Sainte Église et par les parents. Il doit défendre l'enfant contre la famille « lorsque l'œuvre des parents est insuffisante, physiquement ou moralement, par suite de manquement au devoir, incapacité ou indignité » (Pie XI dans son encyclique *« Divini Illius Magistri »*).

2. *Quelle est, dans cet ensemble, la place revenant à l'école ?*

Après avoir exposé ainsi dans son principe la tâche de l'Église, de la famille et de l'État, il nous faut déterminer le rôle de l'école. Celle-ci est une institution auxiliaire, créée par l'Église, la famille et l'État pour la réalisation de leur tâche d'éducateurs. Insistons sur le fait qu'à l'origine l'école a été créée à l'initiative de la famille et de l'Église bien avant que l'État y songeât.

Chacune de ces trois instances détient ses droits propres à l'égard de l'école.

L'Église et les parents catholiques demandent tous deux à l'école qu'elle les aide à éduquer les enfants *catholiquement*. C'est pourquoi tous deux rejettent l'école dite neutre ou laïque, d'où l'éducation religieuse est exclue. « Une telle école est d'ailleurs pratiquement impossible, car elle devient en réalité une école hostile à la religion » (Pie XI). Il est tout aussi insuffisant de compléter l'enseignement neutre par un cours de religion.

L'éducation catholique n'est possible qu'à l'école catholique,

c.-à-d. une école où professeurs, programmes et manuels sont imprégnés de l'esprit catholique. La religion doit être, dans de telles écoles, la base et le couronnement de tout l'enseignement.

De même que la vie de la grâce doit régir la vie naturelle tout entière, et ce malgré les lois propres à cette dernière, — de même la conception catholique de la vie doit-elle être la norme « finale » de toutes les branches profanes. Ceci ne veut pas dire qu'il faille « christianiser » les matières profanes, ce qui leur conférerait un caractère sacré nullement en rapport avec leur nature profane. Mais les matières profanes devront être données de façon à ce qu'elles occupent une place autonome, tout en s'inscrivant dans le cadre général inspiré par la norme finale, sacrée. Nous irons même jusqu'à affirmer que les matières profanes n'auront leur pleine signification temporelle, leur développement le plus harmonieux que dans la mesure où elles seront traitées dans cet esprit. Pas de surnaturalisme exclusif, non plus que de naturalisme indépendant ! Nous y revenons.

Notons, dans cet ordre d'idées, que l'école est plus qu'un prolongement de la famille, et qu'en ce sens elle ne dépend pas uniquement des parents. La famille est une communauté imparfaite, qui doit être complétée par la communauté chrétienne tout entière, afin de pouvoir parachever son œuvre d'éducation. C'est là une tâche que la communauté chrétienne a confiée à des instituteurs et institutrices formés par elle. Un professeur expérimenté se doit d'élargir la culture chrétienne, entreprise par les parents, au delà des limites de chaque famille individuelle. Les parents catholiques doivent donc collaborer à l'éducation. La famille et l'école doivent se compléter, s'intégrer. Mais les parents ne sont pas, en général, qualifiés pour diriger eux-mêmes l'école. Aux Pays-Bas les parents, encouragés et guidés par les autorités religieuses, fondent actuellement de plus en plus des « comités de parents », qui donnent aux parents l'occasion de collaborer à l'éducation de leurs enfants.

Les autorités hiérarchiques de l'Église pourront opportunément confier l'organisation concrète de l'école catholique aux professeurs catholiques et aux parents, en les reconnaissant comme délégués de l'Église, qui accomplissent leur tâche dans le cadre de l'Église. L'autorité doctrinale de l'Église devra finalement définir les normes et en cas de manquement de la part de ces délégués — personnel enseignant ou parents — éventuellement intervenir. Mais dans tous les cas normaux, il faudra laisser aux laïques catholiques la plus grande indépendance possible dans l'organisation concrète de l'école.

En ce qui concerne l'éducation profane, — dans laquelle, nous

l'avons vu, l'État a des droits — un raisonnement analogue nous permet d'arriver aux mêmes conclusions. Là aussi, la famille est une communauté imparfaite, qui doit être complétée par la communauté nationale tout entière afin de pouvoir mener à bien sa tâche éducative. Là aussi, des professeurs expérimentés devront élever et élargir la culture nationale et celle des autres peuples au delà des limites de la famille prise individuellement. Les parents ont aussi leur mot à dire. Mais cette éducation-là incombe par sa nature aux professeurs compétents en la matière. Il en sera ainsi de plus en plus, à mesure que l'enfant grandira et approchera de la maturité de l'âge adulte. L'État, lui aussi, devra considérer les professeurs expérimentés et les parents comme ses propres délégués en vue de la formation de bons patriotes. Il devra définir les normes finales et intervenir éventuellement en cas de manquement dans le chef de ces délégués. Mais dans tous les cas normaux, il devra laisser aux professeurs et aux parents la plus grande indépendance possible dans l'organisation concrète de leur enseignement. Le but de ce qui précède est de traiter avec une plus grande précision le véritable thème de cet exposé : la formation religieuse propre à l'école. Dans la formation religieuse que l'école est appelée à donner, nous pouvons distinguer la *formation religieuse directe* : formation sacrée des élèves, et la *formation religieuse indirecte* : formation profane.

Quelques mots tout d'abord sur le milieu scolaire, qui sert de fond à ces deux formations.

Le milieu est un ensemble complexe de circonstances qui influencent l'enfant. Un vieux bâtiment mal entretenu, des locaux inhabitables, un matériel désuet, des bancs malpropres, etc., ne favorisent guère la création du milieu solide, aéré, si indispensable pour que l'enfant puisse, aussi en matière d'éducation religieuse, respirer librement. Le soin particulier apporté à la construction de l'école moderne constitue un progrès incontestable, à condition que l'atmosphère ne soit pas troublée par un excès de pragmatisme moderne.

Mais l'ambiance spirituelle, créée à l'école par le professeur, est autrement importante que ces contingences matérielles. L'enfant qui grandit est beaucoup plus influencé par le mode de vie qui lui est proposé que par la doctrine qui lui est enseignée. L'enfant cherche instinctivement à s'identifier avec les adultes qui l'aident à devenir lui-même adulte. A cette fin, il est indispensable que les professeurs soient eux-mêmes des chrétiens épanouis, des personnalités dignes d'être imitées. Leurs limites, leurs lacunes sont propres à leur individualité. L'enfant en subira l'influence sans grand préjudice, dans la mesure où l'attitude fondamenta-

lement chrétienne ne fera pas défaut. Nous pensons que la condition essentielle pour l'identification de l'enfant avec son maître ne se situe pas tellement sur le plan intellectuel que sur le plan affectif. L'enfant doit être approché avec amour, il faut qu'il sache que son affection se déploie en toute sécurité; un amour désintéressé doit entourer l'enfant, surtout à l'école. C'est précisément parce que l'école est une institution d'enseignement tendant essentiellement à communiquer des connaissances intellectuelles, que cette institution auxiliaire ne doit à aucun prix perdre de vue, dans son œuvre éducative, la vie affective de l'enfant. L'amour est la loi fondamentale du Christianisme, et aussi de l'éducation chrétienne. Quelle que soit la somme de connaissance acquise par l'enfant, celui-ci aura reçu une mauvaise éducation s'il n'a pas appris à aimer et s'il ne se sait lui-même aimé.

II. FORMATION RELIGIEUSE PROPRE A L'ÉCOLE

L'école doit non seulement enseigner à l'enfant le contenu de la Révélation, mais encore lui assurer une initiation vivante; la doctrine doit se présenter à l'enfant comme une donnée dont il désire se pénétrer de son plein gré. La doctrine doit attirer l'enfant vers la vie chrétienne.

1. Le cours de religion.

Il est inutile de traiter ici du cours de religion dans son élaboration méthodique. Nous le considérerons uniquement en tant que facteur de formation. L'instruction religieuse doit se donner d'une tout autre façon que les leçons profanes. Le contenu à proposer à l'élève est en effet totalement différent. Aussi faudra-t-il faire appel à d'autres qualités de l'enfant. Dans les branches profanes, l'enfant doit acquérir des connaissances que le professeur comprend lui-même, et que son intelligence peut pénétrer. Pour s'approprier ces connaissances, l'enfant s'en remettra au maître. Il lui fera confiance. Il lui accordera sa foi, mais il pourra aussi pénétrer lui-même les connaissances qui lui auront été ainsi transmises. L'objet de ces sciences est un objet réel, assimilable par l'intellect humain.

Dans le cours de religion, par contre, il faut enseigner à l'enfant des connaissances qui se situent sur un tout autre plan. Le professeur ne comprend pas à fond ce qu'il communique, mais il croit en la révélation. Il rend témoignage d'une connaissance

divine dépassant l'intelligence humaine en tant que telle ; cette connaissance n'est intelligible, tant pour le maître que pour l'élève, qu'à la lumière de la foi.

L'atmosphère de ces leçons dépend de la piété du maître, qui témoigne de sa foi en la Révélation, et dont le témoignage doit emporter l'adhésion de l'élève à la foi. Une connaissance des articles de foi qui ne s'accompagne pas d'un abandon total à la foi ne peut être qu'une connaissance matérielle et non formelle des mystères.

L'attitude de l'éducateur religieux est donc toute différente de celle du professeur de matières profanes. Le prédicateur doit obtenir de son auditoire le silence attentif aux choses de la foi. Les mystères doivent demeurer intacts, pendant, et même après l'exposé.

Le mystère s'adresse non seulement à l'intelligence, mais à l'être humain tout entier, avec toutes ses facultés. Il s'adresse avant tout à la personne humaine. Les mystères sont la révélation de l'action concrète de Dieu dans la vie des humains. La parole de Dieu accompagne son action et la met en lumière. « Accepter comme vérité tout ce que Dieu a révélé, exclusivement sur l'autorité de Dieu lui-même », voilà une définition de la foi qui peut être entendue purement « auctoritative ». Dieu est alors la norme impérative.

Nous préférierions définir la foi comme un abandon personnel de l'homme à Dieu, qui se révèle à lui de la façon la plus personnelle qui soit, abandon impliquant l'acceptation totale de la Révélation. Dieu est alors l'Éternel se révélant personnellement à nous, et n'exigeant de nous rien autre chose que l'abandon librement consenti de notre personne. C'est ce qui fait de la Révélation la Bonne Nouvelle de Dieu.

Qu'il nous soit permis d'ajouter en passant que le cours de religion donné ainsi répond admirablement aux besoins psychologiques de la jeunesse moderne. Les jeunes d'aujourd'hui protestent contre la tendance exclusivement intellectualiste et pragmatiste de leurs aînés. Ils nous considèrent comme des esprits mesquins, qui, pour des motifs purement formalistes, se refusent à abandonner la foi, mais dont la personnalité n'est pas assez épanouie dans un abandon libre et personnel à Dieu se révélant à eux. Ils trouvent nos préoccupations morales pitoyables et beaucoup trop pragmatiques. Il en est résulté des hommes anxieux, qu'ils ne veulent, eux, devenir en aucun cas. Une grande jeune fille écrit par exemple : « Si nos éducateurs se rendaient mieux compte de l'atmosphère dans laquelle il nous faut respirer, il semble qu'ils prendraient plus de peine pour empêcher notre foi de sombrer ; nos catéchismes

sont bien faits, mais ils ne s'intègrent pas dans la vie ; l'instruction religieuse n'est qu'un compartiment bien séparé au milieu de tant d'autres matières enseignées, alors que l'éducation chrétienne devrait être une synthèse où le divin domine » (*Lumen Vitae*, VI (1951), p. 421). Ceci dénote un intense désir de véritable atmosphère religieuse libératrice. Le mystère, judicieusement présenté, est aussi une libération psychologique, parce qu'il crée un rapport personnel entre Dieu et l'homme. L'instruction religieuse personaliste est d'un grand soutien pour les élèves et les aide à acquérir une maturité équilibrée. L'instruction religieuse est une activité sacrée. C'est pourquoi elle postule, en sus de l'enseignement religieux du professeur, l'instruction religieuse donnée par le prêtre. En vertu de son sacerdoce, c'est à lui que revient en tout premier lieu la prédication de la Révélation. Dans ce domaine, une collaboration étroite entre le prêtre et le professeur est indispensable. Il est aussi éminemment recommandable de disposer pour ces leçons d'un local approprié, contribuant à créer une atmosphère sacrée. L'instruction religieuse donnée à l'école catholique est un progrès incontestable, mais la classe où se donnent tous les autres cours n'est pas un lieu sacré comme l'église. Ne faudrait-il pas recommander de réserver un local à l'enseignement religieux et créer cette ambiance « sacrée » qui distinguerait cet enseignement — cette matière — de tous les autres ?

Ne serait-il pas aussi des plus profitable à l'atmosphère religieuse, au caractère mystique de l'enseignement religieux s'il existait une *unité beaucoup plus grande entre les exposés systématique, biblique et liturgique* ? Les mystères s'accomplissent comme des faits *historiques*. L'évolution historique de l'action de Dieu parmi nous sera donc le point de départ, la base de notre instruction religieuse attentive en même temps aux enseignements du magistère ecclésiastique et de la théologie.

Un exposé systématique de la révélation, séparé des données bibliques, donne nécessairement à ceux qui ne possèdent aucune formation scientifique l'impression d'une doctrine ou d'une théorie abstraites. Nos manuels d'enseignement religieux ne sont-ils pas restés par trop des *compendia theologiae dogmaticae* ?

Si notre enseignement religieux était davantage inspiré par la Sainte Écriture, il prendrait un caractère plus concret et plus personaliste. La Bible est en soi universellement humaine et donc accessible à tous. Par sa pensée plus intuitive elle convient plus particulièrement au contenu des mystères du salut. Nous revenons ainsi à la méthode utilisée à l'origine par l'Église dans la catéchèse : « Notre point de départ n'est plus une doctrine ou une théorie

que l'on peut « illustrer » tant bien que mal, ou mettre en application. Nous partons au contraire de l'économie concrète du salut, révélée par des faits et par des symboles donnés par Dieu et expliqués dans une doctrine cohérente (voir Colomb dans *Catéchistes*, 1951). Le mystère n'est pas un acte de Dieu dans le passé, mais une révélation toujours renouvelée de Dieu à tous les hommes et pour tous les temps. C'est pourquoi chaque mystère peut se réaliser de nouveau, être célébré dans un don total de foi de chaque homme, en particulier à l'occasion des fêtes instituées par le culte. Si nous parvenons à présenter le mystère de cette façon biblique nous aurons aussi plus facilement l'occasion de rattacher à notre enseignement la célébration liturgique des mystères de la foi. Le développement de la catéchèse est fortement orienté dans le sens de cette conception liturgique, c.-à-d. qu'on se rend compte que l'abandon personnel aux mystères en exige la célébration symbolique dans la liturgie. Grâce à ces symboles, en effet, l'Église nous rapproche des mystères de Dieu. Le Mystère du salut s'y accomplit *actuellement*. Sous des signes symboliques, la célébration liturgique rend effectif l'abandon à la foi et forme ainsi une transition entre l'exposé intellectuel et la vie : la prédication n'est pas complète sans la liturgie.

C'est pourquoi nous pensons que notre instruction religieuse doit se rattacher à la célébration liturgique des mystères de la foi et y préparer. Sans négliger pour autant un exposé systématique de tous les mystères, il semble souhaitable d'intégrer entièrement le catéchisme dans le cadre de l'année liturgique.

À partir d'une catéchèse biblique, la nécessité d'une intégration dans l'année liturgique saute aux yeux, parce que la liturgie fait presque exclusivement appel à des catégories bibliques. Elle utilise de préférence l'harmonie des deux testaments comme moyen de prédication, ainsi que la typologie de l'accomplissement terrestre par rapport à l'achèvement céleste. Le catéchisme biblique rend l'enfant sensible aux symboles.

Le cours de religion devra aussi apporter un soin particulier à la pédagogie de la prière. La Sainte Écriture est le livre de prière par excellence qui apprendra à l'enfant à prier selon l'esprit de la Sainte Église. Chaque leçon devra aboutir à la prière : c'est dans la prière que s'accomplit l'abandon dans la foi au mystère proposé. Le développement de la matière à enseigner n'est pas possible sans l'activité personnelle de l'élève. Elle permet de s'adresser à la personnalité tout entière du sujet. L'activité personnelle n'est pas un luxe superflu. Il ne s'agit pas d'un supplément, assez plaisant d'ailleurs, que l'on pourra ajouter après que les enfants se seront imprégnés de l'ensemble de la doctrine. Voici plutôt de quoi il

s'agit : grâce à notre enseignement oral, les enfants ont assimilé plus ou moins bien la doctrine. Cette assimilation est loin d'être complète. Ce qu'ils ont entendu ne les pénètre intimement que grâce à leur activité personnelle. « Nous pouvons penser les mains dans les poches » (Roels). L'enfant, lui, pense avec ses mains, avec tout son corps. L'activité personnelle ne doit pas prendre la place de l'instruction religieuse, elle ne doit pas nuire à l'application attentive des élèves. Mais les images, le dessin, le chant, le modelage, l'interview, la recherche de la solution de problèmes spéculatifs, ne doivent pas être absents de la bonne instruction religieuse, à condition de s'y intégrer à la place qui leur revient.

2. Initiation vivante.

L'école devra aussi assurer *suo modo* une initiation vivante faisant pendant à l'instruction religieuse. Elle doit préparer les élèves aux grandes fêtes de l'Église. La préparation à la première confession, à la première communion et à la confirmation ne doit pas consister en une série d'instructions techniques, mais en une initiation à la vie de l'Église dans tout son épanouissement.

Quoique la confession et la messe scolaires ne soient pas la formule idéale de collaboration entre la famille et l'école, — c'est avant tout la tâche de la famille d'y insister — l'instruction religieuse doit néanmoins préconiser la confession et la communion fréquente, et amener les enfants à vivre dans l'exercice de ces pratiques chrétiennes. La doctrine de la Révélation doit être vécue au sein de la communauté scolaire. La charité chrétienne doit être pratiquée tant à l'égard des petits camarades que du prochain en général. L'idée de l'apostolat, l'idée missionnaire doivent y être mises en pratique. Beaucoup de possibilités s'offrent aux professeurs vraiment chrétiens d'imprégner la vie de l'école du véritable *sensus catholicus*, sans pour autant tomber dans l'exagération, qui risquerait d'amener plus tard l'élève, non seulement à rejeter ce joug imposé, mais peut-être sa foi elle-même. Il faudra faire preuve de beaucoup de tact pour ne pas froisser les sentiments des enfants de milieux non croyants ou simplement moins fervents : les possibilités dépendent toujours de la situation concrète dans laquelle on se trouve.

Un moyen très fructueux pour rendre plus intime le contact entre l'école et les parents en matière de formation religieuse, est ce que l'on appelle « les soirées de parents ».

L'école organise une ou plusieurs fois par an des soirées de contact pour les parents de tous les élèves ou des élèves d'une

classe déterminée. L'école invite les parents. Les enfants rehaussent eux-mêmes l'ambiance de la soirée par quelques récitation, de la musique, etc. Un conférencier expérimenté entretient les parents d'un sujet ayant trait à l'éducation et à la collaboration de l'école et de la famille, tel que : l'éducation religieuse dans la famille ; le catéchisme à la maison ; la préparation à la confession et à l'Eucharistie ; la prière et l'examen de conscience ; l'éducation religieuse des adolescents ; comment devons-nous initier nos enfants ?

Après cette introduction, le conférencier et les parents discutent ensemble des questions diverses et tentent de les résoudre. Notre Centre catéchétique a déjà organisé un millier de soirées de ce genre. Afin d'aider concrètement les parents à interroger leurs enfants sur le catéchisme et à amener les enfants à parler de religion, nous éditons chaque année un dépliant indiquant avec précision les questions du catéchisme que les enfants doivent apprendre par cœur chaque semaine. Ces dépliants sont distribués aux parents au début de chaque nouvelle année scolaire. Plus de 30.000 parents participent à cette action aux Pays-Bas. Ces interrogations sur le catéchisme et ces entretiens religieux sont non seulement utiles aux enfants, mais forment aussi un précieux moyen de remettre les parents en contact avec la Révélation tout entière.

3. *La formation religieuse indirecte.*

Après avoir décrit la formation religieuse directe propre à l'école, il nous reste à parler de la formation religieuse indirecte : la formation profane.

Dans son encyclique sur l'éducation, le Pape Pie XI déclare qu'une école ne mérite l'épithète « catholique » que dans la mesure où tout l'enseignement, professeurs, programmes et manuels, sont imprégnés de l'esprit catholique. Nous en avons parlé au début de notre introduction. Essayons de préciser ce point.

La création entière se trouve sous le signe de l'œuvre rédemptrice de Dieu. Chaque acte humain dans cette création est une collaboration entre la nature et la grâce. Elles sont au contraire opposées l'une à l'autre dans le péché. Dans beaucoup d'activités humaines, l'œuvre rédemptrice de Dieu s'accomplit incognito, Dieu agit anonymement. Ce sont les activités cryptochrétiennes du profane. Sans doute la création tout entière est-elle imprégnée de l'œuvre de rédemption divine. Rien n'échappe à la grâce. Toute la création est sous l'influence divine, mais cette collaboration entre Dieu et les hommes n'est révélée explicitement que dans les activités sacrées. Elle demeure voilée dans les activités profanes. Nous

nous gardons à dessein de parler d'activités naturelles ou surnaturelles, afin de ne pas tomber dans une opposition conceptuelle abstraite.

Si donc la caractéristique des activités profanes réside dans une collaboration voilée entre Dieu et les hommes, on méconnaît la valeur propre du profane en voulant donner un caractère public ou sacré au profane, comme si c'était là une condition absolue pour que le profane acquière une valeur quelconque.

L'enseignement et l'éducation profanes ont pour le catholique une valeur propre autonome. Celle-ci doit s'épanouir le plus complètement possible, aussi dans l'éducation catholique. Il est indéniable que nous faisons preuve, nous autres catholiques, d'une négligence telle dans le domaine profane, qu'elle démontre clairement que nous sous-estimons la valeur propre du profane. Une bonne éducation catholique exige aussi une culture et une formation profanes complètes. L'enfant doit connaître l'histoire culturelle et artistique de son peuple, et aussi, à l'heure actuelle, la culture de beaucoup d'autres peuples afin de devenir un bon citoyen du monde. Un excellent professeur catholique me demandait récemment ce qu'il pourrait faire pour être un bon professeur « catholique ». Je savais qu'il s'occupait beaucoup d'activités sacrées, mais qu'il négligeait assez son cours à lui. Je lui répondis : « Vous ne pouvez rien faire de mieux que d'enseigner aussi bien que possible votre matière ». Il fut fort déçu parce que, à son sens, cela n'avait rien à voir avec « être un professeur catholique ».

Je savais parfaitement que ma réponse était incomplète, mais elle indiquait en tout cas l'essentiel. L'école catholique doit pouvoir rivaliser avec l'école non-confessionnelle dans tous les domaines profanes. Nos élèves catholiques ont droit, comme les autres, aux méthodes les meilleures et à une formation profane approfondie. Ne s'ajoute-t-il donc aucun élément susceptible de satisfaire au désir de la Sainte Église ?

On parle beaucoup actuellement de « christianiser » le profane. L'on entend par là que le profane devrait emprunter sa valeur à son intégration dans l'ordre sacré. Nous pensons qu'il faut condamner cette christianisation des matières profanes, parce qu'elle n'accorde pas au profane une valeur propre suffisante. Il n'y a pas d'arithmétique, de gymnastique, de chimie ou de biologie catholiques. Celui qui croit ainsi faire de nos écoles des écoles catholiques, sera déçu par les résultats obtenus. Il formera des hommes surnaturalistes, dont l'éducation à sens unique porte inexorablement en soi sa propre condamnation. Que veut donc

dire le Pape par « l'esprit catholique dans le chef des professeurs, dans les programmes et les manuels » ? Nous venons d'indiquer ce que cela ne signifie pas. Essayons à présent de préciser le contenu de cette phrase.

Chaque acte de l'homme, dans la création, implique, avons-nous dit, une collaboration de la nature et de la grâce. Chaque acte humain émane d'une conception de vie, et est finalement déterminé par le rapport existant entre l'homme et Dieu. Aucune activité n'échappe à cette vérité. Aucune ne peut être considérée comme neutre. Dans l'activité profane, cette conception de vie est la toile de fond devant laquelle le profane se détache. L'activité n'en est pas moins profane, mais cette toile de fond enlève précisément au profane ses limites propres et l'oriente vers l'épanouissement total de la vie humaine concrète. Dans l'ordre de la nature et de la grâce, ce qui en soi est profane exige cette toile de fond, afin de donner à sa valeur relative la place qui lui revient. Sans cette toile de fond le profane veut s'imposer comme quelque chose d'absolu, et non pas comme quelque chose de limité.

Si ce fond est chrétien, le profane possède une valeur implicitement chrétienne. Ainsi le profane est en soi implicitement religieux et une éducation catholique requiert cette formation indirectement religieuse.

Les matières profanes doivent être traitées comme telles. Là réside précisément leur force. Mais sur ce fond doit se dessiner la conception de vie chrétienne, la valeur du profane doit se découper devant lui. Il y a dans la vie une interférence constante entre la nature et la grâce. Lorsque le profane demande expressément ce fond de conception de vie, il faut mettre celui-ci en lumière, non pas pour christianiser les matières profanes, mais pour rendre justice au profane lui-même. Il sera parfois indispensable d'insister sur ce point dans l'enseignement de l'histoire, de la géographie, de la biologie. Dans beaucoup d'autres branches profanes, cette « conception de vie chrétienne » devra rester autant que possible une « toile de fond ». Plus on mettra l'accent sur la valeur positive du profane implicitement chrétien, plus on aura de chances de l'exposer sans danger.

La formation religieuse à l'école doit-elle donc se limiter à l'instruction religieuse et aux autres activités sacrées. Nous répondons à cette question qu'il faut faire une distinction entre la formation religieuse directe et la formation religieuse indirecte. Cette dernière est précisément donnée par la formation profane dans laquelle le domaine religieux reste à l'arrière-plan, et rend de la sorte justice à la valeur propre relative du profane. Ces formations religieuses

directe et indirecte se rencontrent constamment dans la vie humaine concrète, et se trouvent dans leur essence profonde, indissolublement liées l'une à l'autre. C'est pourquoi une école n'est catholique que si dans les branches profanes, cette mentalité catholique demeure à l'arrière-plan et détermine en fin de compte leur sens final.

Nous avons indiqué la tâche qui incombe à l'école catholique en matière de formation religieuse, l'idéal que nous devons poursuivre tous ensemble.

Il ne sera pas possible de réaliser cet idéal dans les écoles non-catholiques. On peut y enseigner isolément la religion, mais l'école n'en sera pas pour autant, en tant qu'institution éducative, « dominée par l'esprit catholique ». Un professeur catholique pourra toutefois atteindre dans une école non-catholique de meilleurs résultats implicitement chrétiens qu'un professeur non-catholique, à condition qu'il comprenne bien sa tâche.

Tout n'a évidemment pas été dit sur le rôle des branches profanes à l'égard de la formation religieuse. Il est constant, en effet, que les matières profanes ne sont souvent pas données dans un esprit implicitement chrétien. On ne tient aucun compte des normes indiquées ci-dessus, et on accorde au profane une valeur absolue.

Au cours des dernières années, on s'est mis à étudier sérieusement ce rapport entre le profane et le religieux dans l'enseignement. Il est encore trop tôt pour en communiquer les résultats. Les milieux saine catholiques devront faire des expériences prudentes et ne pas tellement s'attacher à élaguer, qu'à déterminer la valeur du profane par rapport au religieux.

La tâche de l'école catholique et du professeur en matière de formation religieuse est actuellement de première importance. Les parents, hélas, manquent souvent à leurs devoirs. C'est pourquoi l'école, en tant qu'institution auxiliaire d'éducation, est d'autant plus indispensable. Heureusement, il se trouve encore beaucoup d'hommes et de femmes, religieux ou non, disposés à consacrer leur vie à la formation religieuse de la jeunesse, parfois même pour une rémunération très modeste. Dans la mesure où ils seront à la hauteur de leur tâche, ils formeront une nouvelle génération chrétienne, en marche, avec le Christ, vers le Père qui est aux Cieux.

La catéchèse missionnaire autrefois et aujourd'hui

par le Prof. Dr. Jean BECKMANN, S. M. B.

Directeur de la Nouvelle Revue de science missionnaire, Schöneck¹

Depuis un certain temps, surtout depuis la deuxième guerre mondiale, des mouvements de renouveau de plus en plus puissants se manifestent dans les missions. On constate une étude plus approfondie de la nature et des buts du travail missionnaire. Les questions d'évangélisation, autrefois trop reportées ici et là à l'arrière-plan, suscitent un nouvel intérêt parmi les missionnaires. Dans ce cadre se placent les efforts tendant à réformer ou au moins améliorer l'enseignement de la religion, qui, en pays de mission, s'adresse à deux groupes déterminés : les catéchumènes, comme préparation au baptême, les néophytes, comme approfondissement de leur christianisme. Qu'on me permette un bref aperçu historique, avant d'en venir à l'état actuel et aux travaux récents de la catéchèse

1. Jean BECKMANN naquit à Essen (Allemagne) le 2 mai 1901. Entré dans la Société missionnaire suisse de Bethléhem, il fut ordonné prêtre en 1926. De 1926 à 1930, il étudia les sciences missionnaires à Münster, en Westphalie. En 1930, il fut nommé professeur d'Histoire de l'Église et de science missionnaire au séminaire des missions de Schöneck (Beckenried, Suisse), puis devint « Dozent » au « Tropeninstitut » à Bâle et à l'Institut für Missionswissenschaft de l'Université de Fribourg (Suisse). De 1935 à 1939 il séjourna et fit des voyages d'études en Chine, en Corée, au Japon et en Afrique. Depuis 1945 il dirige la revue *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft* — *Nouvelle Revue de Science missionnaire* (NZM). — Ses principales publications sont : *Die kath. Missionsmethode in China in neuester Zeit 1842-1912*, Immensee, Verlag des Missionshauses Bethléhem, 1931, 202 p. — *Heilungsbang, Land, Leute, Mission*, ibid., 1932, 96 p. — *Das Frauenproblem in den Missionsländern*, Immensee, Sekretariat des Missionskreuzzuges der stud. Jugend der Schweiz, 1934, 36 p. — *Der einheimische Klerus in den Missionsländern*, Freiburg (Schweiz), Verlag der Paulusdruckerei, 1943, 56 p. — *Altes und neues China*, Luzern, Verlag Räber, 1944, 176 p. — *Die katholische Kirche im neuen Afrika*, Einsiedeln, Verlag Benziger, 1947, 372 p. — *Der Einheimische Klerus in Geschichte und Gegenwart* (Festschrift L. Kilger), Supplément NZM II, Schöneck/Beckenried, 1950, 322 p. — Adresse : Schöneck/Beckenried, Suisse (Note de la rédaction).

missionnaire. Nous n'aurons pas ainsi l'impression que cette action catéchétique date seulement d'aujourd'hui et nous comprendrons mieux la situation présente.

I. LA CATÉCHÈSE MISSIONNAIRE DANS LE PASSÉ

Nous ne possédons malheureusement aucun exposé d'ensemble de l'évangélisation dans les missions aux siècles passés. Pour la Chine seulement, Joseph Jennes, C.I.C.M., a publié une excellente étude en flamand¹. Pour les autres régions, nous en sommes réduits à des monographies et à des renseignements occasionnels.

La première phase de la mission du Mexique au XVI^e siècle est très bien décrite, même en ce qui concerne la prédication proprement dite et les méthodes de l'enseignement de la religion, dans l'excellente étude de Rob. Ricard², « La Conquête spirituelle du Mexique ». Nous y voyons que, chez les Franciscains, l'enseignement de la religion n'était pas seulement parfaitement organisé (déjà avec l'aide de catéchistes autochtones) mais, dès le début, systématiquement adapté à l'intelligence et aux capacités d'accueil des Indiens. Les nombreuses « Doctrinas » de l'époque, qui nous sont parvenues³, suivent, pour le fond et la forme, la tradition espagnole et traduisent des textes espagnols en dialectes mexicains. Parallèlement cependant se faisait un travail de large adaptation comme en témoignent les « Entretiens des 12 apôtres » de Bernardin de Sahagun, O.F.M., publiés en 1524⁴. « C'est une vraie joie de lire cette prédication de 1524, reflétant une attitude délicate, chrétienne, attirante, pleine de compréhension pour tout ce qui est noble et grand dans l'antique foi (mexicaine) ; l'exposé et la réfutation y sont simples et purement religieux ; pas d'appel à la supériorité intellectuelle et militaire des Européens, pas de menaces, pas de pression »⁵. Cette attitude d'adaptation chez les anciens missionnaires espagnols ressort surtout d'exposés illustrés de la doctrine chrétienne, qui n'utilisaient pas seulement la peinture des Indiens mais aussi leurs

1. JOSEF JENNES, *Het Godsdiensonderricht in China*, Brasschaat, 1942. Cette étude, ayant paru en flamand et pendant la guerre, n'a pas été assez remarquée.

2. Paris, 1933.

3. La liste, que donne Ricard (345-352), indique surtout, à côté d'œuvres philologiques, des « Doctrinas », c'est-à-dire de petits et grands catéchismes.

4. Traduits en allemand par Walter LEHMANN et Gerdt KUTSCHER, selon le texte aztèque, sous le titre : *Sterbende Götter und Christliche Heilsbotschaft*, Stuttgart, 1949. — Voir L. KILGER, O. S. B., *Die Gespräche der 12 Franziskaner in Mexiko*, 1522, dans NZM, 1951, pp. 231-233.

5. L. KILGER, l. c., p. 233.

œuvres plastiques (la plupart en céramique)¹. Semblables catéchismes illustrés se sont maintenus depuis l'époque espagnole jusqu'à maintenant en diverses missions indiennes et furent employés avec grand succès par les missionnaires Oblats du Canada, au XIX^e siècle.

Dans les missions portugaises nous rencontrons comme catéchiste l'éminente figure d'un *saint François Xavier*. Il fut personnellement un catéchiste infatigable aussi bien chez les Portugais de Goa que chez les Pallawares de la côte de la Pêcherie ; mais il exigea aussi de ses subordonnés un pareil dévouement et leur donna les instruments de travail nécessaires pour traverser les heures décisives du début. Il utilisa d'abord le catéchisme de Joh. de Barros qu'il avait apporté avec lui du Portugal et que l'auteur avait inséré dans sa grammaire portugaise destinée aux Indes². Ce saint réunit ses directives méthodologiques dans son œuvre bien connue « *Instructio pro catechistis S. J.* » de 1545³.

Par la suite, les décrets de réforme du Concile de Trente exercèrent leur influence dans les missions. Jennes prouve en détail (p. 67) comment le Catéchisme Romain, les catéchismes de saint Pierre Canisius et de saint Robert Bellarmin furent utilisés par les Jésuites dans les missions de Chine. Ailleurs également, les travaux des pays chrétiens en vue d'un meilleur enseignement de la religion eurent d'heureux résultats. Ainsi, par exemple, le Catéchisme de Kichna par Barth. Jurado *Palomini* (Lima, 1649) traduisait de l'espagnol l'ouvrage italien de Bellarmin « *Dichiarazione piu copiosa della Dottrina Cristiana in forma di dialogo* »⁴ (Roma, 1598) qu'un bref d'Urbain VIII (1613) recommandait comme base des catéchismes pour les missions⁵.

La création de la *Congrégation de la Propagande* en 1622 inaugura, non seulement du point de vue du droit mais aussi du point de vue des méthodes, une nouvelle période de l'histoire des missions. Déjà en 1659, la Congrégation donnait aux vicaires apostoliques du Séminaire des Missions de Paris se rendant en Extrême-Orient des

1. G. HÖLTKER dans la *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft* (NZM), 1952, p. 287, comportant une importante bibliographie.

2. SCHULHAMMER-WICKI, *Epistolae S. Francisci Xaverii aliasque ejus scripta*, Romae, 1944, vol. I, p. 93-116.

3. *Ibid.*, vol. I, pp. 303-307. — P. HOFINGER, S. J., *Saint François Xavier Catéchiste*, dans *Lumen Vitae*, VIII (1953), pp. 555-562.

4. « Exposé développé de la doctrine chrétienne sous forme de dialogue ». Le prof. Dr. Hippolytus GALANTE en a donné une édition critique, Madrid, 1943. NZM, 1946, p. 150 et suiv.

5. NZM, 1946, p. 150.

instructions insistant d'abord sur le caractère religieux du travail missionnaire. Sur la base de ces instructions et après les expériences des premières années, évêques et missionnaires élaborèrent en commun les « Instructions propres à faciliter l'apostolat missionnaire en Chine, au Tonkin, en Cochinchine et au Siam, disposées par les missionnaires de la Congrégation de la Propagande réunis à Aynthia, Siam »¹. Ces instructions, imprimées pour la première fois en 1669, furent sans cesse rééditées (depuis 1840 sous le titre « *Monita ad Missionarios de Propaganda Fide* »). La Propagande n'hésita pas à faire sienne cette œuvre des missionnaires, que C. Constantini appelle avec raison « un livre d'or qui est comme le code romain de la pédagogie missionnaire »². Ce petit livre met l'accent sur le rôle du missionnaire comme héraut de la foi et pasteur des âmes ; il en déduit les principes et les conséquences pour l'instruction religieuse. Les « Monita » ne demeurèrent pas lettre morte ; ils exercèrent une influence féconde sur les missions, surtout les missions d'Extrême-Orient jusqu'à l'époque la plus récente (Synode de Szetschwan 1803, Shanghai, 1924)³.

Par la suite, les missionnaires français furent grandement aidés par les catéchètes de leur pays, entre autres par des hommes comme Bossuet, qui composa en 1687 un catéchisme pour son diocèse de Meaux et par Claude Fleury qui publia en 1683 le petit et le grand « Catéchisme historique ». Fleury écrivit de plus en 1689, à l'usage des missionnaires du Séminaire de Paris, son « Mémoire pour les Études des Missions étrangères », qui fit connaître dans les missions sa méthode historique d'instruction religieuse⁴.

Au XIX^e siècle, tout au moins dans les missions de Chine, le catéchète Dcharbe exerça une grande influence ; son catéchisme servit de base à la plupart des catéchismes chinois. Nous rencontrons aussi en mission l'influence de l'école de Munich et celle toute récente de Mgr Wilh. Pichler dont le « *Katholisches Religionsbüchlein* » fut très bien accueilli par les missionnaires de langue allemande et traduit en plusieurs langues.

1. « *Instructio ad munia apostolica rite obeunda perutilis, missionibus Chinae, Tunchini, Cochinchinae atque Siam accomodatae a missionariis Congregationis de Propaganda Fide, Juthiae Regia Siam congregatis* ».

2. « Un aureo libro che è come il codice romano di pedagogia missionaria ».

3. Joh. BECKMANN, S.M.B., *Der religiöse Charakter von Mission und Missionar nach der Bestimmung der Propaganda Kongregation*, dans *Kath. Missionsjahrbuch der Schweiz*, 1946, pp. 13-23.

4. JENNES, *Het Godsdienstonderricht in China*, 1942, p. 91 et suiv. Le catéchisme historique de Fleury fut traduit et adapté en chinois (par J. Basset) et en siamois (par Mgr Laneau). Voir STREIT, *Bibliotheca Missionum*, Aachen, 1929, vol. V, pp. 668, 923.

Cet aperçu historique révèle les efforts incessants, quoique variables en intensité selon les pays et les époques, faits par les missionnaires pour améliorer et adapter l'instruction religieuse ; il montre aussi que les impulsions décisives vinrent toujours des pays chrétiens.

II. LA CATÉCHÈSE MISSIONNAIRE ACTUELLE : APERÇU GÉOGRAPHIQUE

Cet aperçu géographique ne peut que donner de brèves indications sur les réalisations catéchétiques dans les divers pays et sur les orientations des efforts fournis.

Malgré les troubles et les guerres, le travail catéchétique connu en Chine au XX^e siècle un essor important, auquel le concile national de Shanghai en 1924 insuffla une vigueur nouvelle. Le résultat le plus heureux fut incontestablement la résolution de publier, pour toutes les missions de Chine, un catéchisme unique, ouvrage qui, confié à une commission, était déjà achevé en 1933 et comportait une petite, une moyenne et une grande édition. En même temps la Commission synodale créée après le Concile de Pékin s'intéressait aux questions catéchétiques et ouvrait les colonnes de sa revue, « *Collectanea Commissionis Synodalis* » aux discussions de ces questions. Les missionnaires belges de Scheut surtout, grâce à l'impulsion donnée par leur grand évêque missionnaire Mgr Hubert Otto², déployèrent une activité pratique et théorique intense. Ils furent soutenus par les Franciscains allemands et les missionnaires de Steyl. Durant la guerre (1940) ce mouvement se donna un organe : « *Ut vitam habeant. Periodicum Pedagogico-Catechetikum* », Tatung, 1940-1941. Malheureusement les débuts prometteurs d'un véritable renouveau catéchétique, qui partait du séminaire régional de Tatung et se traduisait en une série de réalisations pratiques, furent ruinés par l'invasion du communisme. Et comme les missionnaires de Chine, après leur expulsion, se dispersèrent dans beaucoup de pays et de missions, les premières réalisations ne purent même pas être exploitées pour les Chinois de la Diaspora. En 1954 seulement, fut fondé à Manille, Philippines, un « *Institute for Mission Apologetics* », grâce aux anciens missionnaires jésuites de Chine, sous la direction du Père J. Hofinger, homme d'action

1. JENNES, I. c., p. 240 et suiv.

2. Voir C. VAN MELCHEREKE, *Notre bon Monseigneur Otto, 1850-1938*, Scheut-Bruxelles, 1949.

et d'expérience. Le but du nouvel Institut est le suivant : mettre au courant les missionnaires d'Extrême-Orient, surtout de Chine, des orientations nouvelles venant des cercles de sciences missionnaire et pastorale en pays chrétien. Mais, comme le nom anglais l'indique, l'Institut ne s'occupe pas seulement de catéchèse ; ses travaux ont pour objet toutes les questions concernant le message chrétien¹. Les missionnaires trouveront dans « *Lumen Vitae* » une grande partie des travaux réalisés jusqu'à maintenant.

Au Japon également, nous rencontrons avant la deuxième guerre mondiale un vif intérêt pour les questions d'évangélisation et un réel travail dans le domaine de la catéchèse, grâce surtout à la petite revue « *Actio Missionaria* » et au travail intense du P. Hugolin Noll, O. F. M., qui, s'efforçant d'adapter l'enseignement catéchistique au tempérament japonais, créa la méthode dite psychologique. Après la guerre, en 1945, lors de la fondation du « Comité catholique national », le premier sous-groupe du « Département Missionnaire » fut la Section catéchétique, destinée surtout à procurer des moyens pratiques d'action aux missionnaires japonais et étrangers. L'éminent missionnaire parisien, Sauveur Candean, présida cette section jusqu'à sa mort en 1955. Comme ce fut le cas jadis pour l'« *Actio-Missionaria* », aujourd'hui le « *Missionary Bulletin* » (Tokyo) est au service du renouveau catéchétique, qu'animent les missionnaires de Scheut, en s'inspirant de leur expérience chinoise.

Aux Indes, le concile national de Bangalore (1950) reconnut l'importance fondamentale de la catéchèse et la plaça « parmi les devoirs les plus importants de ceux qui ont chargé d'âmes ». Il en résulta la création d'une section de catéchèse dans les conférences épiscopales périodiques. Une vue d'ensemble de la situation catéchétique dans les Indes a été possible sur la base de questionnaires et de circulaires ; le président de la section en fit rapport en conférence épiscopale. Parmi les indications de la dernière conférence épiscopale en 1955, relevons particulièrement : la recommandation faite aux professeurs de catéchèse dans les séminaires de se familiariser avec les progrès de la pédagogie moderne et de la catéchèse ; la nécessité de l'élaboration d'un « manuel de catéchèse » qui tiendrait compte des derniers résultats acquis dans le domaine et s'adapterait aux conditions indiennes. Et comme ces conditions sont fort différentes à cause des groupes linguistiques variés, chaque

1. N.Z.M., 1955, p. 74.

2. *Catholic Bishop's Conference of India. Report of the Meetings of the Working and Standing Committees*, Bangalore, 1952, pp. 139-154.

groupe linguistique devrait créer un centre catéchétique (Catechetical Documentation Centre) qui aiderait les missionnaires de ses conseils et de son concours¹. Ainsi les multiples efforts des missions particulières, comme ceux des missionnaires de Paris à Pondicherry, ceux des Jésuites dans les Indes du Sud et au Collège Nobili de Poona, ceux des Capucins dans le Nord, sont systématisés par la conférence épiscopale et leurs résultats communiqués à toutes les missions.

L'Afrique, pour nommer au moins un des grands champs d'apostolat missionnaire parmi les peuples primitifs, n'a pris en apparence aucune part spéciale au travail catéchistique récent. Déjà l'extrême division du pays en bon nombre de races et de langues, où manquent les moyens d'action les plus élémentaires, a isolé le missionnaire et d'heureuses exceptions seulement ont permis un travail d'équipe. Cet isolement fut encore renforcé par le cloisonnement colonial : chaque colonie formant un complexe d'États séparé, les autorités ne voyaient pas d'un bon œil une activité missionnaire s'exerçant par-dessus les frontières. Cette situation subsiste encore en beaucoup d'endroits.

En réalité, on a travaillé intensément en Afrique dans le domaine catéchistique. La preuve en est d'abord le grand nombre de catéchismes et ensuite la multiplication des aides didactiques catéchétiques en diverses langues. Les nouveaux volumes sur l'Afrique dans la « Bibliotheca Missionum » contiennent à ce sujet un matériel considérable. Contrairement aux missionnaires évangélisant les peuples cultivés, les missionnaires d'Afrique s'évertuèrent pendant des décades à élaborer une terminologie. Un missionnaire de l'Afrique équatoriale nous écrit : « Nous en sommes à la troisième version de la petite phrase : « Et le Verbe s'est fait chair » ; on y travaille depuis vingt ans ». Ce travail amena la plupart des missions à remanier leur catéchisme, comme le révèlent les volumes de la même « Bibliotheca Missionum ». Le plus récent modèle de nouveau catéchisme proposé aux missionnaires d'Afrique est le petit livre du P. Gaston Pouchet, C. S. Sp., Catéchisme catholique² dont le texte français est destiné à être traduit et adapté dans les différentes langues d'Afrique. En outre, nous devons à de grandes congrégations — comme les Pères Blancs, les Pères du Saint-Esprit — grâce aux instructions de leurs fondateurs et aux enseignements de leurs évêques missionnaires, des règles classiques et des moyens

1. *Ibid.*, Bangalore, 1955, pp. 118-120.

2. Les Presses Missionnaires, 1951. — Des traductions sont faites, d'autres en préparation.

d'action pratiques pour enseigner le catéchisme. Sans multiplier les exemples, nommons ici les œuvres de deux évêques missionnaires belges : « Instructions aux Missionnaires Pères Blancs du Haut-Congo » de Mgr V. Roelens et « Recueils d'Instructions pastorales » de Mgr Aug. de Clercq, C.I.C.M. Ces deux ouvrages anticipent sur les résultats actuels des études de catéchèse et gardent encore aujourd'hui une grande valeur.

Les missionnaires d'Afrique n'entrèrent cependant que récemment en contact plus étroit avec les réalisations catéchistiques des pays chrétiens, d'abord les missionnaires du Congo Belge. Un « Centre documentaire catéchétique », dirigé par le P. Denis, S. J., fut fondé à Mayidi, en liaison avec la « Revue du Clergé Africain » ; il est affilié au « Centre International d'Études de la Formation Religieuse » à Bruxelles qui publie la revue « Lumen Vitae ». En 1955, la « Semaine Internationale d'Études de la Formation religieuse » montra le grand intérêt que portent les missionnaires d'Afrique aux questions de catéchisme : elle réunit à Léopoldville 500 participants des régions et cercles missionnaires les plus divers¹. Malheureusement de semblables efforts n'ont pas lieu dans les autres missions : les problèmes catéchistiques trouvent cependant beaucoup de compréhension parmi les missionnaires et seuls des obstacles concrets empêchent une collaboration active plus étroite. Parmi ces obstacles il faut compter en Afrique, mais aussi dans les missions de la mer du Sud et parmi les Indiens, le climat tropical amollissant et les nombreuses maladies des tropiques. Certes il reste encore beaucoup à faire en Afrique ; néanmoins partout existent de bons commencements qui, soigneusement entretenus et développés, produiront les résultats attendus.

III. LES IDÉES DIRECTRICES DE LA CATÉCHÈSE MISSIONNAIRE ACTUELLE

Ce panorama géographique permet une double constatation, en apparence contradictoire.

1. Orientations communes.

Dans tous les pays, surtout dans ceux où des centres catéchétiques existent ou bien sont en formation, les missionnaires recherchent activement le contact avec les études scientifiques faites en

1. J. HOEFINGER, S. J., *Internationaler Katechetischer Kongress in Afrika*, dans NZM, 1955, p. 301 et suiv. — G. DELCUVE, S. J., *Semaine internationale sur la formation religieuse en Afrique Noire*, dans Lumen Vitae, X (1955), pp. 641-650.

pays chrétien sur l'évangélisation en général et sur la catéchèse en particulier. Paris, grâce à son travail intensif en ce domaine, influence directement et, encore plus, indirectement les missions françaises ; Munich, Trèves, Tübingue stimulent par leurs impulsions les missionnaires de langue allemande, tandis que la revue « *Lumen Vitae* » cherche à susciter une collaboration véritablement internationale dans le domaine de la formation religieuse et de l'annonce du message ; elle y parvient de plus en plus, comme le montrent étonnamment ses « *Tables décennales* » parues en 1956. Par ailleurs, « *Lumen Vitae* » supplée efficacement au manque de travail catéchétique d'autres pays, spécialement en ce qui concerne le groupe toujours grandissant des missionnaires de langue anglaise. Cette collaboration intelligente des pays chrétiens et des missions sera très utile pour les deux parties.

2. Effort spécialisé.

Tout en insistant sur cette collaboration, les cercles missionnaires prennent de plus en plus conscience des différences fondamentales existant entre la catéchèse des pays de mission et celle des pays chrétiens. Toutes les initiatives si précieuses des pays chrétiens doivent être éprouvées une à une pour juger de leur utilisation possible dans la pratique journalière des missions et être adaptées en conséquence. Le simple exposé des principales différences nous en convaincra.

Les pays chrétiens enseignent la religion aux enfants ; les missions l'enseignent la plupart du temps aux adultes (même après le baptême). En pays chrétien, le catéchiste parle aux enfants de sa race ; en mission, il est la plupart du temps un étranger, dont le prestige tend à disparaître depuis les événements des dernières années. Ici, le catéchiste peut utiliser la langue maternelle des enfants comme la sienne propre ; en mission, il doit parler dans une langue étrangère ; de plus, comme la langue, ses modes différents de penser, de sentir et d'agir lui préparent les plus grandes difficultés. Ici, le catéchiste rencontre dans la plupart des cas un milieu qui l'aide (foyer, paroisse, atmosphère chrétienne de la vie publique) ; en mission, il se trouve en présence d'un paganisme hostile, qui exerce encore une influence tenace, même sur des enfants issus de parents chrétiens. Ce fait existe aussi dans des régions d'Europe déchristianisées mais qui vivent encore en quelque manière de la substance du christianisme, de sorte que le sociologue français Jos. Wilbois pouvait énoncer ce paradoxe : « Le plus souvent, un Français athée met dans ses pratiques journalières plus de christianisme

qu'un Noir baptisé »¹. Cette affirmation sera approuvée par tous ceux qui connaissent les pays chrétiens et les missions. Ici, le catéchiste trouve des moyens didactiques de toute espèce, sans cesse perfectionnés. En mission, le missionnaire isolé ne possède que les moyens qu'il s'est lui-même forgés, souvent après des années de petits travaux pénibles. Ici, le catéchiste peut laisser à des institutions spécialisées le soin de former ses auxiliaires ; en mission, le missionnaire doit y pourvoir lui-même, à part certaines exceptions. En bref : un transfert de la catéchèse des pays chrétiens aux pays de mission est contre-indiqué ; là où il se produit, ce qui arrive trop souvent, c'est au détriment de la catéchèse missionnaire. — Aussi je déconseille toujours d'emporter en mission le matériel catéchistique des pays chrétiens — à part quelques œuvres modèles comme la « *Catéchèse* » de Jungmann. La tentation est ensuite trop grande, lorsque la fatigue se fait sentir et que les petits travaux s'accumulent, de se contenter d'une simple traduction, au lieu de fournir un travail d'adaptation approfondi. *Experientia* constat !

En ce qui concerne cette adaptation de plus en plus nécessaire, maints travaux préliminaires, spécialement ceux de J. Hofinger dans « *Lumen Vitae* » et dans la « *Nouvelle Revue de Science missionnaire* » (NZM), permettent l'énoncé de certains principes fondamentaux universellement valables :

1. — *Comme toute évangélisation, la catéchèse doit partir d'une base commune*, c'est-à-dire le catéchiste et les auditeurs doivent connaître et accepter vraiment les prémisses. Pratiquement, cela signifie : avoir égard aux modes autochtones de penser et de sentir. Les méthodes psychologiques de Hugolin Noll, O. F. M., au Japon, se basent là-dessus, ainsi que la « *Catéchèse bantoue* » de Placide Tempels, O. F. M.² Quelle que soit notre attitude envers la philosophie bantoue sous-jacente au travail de cet auteur, nul doute que la base de départ élaborée par le Père Tempels puisse être admise par le catéchiste et ses auditeurs. Aucun missionnaire ne devrait plus aujourd'hui mettre en doute l'existence de semblables points de départ ou pierres d'attente chez tous les peuples et dans toutes les civilisations. Il suffit pour s'en convaincre d'un regard sur les nombreux travaux de « *Lumen Vitae* », spécialement sur ceux consacrés à étudier les milieux et les pierres d'attente proprement dites.

¹ JOS. WILBOIS, *L'action sociale en pays de Missions*, Paris, 1938, 16.

² *Bulletin des Missions*, 1948, pp. 258-279 et en tirage à part.

2. — *En second lieu il faut exiger une présentation du message simple et unifiée.* Étant donné qu'avec le christianisme un nouveau monde s'ouvre pour les auditeurs païens et même pour les chrétiens baptisés et leurs enfants, étant donné aussi les difficultés intellectuelles de comprendre ce monde, le missionnaire ne peut être assez simple dans ses exposés.

Non pas qu'il faille réduire l'exposé le plus possible, mais le présenter le plus simplement possible. A la simplicité est intimement liée l'unité. La catéchèse missionnaire systématique doit subdiviser la matière en quatre parties : la doctrine du salut (le catéchisme), l'histoire du salut (la Bible et l'Histoire de l'Église), l'initiation liturgique et la discussion du paganisme ; ces parties néanmoins ne doivent pas se suivre ou se juxtaposer, mais présenter un tout cohérent. Par exemple, à propos de Dieu, le missionnaire traitera des récits bibliques, des traditions païennes opposées, des dogmes et fera culminer son exposé dans un acte d'adoration du vrai Dieu Créateur. Non seulement les peuples primitifs mais aussi beaucoup de peuples civilisés saisiront mal les vérités proposées d'une manière complexe et non centrées sur une vérité fondamentale mise en lumière. Prenons exemple sur les messes de fête du temps de la septuagésime et du carême, chacune présentant un tout dans les lectures et les prières — de l'époque du catéchuménat classique — en vue de l'éducation et de la formation des catéchumènes.

3. — *En troisième lieu il faut un enseignement vivant, intuitif et varié.* En mission comme en pays chrétien, les vérités sont à présenter de telle sorte que l'auditeur y soit rendu attentif par ses sens et les accepte par tout lui-même ; ainsi il parviendra non seulement à la foi mais à des actes de foi féconds¹. Pour cela des connaissances linguistiques approfondies sont d'abord nécessaires, mais, par-dessus tout, il y faut des connaissances ethnologiques. Chaque peuple a ses proverbes, ses chants populaires, ses traditions, ses légendes et ses contes. Quelle somme ne nous en offrent pas déjà les 50 années de la revue « *Anthropos* » ou, pour l'Extrême-Orient, les « *Folklore Studies* » publiées par les missionnaires de Steyl (Tokyo, autrefois Pékin). Au missionnaire de puiser à ces sources de quoi animer son enseignement. Elles lui offrent l'aide nécessaire pour une présentation intuitive à la portée intellectuelle du peuple. Il faut en outre

1. P. ZUURE, W. P., *Catechistische voorbeelden uit den rijken taalschat van mijn Paroeki*, dans *Het Godsdiens-onderricht in de Missie*, Breda, Brussel, 1937, pp. 219-231.

s'évertuer sans cesse à trouver la meilleure expression, les meilleures possibilités pour se faire comprendre soi-même et faire comprendre les vérités chrétiennes. Le texte du catéchisme et de la Bible ne suffit pas. Au catéchiste de donner chair et sang au squelette du catéchisme en employant des images, des comparaisons et des exemples nouveaux, empruntés au peuple qu'il évangélise.

Et ici se trouve, à mon sens, une des plus grandes lacunes de la plupart des missions. Une dépendance servile se manifeste, moins envers le catéchisme lui-même, qu'envers les exemples européens, dépendance allant parfois si loin qu'on traduit même les recueils d'exemples européens pour prédicateurs et catéchistes. Il s'agit souvent d'exemples inintelligibles tant pour les peuples primitifs que pour les Asiatiques d'Extrême-Orient — vu l'absence de toute condition préalable nécessaire à cette intelligence. On fera bien d'avoir présents les avertissements donnés par Mgr Roelens à ses missionnaires. « La formation intellectuelle de nos Noirs doit se faire avec une sage lenteur. Nous ne devons pas perdre de vue que nos jeunes Noirs n'ont aucune idée de ce que nous leur enseignons. Une image de la plupart des choses dont nous leur parlons n'existe pas et n'a jamais existé dans leur esprit. Ils courent le danger de se former des idées selon ce qui leur tombe sous les yeux. Et ces idées concordent rarement avec les nôtres »¹. Ces paroles, qui traitent de la formation en général, s'appliquent a fortiori à l'enseignement de la religion.

4. — *Enfin l'enseignement tout entier doit s'entourer d'une atmosphère religieuse.* L'endroit où se donne l'enseignement de la religion doit apparaître même extérieurement comme un lieu saint. Aussi les statuts de l'Uganda, par exemple, défendent-ils dans ces lieux la danse, les palabres, interdisent-ils leur usage comme lieux de plaisir. Le catéchiste lui-même doit par sa tenue extérieure, sa propreté, ses vêtements, marquer la différence entre l'enseignement de la religion et les autres occupations (très souvent matérielles). Encore plus grande doit être l'atmosphère religieuse intérieure, cette disposition intime qui conduit à la foi, à la prière et surtout à un profond respect envers Dieu. La force et le secret du succès des catéchèses d'un saint François Xavier paraissent se trouver là. Malgré ses connaissances linguistiques modestes, chaque leçon tendait inflexiblement à la prière et à l'adoration du vrai Dieu.

1. Première Conférence Plénière des Ordinaires du Congo belge... Léopoldville, 1932, p. 30. — Voir J. HOFINGER, S. J., *Passende Beispiele für die Missionskatechese*, dans *Zeitschr. für Missionsw. und Religionsw.*, Münster, 1953, pp. 151-153.

5. — *En ce qui concerne l'assimilation de la matière enseignée, les prescriptions et les règlements édictés par les supérieurs des missions tiennent un juste milieu.* Les missionnaires sont exhortés d'une part à ne pas se montrer trop sévères pour la mémorisation du catéchisme, à tenir compte de l'âge, de la santé et des autres circonstances ; d'autre part à renoncer à une attitude trop large qui se contenterait du minimum. Néanmoins comme les missionnaires ont encore affaire avec des analphabètes dans beaucoup de missions, ils ne pourront, malgré les avertissements des théoriciens et les dangers que comporte la mémorisation, éviter ce mal nécessaire. Car, de toute manière, le missionnaire doit avoir un fondement sur lequel bâtir. D'où, par exemple, la coutume, en Corée et autrefois en Chine, de faire réciter une partie du catéchisme, avant ou après l'office du dimanche, par la communauté entière¹.

Dans d'autres missions, par exemple en Indonésie et en Afrique, l'assimilation de la matière enseignée est facilitée par la poésie indigène : celle-ci permet un enseignement sous forme de chants rimés, qui sont très en faveur, présenté progressivement et facile à comprendre (c'était déjà une pratique de saint François Xavier).

CONCLUSION

Après avoir esquissé les principes directifs, nous voudrions conclure en exprimant quelques vœux de la catéchèse missionnaire.

1. Un manuel pour la catéchèse missionnaire. Le Père Winthuis, autrefois missionnaire dans la mer du Sud, écrivait en 1929 : « Nous ne possédons là-dessus (la catéchèse des païens), abstraction faite des catéchismes des missions, qu'un manuel par ailleurs excellent de saint Augustin : *De catechizandis rudibus*. C'est une grande lacune ; pour la combler, toutes les forces missionnaires devraient se lever et s'unir... Chaque missionnaire en est plus ou moins réduit à compter sur lui seul pour exposer catéchétiquement l'objet de l'apostolat missionnaire »². Les conditions se sont améliorées depuis que Joh. Thaurén, S. V. D., publia en 1935 « *L'instruction religieuse dans les pays païens* »³ et les « *Blätter für Missionskate-*

chese » de 1935 à 1939. Il faut y ajouter les travaux pénétrants parus dans les 10 volumes de « *Lumen Vitae* ». Quelque idéal que représente une catéchèse missionnaire pour chaque pays, néanmoins la publication d'une catéchèse missionnaire générale, basée sur les travaux précédents, pourrait subvenir aux premiers et plus pressants besoins.

2. Pour remédier au fait que la mort d'hommes spécialisés en catéchèse missionnaire dans chaque pays rompt la tradition et oblige à recommencer plus tard le travail, les Centres ou les Instituts catéchétiques devraient être multipliés en liaison avec les Conférences épiscopales (comme au Japon et aux Indes) et ceux qui existent développés.

3. Comme tout le travail catéchétique dans les missions dépend au fond des missionnaires eux-mêmes, le vœu le plus pressant exprimé par tous est de voir des éléments réellement formés pour ce travail missionnaire fondamental. Chaque mission devrait posséder au moins un catéchète spécialisé et tous les missionnaires devraient recevoir, au séminaire, au moins la formation catéchétique ordinaire. Seule cette préparation rendra féconde la collaboration entre le pays chrétien et la mission, pour le plus grand bien des jeunes Églises des pays évangélisés.

1. Ainsi le *Directorium commune Missionum Corea*, Hongkong, 1932, 14 : « Ad cognitionem veritatis fidei melius conservandam, et juxta morem ab initio Ecclesiae coreanae feliciter vigentem, salvis exceptionibus pro diversitate personarum approbatis, verbalis catechismi recitatio exigatur... ».

2. *Zur Psychologie und Methode der religiös-sittlichen Heidenunterweisung*, Feldkirch, 1929, 219.

3. J. THAUREN, S.V.D., *Die religiöse Unterweisung in den Heidenländern*, Wien, 1935.

Formation catéchétique en vue de l'Afrique Noire

par Narcisse ANTOINE
*des Pères Blancs, Beaumont (Oise)*¹

Le sujet que nous avons à développer est « Formation catéchétique en vue de l'Afrique Noire ».

L'organisateur de cette Session a demandé un rapport appuyé davantage sur l'expérience personnelle, c'est dire qu'il aura une portée limitée et fragmentaire ; la totalité des problèmes n'y est pas abordée et les suggestions émises sont des points de vue parmi d'autres possibles.

L'énoncé de ce titre : « Formation catéchétique en vue de l'Afrique Noire » pourrait laisser entendre que l'Afrique Noire est un tout homogène, possède des structures identiques et pose à la formation catéchétique des problèmes non diversifiés.

Il n'en est rien cependant.

Les tribus de l'Afrique Noire sont nombreuses et diversement étrangères au message du Christ. Elles ont une physionomie morale et religieuse différente ; elles sont dotées de qualités, de valeurs humaines et de déficiences particulières ; les réalités sociologiques où elles se meuvent leur rendent plus ou moins facile ou plus ou moins ardu l'accès à la réception et à l'assimilation du message chrétien. Le visage de l'Afrique est multiple.

Ce visage est aussi un à bien des points de vue et, sans verser dans une simplification arbitraire du problème, il est possible

¹ Le P. ANTOINE est né en 1903. Il fut ordonné prêtre en 1930 et, la même année, partit pour le Vicariat Apostolique du Haut-Congo (actuellement Baudouinville), en Afrique belge. De 1931 à 1944, il fut professeur de Théologie au Grand Séminaire de Baudouinville et directeur des Œuvres d'Action Catholique du Vicariat Apostolique de Baudouinville ; de 1945 à 1954, Recteur du Grand Séminaire de Baudouinville. Depuis 1954, il est attaché à la Maison des Grandes Retraites et des Sessions d'études des Pères Blancs à Mours. — Adresse : Maison des Pères Blancs, Villa Saint-Régis, Mours, par Beaumont-sur-Oise (S. et O.), FRANCE (Note de la rédaction).

d'énoncer un certain nombre d'éléments communs et nécessaires à la formation religieuse en Afrique Noire. Les pièces de la mosaïque des diverses peuplades avec leurs ombres et leurs lumières spéciales s'incrusteront dans un fond sensiblement le même. Et le christianisme d'introduction récente n'a guère encore pénétré les réflexes instinctifs de la masse ni les institutions familiales ou sociales : partout s'impose une œuvre de conversion à la vraie vie chrétienne, une œuvre autant de formation que d'instruction. Enfin au contact du monde des Européens, l'Afrique est travaillée par des pressions et des aspirations qui affluent partout et sont assez semblables.

I. ŒUVRE COMPLEXE

1. Œuvre de grâce.

En Afrique, certains groupements d'une population viendront très vite à la foi ; une ardeur généreuse les portera vers l'instruction religieuse et leur fera compter pour rien les sacrifices qui leur sont demandés pour la réception du baptême qui les fera enfants de Dieu. Et d'autres groupements vivant dans les mêmes conditions, ayant même style de vie, évangélisés par les mêmes missionnaires appliquant des méthodes identiques s'attarderont obstinément dans le paganisme. Ici une avidité de la foi, là des dizaines d'années d'efforts sans résultat appréciable. Un même travail apostolique voit en un endroit croître de belles moissons et ailleurs aboutir à des résultats humainement insignifiants.

Tout l'effort humain et toutes les méthodes ne suffisent pas pour convertir et former une âme chrétienne. L'Esprit souffle où il veut. La foi est un don de Dieu.

Notre travail est nécessaire mais il faut par-dessus tout l'action divine dont le mystère nous échappe.

Ce n'est pas être dans le vrai que de vouloir établir une équation exacte entre travail apostolique ou perfection des méthodes et succès apostolique.

2. Œuvre de collaboration humaine.

Si l'instrument de l'Église manque de tact, de délicatesse, de qualités humaines et de charité, il pourra fermer pour longtemps les âmes au message divin dont il est le porteur. Nous avons le souvenir d'une région qui, de nombreuses années, s'est montrée obstinément réfractaire à toute évangélisation parce qu'elle avait été blessée, dans son honneur, en la personne du chef, par des procédés indéliçats. Par contre certaines régions ont afflué vers le christia-

nisme sous l'influence d'un missionnaire incarnant en sa personne et ses procédés la bonté, la générosité, la charité et — à tort ou à raison — une participation au pouvoir miraculeux du Christ.

Pour faire œuvre féconde, il faut prendre les âmes dans l'état où elles sont, partiellement droites et franches et en partie tordues et déficientes, enfoncées dans leur milieu réel avec ses croyances ni entièrement fausses ni entièrement justes, avec ses us et coutumes où un tri est à faire ; il faut les comprendre, les voir telles qu'elles se voient elles-mêmes avec leurs inquiétudes, leurs besoins, leurs aspirations et progressivement les ouvrir au Christ, les mettre en contact avec Lui. Cette œuvre demande de l'intelligence, de la réflexion, de la sympathie, des qualités d'esprit et de cœur. La société indigène, surtout dans sa portion la plus évoluée, se montre réticente à l'égard des porteurs de l'Évangile qui se révèlent incompréhensifs pour la valeur de leur culture, pour leurs aspirations, pour leurs déficiences mêmes.

La sensibilité morale de ces peuples diffère de la nôtre. Sans qu'il faille nécessairement entrer dans leurs vues, il importe cependant de les saisir à leur niveau ; de comprendre le rivage d'où ils partent vers le Christ, de savoir doser ce qu'on leur demande, d'éviter toute brusquerie, toute ironie. Rapportons un petit fait : un prêtre a expliqué à des jeunes gens qu'il est indigne d'un mari chrétien de frapper sa femme ; il lit des doutes dans les yeux et demande à l'un : « Mais toi, serais-tu content de voir frapper ta mère ? » Et l'intéressé de répondre : « Pourquoi pas, si cela peut la rendre meilleure ».

Il faut comprendre aussi combien lourdement l'atavisme ancestral peut peser sur les réflexes et rendre ardue la compréhension des réactions chrétiennes. Donnons encore un petit exemple : un catéchiste a expliqué la charité à un groupe de postulants au catéchuménat et rapporté le fait de Pierre aidant une vieille personne à porter son fagot de bois ; il demande à un de ses auditeurs ce qu'il pense de ce fait et la réponse jaillit : « Pierre est un imbécile » ; le réflexe païen avait dicté la réponse. Par contre dans une chrétienté formée, les actes de générosité et de dévouement même à l'égard des étrangers ne seront pas rares.

3. *Œuvre de temps, de patience, de persévérance.*

L'ouvrier évangélique doit réaliser la longueur et la difficulté du chemin qui mène du paganisme à la foi religieuse. C'est l'arrachement à un passé et à des habitudes d'esprit et de cœur qui font corps avec le sujet, la rupture avec un milieu dans lequel la personnalité s'était comme fondue. Témoin ce musulman qui converti

avouait qu'au début de sa conversion il n'arrivait pas à terminer son signe de croix tant ce signe lui avait été proposé comme le signe du mal.

Rien d'étonnant si le changement se fait lentement, qu'il y a des retours, des reculs. Il faut à l'ouvrier de l'évangile de la patience, du courage, un optimisme de bon aloi qui recommence toujours, un zèle à base de charité bien chevillée dans le cœur, une lucidité sur la lenteur de la transformation des âmes. Les réalités vivantes s'élaborent lentement ; c'est insensiblement qu'elles sortent de l'ombre ; il faut bien des printemps et bien des frimas pour faire un chêne.

4. *Œuvre d'envergure sociale.*

Œuvre complexe parce qu'il s'agit non seulement d'engager un peuple sur le chemin de l'Église mais encore, si on veut assurer sa persévérance, de christianiser les institutions familiales et sociales, les coutumes traditionnelles, le milieu humain. Ce milieu social peut apporter, s'il n'est pas christianisé, des obstacles écrasants et presque invincibles à la pratique du message chrétien. Comment une jeunesse pourrait-elle vivre dans l'ordre là où la dot à payer pour se marier est si élevée que nombre de jeunes sont incapables de se la procurer ? Comment élever les âmes si dans un milieu l'esprit de lucre et de jouissance prime tout ? Comment renoncer à une coutume néfaste là où le milieu écrase de sa colère, de son hostilité tenace celui qui l'a enfreinte ?

Œuvre complexe parce que son succès, auprès de la jeunesse surtout, dépend d'une harmonieuse collaboration avec la famille, l'école et les organisations de tout genre qui influencent ceux que nous travaillons à mener vers le Christ.

Outre qu'il est grave toujours pour la jeunesse d'être soumise à des influences contradictoires, la formation donnée par le catéchisme aura peu d'effet si elle est battue en brèche par la famille, s'il n'y a pas entente entre les éducateurs.

II. CONDITIONS DE FAVEUR ET OBSTACLES A LA FORMATION CATÉCHÉTIQUE

Il y a lieu de dire un mot de ce que l'Afrique Noire, d'une façon générale, apporte comme conditions de faveur et comme obstacles à l'œuvre de la formation catéchétique.

Distinguons entre ce que les masses indigènes apportent comme lignes de force et obstacles par leur atavisme, leur comportement de toujours et ce que l'introduction de la civilisation occidentale a introduit comme ferment nouveau dans ces sociétés anciennes.

1. *Apports de l'Afrique ancienne
toujours vivante.*

La formation chrétienne a profité de *conditions de faveur* venant :

— de la croyance par tous les païens en un Dieu spirituel, Créateur et Maître du monde.

— d'une adhésion intellectuelle relativement facile de la part des Noirs aux solutions chrétiennes des problèmes de la destinée humaine et de l'au-delà ; et certaines vérités les touchent spécialement comme la doctrine de la paternité divine, celle du Christ Sauveur Vie de l'âme, la dignité surnaturelle du chrétien ; les rites sanctificateurs des sacrements et des sacramentaux les attirent ; la dévotion à la Ste Vierge va de soi. D'autres aspects du christianisme, par contre, et un certain nombre de ses exigences morales les heurteront profondément.

— Condition de faveur encore que le caractère profondément religieux de l'âme noire. Chez le Noir, le sacré et le profane se compénètrent intimement ; un monde sans relations avec les puissances supralumaines est impensable pour lui : lui imposer un tel monde serait dangereux pour son équilibre spirituel. Aussi les pratiques chrétiennes, les prières, les dévotions... ne le déroutent pas ; dans le paganisme les recours aux forces invisibles, les pratiques pour agir sur les forces supra-humaines, l'observation de lois et de défenses de caractère sacré sont de tous les instants.

— Signalons aussi que les institutions charitables de l'Eglise et spécialement le fait de voir des hommes de leur race accéder au sacerdoce furent pour beaucoup un motif de crédibilité de la religion et une attirance vers elle ; sur les plaines et sur les montagnes de nombreuses régions d'Afrique avaient soufflé tant de bourrasques dévastatrices, ses habitants avaient été abreuvés de tant de mépris et d'humiliations que l'idée d'une possibilité de relèvement et de progrès s'était estompée chez beaucoup. La charité qui leur fut témoignée et la vie de prêtres de leur race fut comme un rayon d'espoir ; la religion leur apparut comme la voie du salut. L'Afrique appartiendra, pensons-nous, à celui qui l'aimera le plus, le lui fera comprendre et le lui témoignera effectivement.

Les obstacles pourtant ne manquent pas non plus. On peut citer :

— L'attachement aux coutumes superstitieuses et immorales, attachement toujours bien vivant. Les coutumes font partie de la tribu, sont considérées comme sa force et son honneur. Y renoncer

c'est renoncer à sa famille, à son clan ; c'est être infidèle aux ancêtres. On peut craindre alors toutes sortes de malheurs comme la vengeance des mânes des ancêtres, la stérilité des champs, les maladies et l'infécondité, la mort même.

— La polygamie fortement ancrée dans les mœurs est un autre obstacle. Elle représente la richesse car, selon la coutume, c'est surtout la femme qui travaille. C'est aussi le prestige, l'accroissement, la puissance de la famille par la procréation de nombreux enfants.

— On peut citer encore le divorce admis comme règle de sortir des difficultés, les sectes secrètes soutien du paganisme, l'Islam raidi dans son orgueil là où il s'est implanté et l'absence plus ou moins complète de sens éducatif chez les familles même chrétiennes.

2. *Les apports de la civilisation occidentale.*

Dans cette Afrique aux valeurs et aux tares variées, le ferment de la civilisation occidentale a apporté du bon et du moins bon.

Du bon. — Un certain nombre de Noirs ont acquis plus de personnalité, ont le souci d'approfondir leur religion, sont acquis aux principes d'ordre, de travail, de moralité, de progrès.

La jeunesse, surtout celle formée dans les centres, est plus éveillée, moins attachée à la superstition. Des aspirations se font jour — d'un sort meilleur, de plus de culture, de respect pour les personnes, de responsabilités — qui sont susceptibles d'ouvrir les âmes à une religion plus profonde et à leurs responsabilités devant Dieu et l'Eglise.

Du moins bon. — Le matérialisme se fait envahissant. Les « nourritures terrestres », les espérances humaines, l'argent et le plaisir sont en train de remplir bien des vies en Afrique.

Chez un certain nombre on constate une mentalité revendicatrice, hargneuse, plutôt qu'un effort de conscience, de devoir et de travail.

L'autorité a perdu beaucoup de son prestige.

Des idéologies d'un monde différent du monde noir sèment le désarroi dans les esprits.

Et la difficulté est grande pour beaucoup de Noirs d'assimiler la culture occidentale : certains se contentent d'un simple vernis, d'une façade ; d'autres en prennent surtout les vices, comme tel personnage qui, ayant vu dans une grande cité européenne des maisons louches, s'empresse d'en établir chez lui à son retour ; d'autres, après une fidélité parfois assez longue, semblent éprouver une sorte de nostalgie du paganisme et s'y replongent.

Ce milieu est ce qu'il est. La sagesse demande de le prendre tel qu'il se présente dans la réalité et d'en tirer courageusement, persévéramment, le meilleur parti possible. C'est le travail du catéchiste.

III. LE CATÉCHISTE

Un des éléments importants de la catéchèse est celui qui la donne : le catéchiste. Examinons à son sujet deux questions.

1. *Qui est catéchiste en Afrique ?*

D'abord les prêtres blancs et noirs. Tous ont à cœur de donner au moins un certain nombre de catéchismes.

Ensuite viennent les Religieuses et les Frères dans une mesure variable selon les régions.

Enfin des catéchistes laïcs très nombreux qui instruisent le peuple sous le contrôle et la direction des prêtres.

L'institution des catéchistes laïcs est primordiale en Afrique. Le nombre des missionnaires est infime pour les besoins de l'évangélisation ; ainsi les Pères Blancs ont à évangéliser 25.378.000 indigènes ; pour cette tâche, ils disposent sur place de 1.986 prêtres européens et de 494 prêtres indigènes. Ils sont heureusement aidés par 13.739 catéchistes laïcs.

Pour que la foi se répande dans un pays, que les catéchumènes, puis les néophytes se multiplient, il faut que tout le territoire attribué à la Station des missionnaires se couvre d'un vaste réseau de chapelles-succursales dont chacune soit un centre d'évangélisation avec son catéchuménat, plus tard sa chrétienté, ayant à sa tête un représentant attitré du Supérieur de la Station qui y réside et demeure et y exerce, sous la direction et le contrôle des missionnaires, toutes les fonctions de pasteur laïc : et c'est le catéchiste. Il prêche l'évangile aux païens, recrute les catéchumènes, les initie à la doctrine et aux mœurs chrétiennes... préside au culte non-liturgique mais public de la petite chrétienté, spécialement aux cérémonies dominicales, catéchise les enfants de néophytes... Son rôle est vraiment fondamental et aucune Station ne prend son essor aussi longtemps qu'elle en est privée.

Il convient que tous ces auxiliaires soient formés dans des écoles spéciales de catéchistes et que leur formation religieuse et professionnelle se continue après l'école par des rapports fréquents avec les missionnaires, le contrôle de leur travail et des séjours à la Station centrale pour y faire des classes dont l'objet sera l'enseignement de la religion, et s'y retremper dans la vie spirituelle par des recollections et des retraites.

2. *Qualités du catéchiste africain.*

Nous envisageons ici surtout le prêtre catéchiste blanc et noir.

Dans les manuels de pédagogie du catéchiste, on passe en revue toute la liste des qualités dont un catéchiste conscient de ses responsabilités et désirant faire œuvre efficace de formation chrétienne doit être muni.

Toutes ces qualités ont bien leur importance en Afrique comme ailleurs. Mais surtout parlant de la catéchèse pour l'Afrique, nous signalerons trois qualités qui, sauf meilleur avis, nous paraissent particulièrement nécessaires au catéchiste africain.

1. *La première qualité est d'avoir vraiment de la personnalité au sens du Noir.* — Généralement les Noirs sont des observateurs perspicaces et ils vont au concret, jugent sur les actes. Avant de donner leur confiance et leur docilité, ils cherchent pratiquement à connaître 5 choses sur celui qui vient à eux :

a) si le prêtre les aime véritablement, se plaît en leur compagnie, ne s'irrite pas de leurs demandes, de leurs visites, de leur importunité...

b) s'il est vraiment dévoué pour eux ; si on peut faire appel à lui à n'importe quel moment, s'il ne se montre pas chagrin, difficile pour rendre service, s'il est disponible pour tous sans exception, capable de se dominer et de supporter sans agacement toute contrariété... Ils attachent du prix à ce que les gestes de la charité soient délicats.

c) s'il les estime, reconnaît leur valeur, est capable de sympathie pour leur genre de vie, les diverses manifestations de leur activité. Le mépris les blesse à jamais.

d) si le prêtre prendrait parti pour eux quand la justice le demande et s'il serait capable de se compromettre pour faire aboutir leur droit.

e) enfin s'il croit ce qu'il enseigne, pratique ce qu'il dit.

Il est bien évident que les Noirs s'enquièreient de ces choses d'une manière plutôt inconsciente pour la plupart et que le jugement qu'ils se forment sur ceux qui leur enseignent les voies du salut s'élabore peu à peu au fur et à mesure de leurs contacts avec eux. Mais il nous paraît certain qu'ils s'enquièreient de toutes ces choses avant de donner leur docilité.

2. *Une deuxième qualité consiste dans ce que l'on pourrait appeler une mentalité de médiateur.* — Le meilleur médiateur est celui qui s'identifie le plus complètement avec les deux extrêmes pour les unir.

Le Verbe Divin, dans ce but, prit une nature humaine et voulut connaître nos faiblesses, nos besoins, notre vie concrète ; il se fit l'un de nous.

Le catéchiste, s'il doit toucher Dieu le plus possible par la sainteté de sa vie, devra aussi se rapprocher de ceux qu'il veut mener à Dieu.

Ainsi le Card. Lavigerie, en envoyant ses fils à travers l'Afrique, leur recommandait de se rapprocher autant que possible des indigènes, d'apprendre profondément leur langue, de pénétrer leurs coutumes et leurs croyances, leur tournure d'esprit, de s'adapter à leur vie profonde... il leur recommandait une mentalité de médiateur.

Et les missionnaires qui ont laissé dans ces peuples l'impression la plus profonde, ce sont ceux qui vécurent les plus proches des indigènes, s'intéressèrent à tout ce qui avait trait à leur vie, se firent l'un des leurs.

Cette disposition, pour être vécue, demande une inébranlable charité.

Charité : qui, avec oubli de soi, se penche avec tact sur le milieu indigène ;

qui évite toute rudesse, tout manque de forme, toute espèce de rusticité ;

qui respecte tout ce qui est indigène et n'est pas entaché de péché ;

qui traite l'indigène avec la bienveillance de l'esprit et du cœur, l'aménité de l'accueil et des manières... ;

qui a le sens de l'indigène, le voit comme il se voit lui-même ; comprend ses difficultés, ses efforts, les solutions qu'il a données aux problèmes qui se posaient à lui dans son milieu ;

qui fait confiance, admire déjà le fruit dans la petite tige verte d'où il sortira, est persuadé que la religion est une force de renouveau, d'ascension illimitée... Il faut au porteur du message évangélique cette foi et cette espérance, ce regard tourné vers l'avenir. Si les Fondateurs de l'Eglise d'Afrique n'avaient pas eu cette foi et cette espérance, malgré les apparences décevantes, nous n'aurions pas après 60 ans cette pléiade de catéchistes laïcs indispensables à l'apostolat, nous n'aurions pas le clergé indigène, ni les écoles ;

charité encore qui ignore le désenchantement, le vieillissement de la faculté de s'enthousiasmer, une mentalité tisonnière et blasée. Ces âmes, qui ont perdu leurs ailes, seraient stériles en Afrique. La charité doit ignorer cet état ; elle donne l'amour du devoir, persévère, renouvelle sans cesse sa jeunesse pour recommencer indéfiniment, triomphe par la persévérance, l'intérêt vrai, effectif, désintéressé, compréhensif, total qu'elle porte à chacun dans sa condition, ses attraits et ses répugnances, ses faiblesses et ses efforts.

3. *Une troisième qualité indispensable c'est la compétence en matière de doctrine religieuse et de langue indigène.* — Sans cela il sera impossible au catéchiste de donner un cachet personnel à son enseignement ; il restera figé dans quelques formules. Et en Afrique, il aura souvent à adapter la doctrine à plusieurs catégories d'auditeurs ayant chacune leurs besoins particuliers, leurs problèmes et leurs exigences. Il aura à catéchiser les païens ; ceux-ci sont encore nombreux ; si je prends les missions des Pères Blancs qui comptent une quarantaine de circonscriptions, je vois qu'un diocèse, celui de Karema, dans l'Afrique britannique, compte 71,9% de chrétiens et catéchumènes, mais un autre — Sikasso dans l'Afrique française — n'a que 0,3% de chrétiens ; des Vicariats comme Kabgayi où, a-t-on dit, l'Esprit Saint a soufflé en tornade ne compte que 35,6% de chrétiens. Il y a 3 millions et demi de chrétiens dans ces missions, mais il reste 22 millions de païens à convertir. Et ce 1^{er} auditoire est rempli de croyances, de coutumes, de pratiques innombrables... qu'il faut juger au point de vue chrétien ; quel catéchiste le pourrait sans une connaissance approfondie de la religion ? Il aura aussi à catéchiser diverses catégories de chrétiens différents par l'âge et les besoins. Et à l'élite de la chrétienté, il devra un enseignement religieux plus profond et plus étendu ; les problèmes qui se posent à cette élite dans l'Afrique d'aujourd'hui mouvante, à la croisée des chemins, travaillée par les poussées d'un paganisme qui se défend, d'un marxisme envahissant, d'une civilisation occidentale dont l'argent, le luxe et le plaisir apparaissent à beaucoup comme des hauts lieux, à la recherche de techniques et de valeurs nouvelles... ces problèmes ne pourront être résolus dans des perspectives chrétiennes par les élites de la population indigène si celles-ci ne sont pas suffisamment instruites par leurs Pasteurs.

Et pour transmettre cette doctrine, la connaissance approfondie de la langue indigène est indispensable. Nous pensons que la masse des indigènes doit être instruite religieusement dans sa langue.

IV. LA MISSION DU CATÉCHISTE : BUTS ET CARACTÈRES DE LA CATÉCHÈSE

La réflexion sur les buts et les caractères d'une catéchèse en vue de l'Afrique faite à partir de la nature même du message chrétien à présenter dans les circonstances concrètes où vit le peuple auquel il s'adresse, peut être utile à l'acquisition de l'esprit qui doit guider l'action du catéchiste.

1. But final.

D'abord un mot sur le but final. Celui-ci est de mettre les âmes en mesure d'atteindre leur fin surnaturelle, c'est-à-dire les mettre en état d'aimer Dieu de tout leur cœur et de faire leur salut, les aider à se rendre présentes à Dieu et à commencer avec leur Créateur et Père une vie d'intimité appelée à s'épanouir pleinement dans l'au-delà.

Et ainsi toute parole, toute attitude, toute activité qui s'écarterait de ce but est à proscrire.

Se poser la question : « Ce que je vais dire ou accomplir rapprochera-t-il les âmes de Dieu, sera-t-il pour elles une lumière sur Dieu, une aspiration et un appel à son amour ? » sera souvent éclairant sur le choix de la parole à dire ou même à omettre.

2. Fins immédiates.

Tout en poursuivant ce but dernier, le catéchiste oriente son action vers certaines fins plus immédiates. Celles-ci tendent :

— à éclairer les intelligences en mettant à leur portée la révélation divine ;

— à attacher les cœurs à la Parole de Dieu ;

— à aider les volontés à pratiquer les enseignements divins et à les décider de puiser aux sources de la vie surnaturelle ;

— à les initier à l'action religieuse et à la prière.

Nous simplifions en disant qu'il s'agit essentiellement :

A. d'éveiller les âmes à la vie religieuse ;

B. de faire comprendre le message chrétien.

A. *Éveiller les âmes à la vie religieuse.* — La révélation divine qu'il s'agit de faire connaître est la Parole de Dieu, l'expression de sa vie et de sa sainteté ; elle appelle une réponse : la foi.

L'enseignement catéchétique aura donc pour tâche de convertir les cœurs, de décider les volontés à l'effort religieux. Il faut former les âmes à la vie chrétienne.

Et par quels moyens atteindre ce but ? Nous en indiquerons trois qui nous paraissent essentiels.

a) *En premier lieu, le catéchiste devra être un témoignage vivant du Christ.* Et cela pour un double motif :

Un motif général valable partout : le catéchiste envoyé et instrument du Christ pour prolonger sa mission rédemptrice doit être revêtu des dispositions du Christ, de son esprit, de sa charité et de sa sainteté. Il fera plus pour attirer les âmes au Christ parce qu'il est, par le rayonnement de sa vie que par ce qu'il enseigne. Partout l'exemple est une force qui attire ; c'est la beauté visible de la vertu ; c'est la vertu mise à la portée des hommes ; c'est un enseignement contre lequel les esprits ne sont pas mis en défiance.

Mais il y a un motif spécial qui impose au catéchiste africain le témoignage de la sainteté.

Le Noir a besoin de voir pour comprendre le message chrétien, en être convaincu et entraîné à le vivre. Si certaines vérités chrétiennes sollicitent ses aspirations, comme nous l'avons rappelé, il n'en va pas de même d'une autre partie de la Révélation, surtout de celle qui parle d'austérité, de renoncement, de croix...

Il faut tenir compte que nous sommes trop familiarisés avec ce que S. Paul appelle un scandale pour les Juifs et une folie pour les païens et qui est pour le Noir un mystère d'autant plus déconcertant qu'il y aura de nombreux contrastes apparents et relatifs entre notre enseignement et notre conduite. Nous prêchons l'austérité et la pauvreté et à ses yeux nous sommes riches et vivons dans le luxe, l'humilité et la fraternité et nous avons de la peine à empêcher que ne joue un complexe de supériorité, la patience et selon lui nous sommes de perpétuels énervés... Les mots de douceur, de pardon, de renoncement, d'indépendance dans les jugements... qui évoquent pour nous instinctivement des aspects de la grandeur morale s'associeront facilement dans son esprit à de la faiblesse, de l'impuissance, de la lâcheté, de la révolte.

Sans ce témoignage vécu, on risque de créer dans les catéchumènes et les néophytes une sorte de dualisme inconscient de la personnalité ; le vieil homme, qui au fond n'a guère compris ce qu'on lui a enseigné, s'entendra, souvent de bonne foi, avec l'homme nouveau, chacun jouant son rôle selon les circonstances ; renvoi temporaire de la concubine pour pouvoir faire ses Pâques, consultation simultanée du médecin, du sorcier et du prêtre en cas de maladie ; on se réjouira

qu'un tel est décédé dans d'excellentes conditions et on expliquera qu'il a reçu tous les sacrements et tous les remèdes de sorcellerie.

Sans doute, l'exemple du catéchiste n'est pas tout ; loin de là, mais on peut le dire indispensable à la compréhension de la religion et à la formation de personnalités religieuses droites et équilibrées.

Une Religieuse du Congo Belge en relation depuis de très longues années avec les élites indigènes nous écrivait naguère : « Peut-être devient-il de plus en plus important pour le catéchiste missionnaire de se rapprocher des élites afin de se faire l'un des leurs et qu'ainsi elles puissent mieux étudier, comprendre et comme palper ces vertus spécifiquement chrétiennes de pauvreté, de modération, d'humilité, de fraternité, de dévouement, de conscience et respect des responsabilités et découvrir par elles les voies de la sainteté et du plein épanouissement en Dieu. Les transformations des relations entre Blancs et Noirs et leur rapprochement permettent à ces derniers bien des comparaisons entre civilisé païen et chrétien. Une vigilance plus grande doit régler notre comportement dans une orientation évangélique pure, d'autant plus que les conditions de vie difficile du début ayant disparu, il y aurait tentation plus grande de « s'installer »... tentation aussi, parce que les Africains sont plus proches de nous, de ne plus faire les efforts laborieux pour nous faire plus proches d'eux ».

b) *Un second moyen d'éveiller la vie religieuse est d'associer toujours instruction et éducation.*

On doit exiger progressivement un effort de transformation en correspondance avec la lumière reçue.

Cette transformation se fait très lentement ; elle exige la formation d'habitudes fréquemment en opposition avec les habitudes antérieures.

C'est le principe qui inspirait au Card. Lavigerie ces longs temps de préparation au baptême et l'autorisation d'admettre parmi les priants les polygames, croyants trop faibles encore pour briser avec les habitudes païennes. Il ne faut pas vouloir tout obtenir d'un coup. Il faut doser les efforts demandés.

Dans ce but, on a réparti au Congo Belge les catéchumènes en deux catégories : les postulants et les catéchumènes proprement dits. Le postulat est une première initiation au christianisme pour les païens qui ont un certain désir de s'instruire et de devenir chrétiens mais sont insuffisamment disposés. Le catéchuménat proprement dit est une période d'instruction, d'épreuve et de préparation au baptême ; c'est « une sorte de noviciat à la vie chrétienne » disent les Instructions des Ordinaires de l'Afrique Belge à leur Clergé.

On ne se lassera donc pas d'inculquer à tous les catéchisés, avec la force d'une habitude acquise et entretenue, des dispositions intérieures de foi vive, de crainte de Dieu, de repentir et de confiance...

On les initiera à la prière au catéchisme même, soit en mettant en rapport la prière avec la leçon, soit au cours de la leçon en faisant une courte prière en harmonie avec ce qui vient d'être expliqué, soit en leur demandant de faire leur prière du soir pour obtenir la grâce de comprendre la vérité exposée et de la vivre, soit encore en les aidant à exprimer leurs sentiments en formules brèves de prières. Il faut leur apprendre à s'adresser à Dieu, à Jésus-Christ, à Marie, aux bons anges en toute occasion. On veillera spécialement à ce que les prières faites en commun soient récitées posément et avec une vraie piété ; avec des natures simples, les formes extérieures du respect ont une grande influence sur la religion intérieure. Et cette prière attirera les lumières divines : on ne doit pas perdre de vue qu'il s'agit d'un enseignement divin dont Dieu seul peut donner la pleine intelligence.

Dans cette initiation à la vie chrétienne on ne perdra pas de vue que les catéchumènes et les néophytes sont souvent grossièrement tentés, spécialement par le besoin de recourir aux superstitions païennes pour se préserver, eux et les leurs, des moindres dangers. Le bon moyen de les détourner de ces pratiques c'est de leur enseigner le pouvoir des prières de l'Eglise et la vertu des sacramentaux.

Enfin, il nous semble aussi qu'il faille chercher à obtenir non seulement un effort individualiste de transformation des mœurs, mais aussi et dès le début une pratique positive de la loi chrétienne essentielle qui est une loi de charité apprenant aux catéchumènes à faire grand cas de leur union à Jésus-Christ et leur inspirant les uns pour les autres un vif sentiment de solidarité, un généreux esprit de dévouement réciproque. Cette vertu de charité doit être la première vertu sociale des chrétiens ; on les portera à la bienveillance envers les païens, on les encouragera à leur rendre service, à vaincre leur hostilité par une généreuse patience ; ainsi on évitera la formation d'un parti païen irréductible et dangereux.

Il faut demander, dès le début, des actes de charité et de zèle afin de développer le sens catholique, l'esprit communautaire chrétien, l'esprit de famille dans l'Eglise. L'esprit chrétien et catholique remplaçant l'esprit clanique particulariste peut être le salut, dans les transformations sociales actuelles, le désarroi des centres et des cités ouvrières. La pratique de l'apostolat et le sens chrétien communautaire sont deux facteurs importants de formation religieuse et de persévérance en Afrique. Les chrétientés ou

les groupements auxquels on demande la pratique effective du dévouement et auxquels on donne le soutien d'une vie communautaire deviennent fervents et vivent.

c) *En troisième lieu, pour initier les âmes à la vie religieuse, le catéchiste devra s'efforcer de les attacher à la Personne Vivante de Notre-Seigneur.*

L'Afrique n'est pas la citadelle des abstractions, elle recherche ce qui est vivant.

D'ailleurs, le christianisme c'est Jésus-Christ, c'est une Personne toujours vivante et toujours actuelle. C'est le Christ qui fera l'unité de notre action religieuse.

Des missionnaires ont la conviction d'avoir insufflé à leur chrétienté une vie nouvelle, une fierté courageuse, un élan printanier en l'amenant à cette intimité plus parfaite avec la Personne vivante du Christ.

Du reste les vérités à croire : c'est le Christ, le Christ Trinitaire, Incarné, Sauveur et Sanctificateur, le Christ répandu dans l'Église. Les préceptes à pratiquer c'est la réponse du membre à l'appel de la Tête... La vie divine reçue dans la grâce c'est la vie du Christ. Les sacrements sont les gestes sanctificateurs du Christ, l'application de ses mystères à l'âme.

Nous pensons donc que le catéchiste a tout intérêt à présenter son enseignement et à conduire son action religieuse en fonction du Christ Vivant.

B. *Faire comprendre le message chrétien.* — S'il est nécessaire d'éveiller la vie religieuse dans les âmes, il faut aussi les instruire, les instruire pour les former religieusement, les former en les instruisant ; il faut les aider à assimiler le contenu du catéchisme.

a) *D'abord la question du Manuel.*

Les critiques faites en Europe aux anciens catéchismes trop savants, trop abstraits, trop théoriques, trop secs, comprenant trop de mots incompréhensibles, au-dessus de la portée des auditeurs, pas adaptés... ont été adressées aussi aux catéchismes en Afrique. Partout la critique est plus aisée que les réalisations qui soient de vraies réussites, exprimant avec clarté, concision, exactitude et cohérence toute la doctrine et véhiculant celle-ci dans des formules concrètes... !

C'est au catéchiste à vivifier le manuel, à faire les transpositions des formules du catéchisme en explications concrètes. Que l'on considère la formule du manuel comme un point d'arrivée et pas comme un point de départ.

Cela ne dit pas qu'il ne faille pas améliorer les manuels existants et même en composer d'autres. Des essais heureux ont été tentés. On peut citer : Jésus en Afrique du R. P. Pouchet, missionnaire au Gabon ; ce catéchisme suit l'année liturgique ; il consacre le 1^{er} trimestre à Dieu, le 2^e à Jésus-Christ, le 3^e à l'Église. Il tient compte de la vie africaine. Un enseignement progressif est indiqué en différents caractères. Il est illustré : les images sont empruntées à la méthode Bernadette (style des ombres chinoises). Il est rédigé en français. On peut citer aussi en langue swahili les manuels des RR. PP. Bénédictins de Lindi T. T. Ils suivent la méthode historique ; le souci éducatif, l'initiation à la pratique de la religion y est fortement marquée. Ce sont des réussites.

Il serait souhaitable que chaque circonscription ecclésiastique ou du moins chaque région ayant la même langue possédât :

un grand catéchisme pour les catéchistes laïcs et les personnes instruites,

un catéchisme moyen qui, rédigé en différents caractères, pourrait servir à différentes catégories d'auditeurs,

un catéchisme pour les jeunes enfants : une petite histoire du salut.

Il est souhaitable que le catéchisme soit illustré — suggère des habitudes de pratique religieuse et de prière —, forme un tout vraiment cohérent tout en s'inspirant de l'Écriture sainte et de la liturgie.

Quelle langue utiliser ?

Si dans les écoles moyennes, collèges, petits séminaires, on utilise des manuels européens, et si encore dans les régions où une langue européenne est la langue usuelle de l'enseignement, on utilise des catéchismes rédigés dans une langue européenne, personne n'y voit de difficultés. Il faut cependant admettre — et c'est la pratique courante — que les catéchismes pour la masse des indigènes doivent être rédigés dans une langue indigène. La question se complique lorsque dans une région, un centre, se rencontrent des personnes de langues différentes. Le catéchisme sera alors rédigé dans la langue prédominante ; il est pratiquement impossible dans certains centres où se rencontrent des gens de nombreuses tribus différentes par la langue, d'instruire chacun dans sa langue maternelle ; dans ces cas, l'apostolat auprès des personnes âgées et des femmes trouvera cependant un handicap ; la rencontre de la vérité chrétienne n'est guère possible à ces personnes en dehors de leur dialecte natal ; dans ces milieux un catéchisme supplémentaire rédigé dans les

principaux dialectes en usage rendrait service. L'Aumônerie de la Force Publique du Congo a rédigé une Pastorale dans les principales langues employées par ses soldats ; il y a là une adaptation utile.

b) *Ce catéchisme, il faut le faire comprendre.*

Il faut faire comprendre les mots, les vérités elles-mêmes et un certain enchaînement des vérités de la religion pour que le chrétien sache bien tout ce que comporte la doctrine chrétienne, connaisse le sens authentique de l'Évangile, se fasse une idée exacte du visage du Christ et de la réponse à donner à son appel.

Nous avons déjà signalé combien facilement les mêmes mots résonnent différemment dans nos esprits européens et dans ceux des Noirs païens ou convertis de fraîche date.

Il faut partir de leurs conceptions si nous voulons que nos commentaires aient un sens orthodoxe pour eux, soient assimilés. Des Sœurs Africaines signalaient tout récemment comme difficulté de compréhension le cas relativement fréquent de vieillards refusant obstinément le baptême parce qu'ils voulaient aller en enfer où il y a du feu qui ne s'éteint pas ; c'est tout ce qu'ils rêvaient pour leurs membres refroidis.

La religion doit vraiment pénétrer l'âme et pas uniquement se superposer à la pensée primitive.

Les expressions ne sont d'ailleurs pas toujours aisées à découvrir. Ils sont nombreux les mots employés dans le catéchisme dont l'Afrique n'a pas de correspondant exact dans ses dialectes. C'est ainsi que dans les catéchismes africains on trouvera des mots latins ou européens qu'on a parfois un peu « africanisés » ; ce procédé se justifie pour les termes qui n'ont absolument pas de correspondant dans la langue indigène ; des circonlocutions les feront comprendre.

Pour faire comprendre, on suivra la méthode intuitive qui consiste à débiter par les faits, l'histoire, l'anecdote, le concret pour arriver à la formule générale du catéchisme ; on va ainsi du connu à l'inconnu, du particulier au général, de l'exemple au précepte, du concret à l'abstrait.

On puisera ces expressions concrètes, ces récits qui accrocheront les auditeurs et faciliteront l'imprégnation religieuse à diverses sources.

D'abord dans l'Écriture Sainte. C'est la révélation dans son jallissement même. Les récits de l'Ancien et du Nouveau Testament devront être contés simplement, d'une manière vivante. Il faudrait aussi que les paroles du Christ n'apparaissent pas uniquement comme une chose du passé mais comme une chose que le Christ redit à chacun.

On s'inspirera aussi de la Liturgie. L'Église prie et agit comme elle croit. Elle revit dans sa liturgie la vie du Christ, le drame de notre sanctification, de notre salut. Les gestes, les symboles, les paroles liturgiques traduisent la foi, la font professer et l'avivent. C'est une pédagogie adaptée aux hommes simples qui n'argumentent pas mais regardent, sentent, contemplent, agissent.

Les valeurs, les coutumes, les croyances, les proverbes... du terroir peuvent aussi être utilisés et même doivent l'être. Notre-Seigneur en donne l'exemple, lui dont les discours ont une couleur locale fort accentuée. Le catéchiste africain devra souvent dire comme le Christ : il a été dit aux anciens... le Seigneur dit ceci...

Enfin divers moyens peuvent encore être utilisés et le sont ici et là avec succès pour concrétiser l'enseignement, l'accrocher à un intérêt, à un besoin, à un appel des âmes. Citons :

— l'emploi des images. Les Noirs les apprécient. Elles soutiennent leur attention, sont une référence visible à la vérité enseignée, font la vérité par les yeux, ce qui est une voie parfois plus directe que les oreilles. Mais elles doivent posséder certaines qualités ; je n'en citerai qu'une : elles doivent posséder un caractère de noblesse et de dignité. Les Noirs se détournent avec horreur de certaines productions modernes ; au moins c'était le cas pour ceux que j'ai connus au Tanganyika.

Il en existe différentes collections ; c'est affaire de goût, d'âge, de milieu. Les images « Bernadette » noir sur blanc semblent bien convenir. Une adaptation partant de l'art indigène serait souhaitable.

— On utilise aussi avec avantage le chant.

Le chant est comme un besoin de l'âme africaine. Il accompagne toutes les phases de la vie, l'initiation à la tribu, la marche, le travail, le mariage, les joies, les deuils, les mystères de la mort. Il y a des chants de victoire, des chants de guerre, des complaintes, des ovations... Et le Noir met toute son âme dans son chant. Traduites dans son chant, sa foi, son espérance, sa prière seront plus profondes, plus naturelles, plus sincères.

Dans la récente Encyclique « *Musicae Sacrae disciplina* », le Souverain Pontife signale le grand secours que reçoit l'enseignement catéchétique de la part des chants religieux : « Les jeunes enfants, dit le Souverain Pontife, en apprenant dans l'âge le plus tendre ces chants sacrés sont eux aussi remarquablement aidés dans la connaissance, le goût et le souvenir des vérités de notre foi et, de la sorte, l'apostolat catéchétique en retire de sérieux avantages ».

3. Caractères de l'enseignement catéchétique.

Précisons ces notions se rapportant à la méthode catéchétique en faisant ressortir quelques caractères de l'enseignement religieux en Afrique ou quelques points de contact entre l'âme africaine et notre enseignement religieux.

La formation catéchétique doit se faire à partir de l'homme concret qu'on a à instruire, à partir de ses connaissances, de son degré de développement, de ses besoins, de son milieu. C'est dire l'intérêt avec lequel il faut se pencher sur son âme, les pensées directrices de sa vie, ses idéaux, ses croyances et ses aspirations... si nous voulons l'aider à trouver le Christ, à penser quelque chose de vrai au sujet du Christ, à se sanctifier dans la vérité. La charité demande de s'adapter au Noir tel qu'il est dans sa vie réelle.

Nous voulons signaler quelques aspects de cette adaptation qui nous paraissent dignes d'être pris en considération. Nous ne ferons que les indiquer.

Primo. — S'il est un sentiment qui tourmente le Noir, c'est celui de l'insécurité. Aussi le voit-on à la recherche de garanties de sécurité à base religieuse : pratiques de toute sorte pour garder la faveur des mânes de ses ancêtres, pour conjurer les puissances invisibles ; amulettes pour être préservé des maladies, des accidents, de dommage pour lui ou les siens dans sa vie ou ses biens... La croyance aux forces occultes hante son esprit jour et nuit et est à l'origine véritable de beaucoup de ses actions.

Aussi le message chrétien doit-il lui apparaître, ce qu'il est en effet, comme un salut, une sécurité, une libération, un abri. Les dogmes de la Paternité divine, de la Providence..., des Anges gardiens..., les bénédictions du Rituel..., la prière qui donne confiance..., peuvent jouer un grand rôle dans la transformation des âmes quand tout cela est compris et assimilé.

Secundo. — Les Noirs éprouvent assez facilement le sentiment de la plénitude du christianisme. Encore faut-il qu'il leur apparaisse comme la réalisation inespérée de leurs aspirations à combler leur petitesse et leurs misères, à les épanouir dans la grandeur, la dignité, la vie débordante.

Aussi convient-il de leur exposer les grandes vérités du Christ mystique, de la grâce, de la filiation adoptive, de notre divinisation dans le Christ par l'Eglise — leur présenter le christianisme comme la vie véritable, la source de la vie.

L'attention prêtée à cette mentalité peut nous aider dans le choix de l'aspect du message chrétien à présenter aux Noirs. Donnons un

exemple : la piété populaire chrétienne s'est représentée de deux manières la Passion du Christ ; depuis le Moyen Age la piété met l'accent sur les souffrances du Christ ; dans l'antiquité la piété s'arrêtait surtout au but et aux effets de la Passion : c'est le salut, la Rédemption, la victoire, la source de la joie pour le monde... Et bien, c'est cette forme antique de la piété à l'égard de la Passion qui s'adapte le mieux à la mentalité des Noirs. La forme actuelle est plus éloignée de leurs habitudes d'esprit et de cœur.

Tertio. — Un aspect douloureux du monde contemporain c'est la montée des conflits de race. La presse nous en apporte quotidiennement des échos.

La formation catéchétique se doit de ne pas ignorer ces problèmes et d'éclairer ses enfants blancs et noirs. Elle doit travailler à créer en eux une mentalité de compréhension mutuelle, de concorde, de fraternité, créer un climat de respect réciproque. Il faut que tout chrétien sache qu'il ne suit plus la voie droite s'il se laisse prendre au mythe racial. Si un ferment de préjugé racial, soit du côté blanc, soit du côté noir se mêle à l'édifice de l'Afrique nouvelle, tout s'écroulera un jour. L'Archevêque d'Alger disait dernièrement : « On ne construit pas avec de la haine. Les orientations pacifiques seront le fruit d'une multitude de contacts fraternels permettant à tous les droits de s'exprimer librement ».

Dans son domaine, l'Eglise d'Afrique noire donne une leçon pratique de charité et de respect pour tous en ordonnant des prêtres noirs qui vivent sur un pied d'égalité avec les prêtres blancs et en créant des Evêques noirs à côté des Evêques européens. La catéchèse africaine doit diffuser cette charité, cette compréhension fraternelle parmi le peuple fidèle.

Quarto. — Une tendance actuellement manifeste chez les Africains c'est de voir la dignité humaine reconnue en leurs personnes. Ils sont de leur siècle qui met l'accent sur l'homme, le social, le perfectionnement de toutes les structures humaines. Ces aspirations, les excès mis à part, sont des préparations providentielles à la rencontre avec le Christ : on doit en tenir compte.

Pour concrétiser ce principe, nous dirons :

— que le porteur du message évangélique doit marcher aussi vite que le progrès, ne pas boudier l'évolution, être ouvert à l'humain, accueillant au temps présent.

— que tout doit être aimable dans l'enseignement religieux, qu'il se donne dans un climat de vraie charité, de joie...

— que les conditions extérieures, autant que faire se peut, matérialisent et l'estime de l'enseignement religieux et l'estime de l'auditoire : local convenable, propice à l'attention, décor pieux ; le donner à une heure de choix convenant aux auditeurs et pas à l'heure où la fatigue et l'énervement ne permettent plus d'en profiter.

— que rien ne soit négligé pour rendre cet enseignement vivant, clair, intéressant, pratique ; c'est à des hommes en chair et en os, à des hommes d'aujourd'hui qu'il faut le transmettre.

Il est donc important d'avoir un comportement empreint d'estime pour l'homme noir, pour les valeurs de sa culture, pour ses aspirations dans ce qu'elles ont de bon. Il faut cette estime et cette sympathie pour christianiser la culture africaine.

Quinto. — L'éducation chrétienne devra faire évoluer, tout en s'appuyant sur elles, les conceptions sociales. Nous en signalons une : la conception clanique.

Pour comprendre les Noirs, la marche à suivre n'est peut-être pas de commencer par leur individualité mais par leur être social, leur clan, leur milieu. Ce clan les enserme de toute part ; l'indépendance des individus est restreinte ; c'est le clan qui décide, dirige, organise. La solidarité et l'union des membres de ces clans est étroite ; le clan c'est la société d'entraide, l'assurance contre la maladie, la vieillesse, l'hostilité des ennemis, les infortunes ; c'est le conseil qui tranche et juge... Aussi en Afrique, du moins dans l'Afrique traditionnelle, voit-on peu d'individus abandonnés : le clan est un refuge.

Si cette conception a du bon, elle a aussi ses inconvénients ; elle empêche la constitution bien unie de la famille : père, mère, enfants, elle restreint l'autorité des parents sur les enfants ; elle nuit au développement de la personnalité, paralyse le progrès par l'absence de responsabilité individuelle suffisante, permet l'insouciance de ses membres assurés toujours de trouver l'indispensable auprès de leurs frères.

On ne peut faire abstraction de ce sentiment clanique si profondément incrusté dans l'âme de l'Africain. On le transposera à la communauté spirituelle, à l'Eglise, à l'union des chrétiens dans le Corps Mystique, à la fraternité et à l'entraide dans le Christ. La Paroisse devra offrir à ses membres une vraie communauté accueillante pour tous, une liturgie à laquelle tous participent, des responsabilités dont chacun a sa part.

Mais la formation chrétienne devra aussi lutter contre tout ce que

exemple : la piété populaire chrétienne s'est représentée de deux manières la Passion du Christ ; depuis le Moyen Âge la piété met l'accent sur les souffrances du Christ ; dans l'antiquité la piété s'arrêtait surtout au but et aux effets de la Passion : c'est le salut, la Rédemption, la victoire, la source de la joie pour le monde... Et bien, c'est cette forme antique de la piété à l'égard de la Passion qui s'adapte le mieux à la mentalité des Noirs. La forme actuelle est plus éloignée de leurs habitudes d'esprit et de cœur.

Tertio. — Un aspect douloureux du monde contemporain c'est la montée des conflits de race. La presse nous en apporte quotidiennement des échos.

La formation catéchétique se doit de ne pas ignorer ces problèmes et d'éclairer ses enfants blancs et noirs. Elle doit travailler à créer en eux une mentalité de compréhension mutuelle, de concorde, de fraternité, créer un climat de respect réciproque. Il faut que tout chrétien sache qu'il ne suit plus la voie droite s'il se laisse prendre au mythe racial. Si un ferment de préjugé racial, soit du côté blanc, soit du côté noir se mêle à l'édifice de l'Afrique nouvelle, tout s'écroulera un jour. L'Archevêque d'Alger disait dernièrement : « On ne construit pas avec de la haine. Les orientations pacifiques seront le fruit d'une multitude de contacts fraternels permettant à tous les droits de s'exprimer librement ».

Dans son domaine, l'Eglise d'Afrique noire donne une leçon pratique de charité et de respect pour tous en ordonnant des prêtres noirs qui vivent sur un pied d'égalité avec les prêtres blancs et en créant des Evêques noirs à côté des Evêques européens. La catéchèse africaine doit diffuser cette charité, cette compréhension fraternelle parmi le peuple fidèle.

Quarto. — Une tendance actuellement manifeste chez les Africains c'est de voir la dignité humaine reconnue en leurs personnes. Ils sont de leur siècle qui met l'accent sur l'homme, le social, le perfectionnement de toutes les structures humaines. Ces aspirations, les excès mis à part, sont des préparations providentielles à la rencontre avec le Christ : on doit en tenir compte.

Pour concrétiser ce principe, nous dirons :

— que le porteur du message évangélique doit marcher aussi vite que le progrès, ne pas boudier l'évolution, être ouvert à l'humain, accueillant au temps présent.

— que tout doit être aimable dans l'enseignement religieux, qu'il se donne dans un climat de vraie charité, de joie...

— que les conditions extérieures, autant que faire se peut, matérialisent et l'estime de l'enseignement religieux et l'estime de l'auditoire ; local convenable, propice à l'attention, décor pieux ; le donner à une heure de choix convenant aux auditeurs et pas à l'heure où la fatigue et l'énervement ne permettent plus d'en profiter.

— que rien ne soit négligé pour rendre cet enseignement vivant, clair, intéressant, pratique ; c'est à des hommes en chair et en os, à des hommes d'aujourd'hui qu'il faut le transmettre.

Il est donc important d'avoir un comportement empreint d'estime pour l'homme noir, pour les valeurs de sa culture, pour ses aspirations dans ce qu'elles ont de bon. Il faut cette estime et cette sympathie pour christianiser la culture africaine.

Quinto. — L'éducation chrétienne devra faire évoluer, tout en s'appuyant sur elles, les conceptions sociales. Nous en signalons une : la conception clanique.

Pour comprendre les Noirs, la marche à suivre n'est peut-être pas de commencer par leur individualité mais par leur être social, leur clan, leur milieu. Ce clan les enserme de toute part ; l'indépendance des individus est restreinte ; c'est le clan qui décide, dirige, organise. La solidarité et l'union des membres de ces clans est étroite ; le clan c'est la société d'entraide, l'assurance contre la maladie, la vieillesse, l'hostilité des ennemis, les infortunes ; c'est le conseil qui tranche et juge... Aussi en Afrique, du moins dans l'Afrique traditionnelle, voit-on peu d'individus abandonnés : le clan est un refuge.

Si cette conception a du bon, elle a aussi ses inconvénients ; elle empêche la constitution bien unie de la famille : père, mère, enfants, elle restreint l'autorité des parents sur les enfants ; elle nuit au développement de la personnalité, paralyse le progrès par l'absence de responsabilité individuelle suffisante, permet l'insouciance de ses membres assurés toujours de trouver l'indispensable auprès de leurs frères.

On ne peut faire abstraction de ce sentiment clanique si profondément incrusté dans l'âme de l'Africain. On le transposera à la communauté spirituelle, à l'Eglise, à l'union des chrétiens dans le Corps Mystique, à la fraternité et à l'entraide dans le Christ. La Paroisse devra offrir à ses membres une vraie communauté accueillante pour tous, une liturgie à laquelle tous participent, des responsabilités dont chacun a sa part.

Mais la formation chrétienne devra aussi lutter contre tout ce que

cette conception, si elle était transportée telle quelle au spirituel, aurait de déficient pour la religion personnelle, la responsabilité individuelle devant Dieu.

Sexto. — Signalons un dernier caractère de l'enseignement religieux : il devra être progressif.

D'abord on doit s'efforcer, autant que la chose est possible, d'avoir des auditoires passablement homogènes. Ces auditoires où sont mêlés tous les âges, toutes les situations au point de vue religieux, tous les degrés d'ignorance... ne s'accordent pas avec un enseignement religieux efficace et progressif.

Parmi les postulants au catéchuménat, on admet tous ceux qui ont un certain désir de devenir chrétiens. La prudence demande que dans les instructions on tienne compte non seulement des obscurités de l'intelligence qui ne peuvent être dissipées que lentement, mais plus encore de l'indisposition de la volonté. Une manifestation trop hâtive de toutes les exigences de la morale chrétienne risquerait de les décourager peut-être pour toujours. On leur enseignera d'abord les vérités fondamentales sur Dieu, l'immortalité de l'âme, la Providence qui s'occupe des hommes, récompense et punit. On leur inculquera le souci de Dieu et de leur salut. On éclairera cet enseignement par l'histoire de la chute et de la rédemption à laquelle on ajoutera l'exposé des moyens institués par Dieu pour effacer le péché afin qu'ils puissent le plus promptement possible assurer leur salut, s'ils venaient à être surpris par la mort. C'est sous forme historique et d'une manière très simple qu'il faut au début exposer cette doctrine.

En même temps qu'on les instruit, il importe de les amener à mettre peu à peu en pratique la lumière reçue en insistant sur la fuite des superstitions et des vices du paganisme. Dès la première leçon, il faut leur apprendre une courte prière, qu'on leur conseillera de redire souvent ; on les portera à élever leur cœur vers Dieu par des actes très simples de foi et de confiance.

Au catéchuménat proprement dit, ne sont admis que ceux dont les bonnes dispositions paraissent assurer la persévérance ; agir autrement serait s'exposer à de sérieux ennuis avec ceux qu'on devrait éliminer dans la suite surtout s'ils étaient influents dans le pays.

Leur instruction doit être méthodique. On visera à faire naître en eux la foi pratique ; on fera faire des adhésions explicites à la vie chrétienne, et cela avec précision et sûreté. « Former exactement leur conscience sans rien exagérer, comme aussi sans diminuer en rien les exigences de la morale évangélique, éclairer chaque caté-

gorie sur les devoirs respectifs de sa condition, être clair et précis dans les matières délicates, afin de ne pas laisser les âmes dans une fausse sécurité, les instruire sur l'immoralité de certains actes, de certaines habitudes pernicieuses pour les individus, la famille et la société, sur le caractère évidemment superstitieux de certaines pratiques, sans décourager les bonnes volontés, tel est le ministère qu'assument les missionnaires catéchistes. Il exige une application soutenue, un travail attentif de préparation et de mise au point... et entre eux tous un parfait accord, tant pour l'ordre à suivre et la doctrine à enseigner que pour la manière de la proposer, surtout lorsque l'instruction catéchistique doit aborder la correction des mœurs et tendre à l'abolition de pratiques inconciliables avec la vie chrétienne. Directoire des Missions d'Afrique.

On ne minimisera pas la doctrine. — S'il faut y aller progressivement, il est non moins certain qu'il faut mettre finalement tout chrétien en possession du message du Christ dans sa totalité et son intégralité.

V. LA FORMATION CHRÉTIENNE EST UNE ŒUVRE DE COLLABORATION

La formation chrétienne est une œuvre de collaboration ; le prêtre catéchiste est un des éducateurs religieux, mais il n'est pas le seul ; pour que son œuvre soit profonde, il lui faut la collaboration des autres éléments qui agissent sur les hommes et en particulier de la famille. Il faut faire œuvre commune.

Nous dirons un mot de la famille car son rôle est considérable.

C'est le premier milieu de vie qui communique une direction aux pensées, aux réactions, à tous les comportements vitaux. Dans la formation religieuse, le rôle des parents est, semble-t-il, irremplaçable ; l'enfant pâtera toute sa vie s'il n'a pas reçu dans sa famille une imprégnation religieuse, s'il ne s'est pas élevé vers Dieu et ses mystères à la vue des gestes religieux des siens, s'il n'a pas appris les premières prières, les premières réactions chrétiennes en face des événements, la première initiation au Christ dans la chaleur du foyer familial.

En Afrique, sous l'influence chrétienne un certain nombre de belles familles se sont constituées où l'on se préoccupe de l'avenir religieux des enfants ; des parents se trouvent capables de grands sacrifices pour faire élever chrétiennement leurs enfants ; des écoles payantes au Congo pour jeunes filles noires doivent refuser du monde ; il y a des familles où l'on prie chaque jour pour qu'une voca-

tion sacerdotale ou religieuse naisse en son sein ; des évolués demandent à des dames européennes de prendre leur femme chez elles pour les aider à s'élever à un idéal de vie plus humain et plus chrétien. Il y a donc des espoirs certains. Mais ces belles familles sont l'exception. Dans l'ensemble on se préoccupe peu, dans les familles africaines de l'éducation religieuse des enfants ; l'ignorance, l'incompétence et l'insouciance sont profondes en ce domaine. Chez beaucoup, l'argent, le plaisir et les revendications prennent le pas sur le sens de la responsabilité et de l'effort laborieux et consciencieux pour construire chrétiennement leur destinée et celle de leurs enfants. Et c'est pour le prêtre catéchiste une raison de plus de faire prendre conscience aux familles de leur devoir et de les aider à le remplir. Qu'il soutienne de tout son pouvoir les œuvres des Religieuses destinées à la formation des futures mères de famille comme les écoles ménagères, les œuvres des fiancées, les foyers culturels ; qu'il répande les brochures publiées dans le but d'aider les parents à l'accomplissement de ce devoir, là où ces brochures existent ; qu'il fasse tous les efforts possibles en union avec les œuvres établies dans la paroisse ou la mission pour christianiser les familles.

Un complément de formation catéchétique est à chercher

a) dans les mouvements de jeunesse qui prennent naissance un peu partout et apportent à cette jeunesse ou à une partie d'entre elle une formation religieuse plus profonde et une initiation à l'apostolat adapté à cet âge.

b) dans la diffusion de la presse religieuse.

Quant aux mouvements de jeunesse, leur dénomination et leur organisation dépendent du milieu, des circonstances et des autorités ecclésiastiques qui les mettent sur pied.

Quelques principes doivent être pris en considération si on veut les voir réussir et durer.

Dans l'œuvre de l'approfondissement de la vie religieuse, de l'implantation de la grâce dans toute la vie, ces mouvements sont très utiles pour combler les lacunes de la famille en ce domaine ; ils aident aussi la jeunesse à vivre dans un climat sain les temps où elle est laissée à elle-même aux heures de loisir ; ils développent l'initiative, le sens du sacrifice, la personnalité et initient la jeunesse à l'apostolat.

Quelques conditions sont indispensables à leur succès :

1. Le directeur de ces mouvements doit être animé d'un saint optimisme, être plein d'entrain, croire à l'œuvre entreprise. Les

blasés ne réussissent pas. La jeunesse va à ceux qui rayonnent l'espérance et la vie, lui révèlent ses possibilités, marchent avec elle. On peut éprouver bien des déboires. Il faut oser recommencer avec patience, avec courage. Avec les Noirs, rien n'est jamais fini entièrement.

2. Le mouvement doit être vraiment chrétien et apostolique. Il faut un comportement à base de foi, d'espérance et de charité. Il n'y a que cela qui tient chez les Noirs et obtient des efforts. Dans les membres on tâchera de faire éclore un attachement au Christ personnel, voulu, bien libre ; ainsi le mouvement formera cette jeunesse pour la vie et l'esprit apostolique persévéra indépendamment du mouvement.

3. Le mouvement devra aussi être humain en ce sens qu'il doit répondre aux besoins et aspirations du milieu où il naît. Il faut unir la religion à la vie.

4. Il faut aussi une grande simplicité et uniformité pour toute une région. Sans cela :

Le mouvement disparaît avec le Père qui l'a fondé, soit que le successeur n'y comprenne rien, soit que ses occupations l'empêchent de s'initier à des techniques trop compliquées.

Uniformité aussi pour que les membres en changeant de domicile puissent entrer dans le groupement de la nouvelle mission sans être dépayés.

Il n'est nullement nécessaire de copier l'Europe. Il faut se laisser guider par les besoins du milieu et les possibilités de la jeunesse africaine.

Et un moyen de formation religieuse c'est la presse.

De plus en plus les Noirs lisent, sont avides de lectures.

Dans certains milieux la majeure partie de la population sait lire.

La presse pour les Indigènes a de plus en plus de lecteurs.

Les Missions possèdent là un puissant moyen de pénétration religieuse. Elles en usent du reste et c'est un signe de leur compréhension des besoins du temps.

La nécessité d'imprégner d'esprit chrétien la vie culturelle

par le Prof. Lechard JOHANNESSON
Stockholm¹

1. Moments historiques de la vie culturelle et influences chrétiennes.

Trois fois, dans l'histoire de l'Occident, les « leaders » de la pensée et de la vie chrétienne ont réussi à influencer et à réformer la vie culturelle.

La première fois, les Pères grecs, héritiers de la culture classique, transformèrent les plus nobles expressions de la pensée, la littérature et l'art, témoins sublimes de la puissance créatrice de l'esprit humain. Ils les imprègnèrent de leur foi, fondant ainsi la culture chrétienne. Dans l'évangile selon saint Jean la culture hellénique prend contact avec le christianisme. Saint Augustin a davantage encore contribué à cette rencontre entre l'antiquité classique et l'esprit chrétien, en même temps qu'il traçait la voie vers quelque chose de nouveau — « l'homme nouveau » — « l'homme européen ».

La seconde fois, au moyen âge, l'Occident chrétien eut à faire face à un péril, intellectuel cette fois, l'aristotélisme.

Dans cette situation qui rappelle celle que rencontra Platon lorsqu'il sauva la pensée grecque de la sophistique et de la décomposition intellectuelle, saint Thomas d'Aquin donna son œuvre immortelle, où il harmonise intellectuellement la foi et la raison, l'intelligence et la volonté, le dogme et l'expérience mystique.

1. Parmi les nombreuses publications du Prof. Dr. Lechard JOHANNESSON, nous remarquons : *Sinneskunskapens problem*, Den engelska nyrealismens lära om « sensa » jämfört med thomasmens « species sensibilis », Lund, 1945 ; *40-talet och idlerna*, Essayar, 1949 ; *Henric Schartaus Biblisk Cateches*, Edition med kommentarer och idéhistorisk inplacering av Schartau, Stockholm, 1955 ; *Männishans värde och värdighet*, Till frågan om humanismens förnyelse, Göteborg, 1948 ; *Den katolske Kyrka i vor nuvarande kultursituation* (Ingar i : Dansk Udsyn), Kolding, 1951. — Adresse : Jungfrugatan, 56, Stockholm, Suède (Note de la rédaction).

La troisième menace contre la vie culturelle et spirituelle de l'Occident fut la confusion générale du seizième siècle. Le nominalisme de Luther et de ses partisans avait provoqué une révolte contre les fondements philosophiques de l'enseignement de l'Église. Cette révolte mettait en jeu l'anthropologie et la morale, la vie chrétienne quotidienne, l'autorité du magistère de l'Église, son pouvoir de juridiction, les sacrements. Alors parurent saint Ignace de Loyola, ses compagnons et ses disciples ; ils créèrent une nouvelle synthèse de la vie chrétienne, qui rendit possible la vaste réforme des sciences, des arts et de l'éducation, dont le siècle suivant vit l'apogée.

2. Oppositions de la culture moderne au christianisme.

Aujourd'hui aussi, un péril grave menace le christianisme et l'Église. Cette situation apparaît à différents niveaux.

A) Le scepticisme et l'agnosticisme ont empoisonné notre culture. C'est particulièrement manifeste dans les pays où nous avons manqué d'une pensée catholique, qui aurait contrebalancé le nominalisme prédominant dans notre philosophie occidentale depuis Descartes. Ainsi, après une philosophie nominaliste, nous avons une théologie nominaliste. Ce mode de penser a progressivement imprégné notre théologie et notre piété depuis Kant en passant par Schleiermacher. Je sais par expérience que les philosophies sceptiques constituent en Suède le plus grave danger pour la religion.

Naturellement les jeunes gens en Suède et ailleurs ne sont pas des philosophes ; cependant le scepticisme philosophique, qui imprègne la pensée en général, réussit à empêcher toute certitude métaphysique aussi bien que toute certitude religieuse. Si toute connaissance est relative, alors même la connaissance religieuse ne peut être certaine. Ainsi naît une religiosité sentimentale, une expérience religieuse sans dogmes et le christianisme perd son vrai caractère.

B) Le second domaine où se manifeste le problème de l'homme « jadis-chrétien » est le domaine *moral*. Il s'agit ici de la vie concrète, pratique. Là où la philosophie sceptique a fait son œuvre, les règles de vie disparaissent. Sans bases métaphysiques, un système de normes fixes est une impossibilité. Sans certitude sur Dieu, sur l'immortalité de l'âme et la destinée humaine, la vie de l'homme perd sa direction. Un homme privé d'un système de normes fixes n'a pas de certitude sur sa fin dernière. La négation des valeurs, conséquence philosophico-morale du scepticisme théorique, est le résultat mortel dans la vie des individus.

C) Un troisième domaine où la culture « européenne moderne » se montre étrangère à la véritable tradition chrétienne, c'est son attitude envers les *fondements historiques du christianisme*.

Pour les Apôtres, la base historique du message qu'ils devaient diffuser était une évidence. « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine ». « Ce que nous avons vu et entendu, nous en rendons témoignage ». Les Actes des Apôtres parlent de « force preuves » et dans l'Évangile selon saint Jean il est dit : « Nous parlons de ce que nous savons et nous attestons ce que nous avons vu » (*Act.*, I, 3 ; *Jean*, III, 11).

L'Incarnation est un fait. Si nous sommes incertains de ce fait, tout le christianisme perd son caractère essentiellement chrétien et devient simplement un de ces cultes à mystères qui florissaient dans le monde gréco-romain lorsque le christianisme y pénétra.

« En ce qui concerne un pareil « fait », avons-nous entendu dire, on ne peut jamais être certain ; chaque point de départ historique prête à l'incertitude et ainsi l'Incarnation ne peut plus être un fait pour nous ». C'est la voie qui conduit à la « démythologisation du christianisme » de Bultmann. La position de Bultmann est une conséquence inévitable du scepticisme général incluse dans le libéralisme et, partiellement, dans l'enseignement de Karl Barth : « Dieu est le tout à fait Autre ». Fondamentalement c'est, en partie, l'attitude kantienne, qui met en doute l'objectivité de la connaissance, et, en partie, l'attitude d'une métaphysique qui place Dieu hors des limites de la connaissance.

Ces doctrines spéculatives ont gagné le peuple. Elles représentent l'idée que l'homme moyen se fait du christianisme. Est-ce étonnant dès lors que les hommes déprécient les sacrements ? Est-ce étrange qu'ils recherchent leurs motifs de consolation et de sécurité en dehors du christianisme ?

3. *Nos responsabilités pastorales envers la jeunesse.*

Dans ces conjonctures, nos responsabilités sont graves. Notre devoir consiste à réformer et à re-christianiser notre culture. Autrefois les Pères grecs et Augustin réussirent à réformer le monde hellénique, saint Thomas reforma la pensée médiévale, Loyola et ses disciples marquèrent la culture européenne ; ainsi devons-nous actuellement résoudre les problèmes qui assaillent notre époque. Notre philosophie et notre métaphysique doivent être vivifiées. Nous ne devons pas nous y enfermer derrière des formules toutes faites. Les problèmes doivent être vivants pour nous-mêmes. La

philosophie de Bernard Russell ou l'empirisme logique ou l'existentialisme français ne seront pour nous d'aucun secours, penserons-nous peut-être. Ces idéologies ne peuvent cependant pas nous laisser indifférents. Car, elles atteignent les masses, forment nos étudiants, servent à nos journalistes, inspirent les articles culturels de nos journaux.

Je sais par expérience que les étudiants de nos collèges et de nos universités trouvent un soulagement à rencontrer un enseignement autre que le relativisme. Ils accueillent par exemple Jacques Maritain comme un aide pour établir solidement leur vie intellectuelle aussi bien que leur vie morale. Nous devons baser la morale chrétienne sur des principes fermes, élaborer une anthropologie chrétienne, un système chrétien de normes, en opposition avec la « morale relativiste » de l'homme moderne. Comment sans cela pourrions-nous combattre, par exemple, la « mentalité abortive » qui se répand même dans les pays chrétiens ?

Permettez-moi de dire quelque chose de plus personnel. Je représente ici les pays scandinaves. Nous possédons une culture technique d'un niveau très élevé. Dans les sciences humaines et physiques, nous avons de même atteint un niveau comparable à celui du reste de l'Europe. Mais avez-vous remarqué que nos pays manquent d'unité culturelle avec l'Europe, précisément dans les domaines religieux et philosophique ? L'argumentation théologique est caractérisée par un mode de penser libéral. Heureusement nous avons aussi quelques jeunes étudiants qui étudient la philosophie et la théologie catholiques. Là où les principes jouent un rôle décisif, l'Eglise catholique a quelque chose à donner au peuple. Comment le fera-t-elle, je ne le sais. Je sais du moins qu'actuellement une occasion magnifique se présente à elle.

4. *Nécessité et conditions d'un humanisme chrétien.*

J'ai tenté jusqu'à présent d'envisager les choses d'un point de vue semi-historique et plutôt pratique. Permettez-moi de dire quelques mots sur ce que je considère comme la principale raison d'une re-christianisation de notre culture.

Notre civilisation paraît actuellement en danger de devenir sans âme. Il semble qu'elle soit en train de perdre son plus noble caractère : l'union de l'intellectualisme et de la vérité chrétienne révélée. Or c'est là le centre nerveux de notre culture occidentale. D'où la nécessité d'associer l'intellectualisme et la révélation. Si un des deux disparaît, notre culture disparaît. Et ici je touche au problème de l'humanisme chrétien.

Comme nous le savons, l'esprit occidental a créé un monde technique dont les résultats nous réjouissent. Les sciences naturelles ont révélé les lois de la nature. Plus tard des inventeurs et des techniciens ont capté ces forces au service de l'homme. Tous ont travaillé avec intelligence. L'historien français, Charles Morazé, donne avec raison comme caractéristique de la culture européenne : l'abstraction mathématique et l'esprit de finesse.

Les fondateurs de notre culture considéraient la foi chrétienne comme leur plus noble richesse et par ailleurs manifestaient une tendance marquée à penser, une capacité de compréhension. Grâce à cette association de vitalité religieuse et de puissance intellectuelle dans l'âme occidentale, le contenu de la foi a pu, dans une certaine mesure, être saisi par l'intelligence et exprimé en concepts clairs. Avant que Notre-Seigneur Jésus-Christ ait enseigné, avant qu'il ait accompli l'œuvre de la Rédemption, l'intellectualisme européen avait déjà réalisé de grandes choses. Les Grecs avaient élaboré la plus élevée des philosophies ; les Romains, créé une science juridique aujourd'hui encore notre meilleur modèle. Après la disparition de la foi dans la conscience européenne, nous rencontrons l'intelligence technique. Mais la période la plus remarquable et la plus riche d'inspiration pour tous les temps commence lorsque les Européens appliquent leurs talents à la révélation chrétienne. L'intelligence rencontre la vérité divine ; elle se laisse vivifier par cette vérité. Les hommes ont des vues plus profondes qu'autrefois. Ils définissent leurs expériences en formules claires. L'intelligence semble grandir en contact avec ce qu'il y a de plus sublime, Dieu lui-même. La vérité est noblement servie. La culture européenne est, dans ses profondeurs, une interpénétration de l'intelligence humaine et de la vérité révélée. Mais ici rien de si exclusivement européen ou occidental qu'il n'ait un sens pour les peuples des autres parties du monde. Au contraire, en cultivant ses talents propres, en les appliquant à la foi, en formulant la foi sous forme de concepts humains, l'Europe s'est élevée au-dessus d'elle-même. Sa plus belle caractéristique est de se perpétuer comme quelque chose qui soit plus qu'euro-péen. Quelque chose qui a un sens pour l'humanité entière a été créé. La création nouvelle dans la civilisation européenne est son sens universel. Et plus que cela : cette universalité est durable, destinée à ne pas disparaître. Dans la mesure où la foi est devenue la force motrice de la vie dans sa totalité, elle est devenue l'âme de la culture. Elle s'incarna dans la culture, pourrait-on dire. Chaque effort purement humain trouva en elle son plus noble objet. Notre civilisation posséda alors dans la foi chrétienne son plus précieux trésor.



1. La journée de catéchèse missionnaire. — De g. à dr. : le R. P. G. DELCUVE, S. J. (« Lumen Vitae »), le R. P. L. DENIS, S. J., Directeur du « Centre Documentaire Catéchétique » de Mayidi (Congo belge) et de la « Revue du Clergé Africain », le R. P. BECKMANN, S. M. B., Directeur de la « Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft », la Révérende Sœur MARIE-ANDRÉ DU SACRÉ-CŒUR, S. B. (France d'Outre-Mer), le R. P. ANTOINE, P. B. (Congo belge).

2. Son Éminence le Cardinal VAN ROEY félicite Sister SAINT JOSEPH OF THE ANGELS, S. N. D., rapporteur de la section anglaise.

3. Le R. P. FAURE, S. J. (France).

4. L. JOHANNESSON (Suède).

5. Des Oblates du Prieuré de Schotenhof exécutent un chant en grec à la séance de clôture.

En opposition à l'humanisme païen, l'humanisme chrétien a déjà été formulé par Thomas d'Aquin, lorsqu'il disait : la grâce ne contrarie pas la nature mais la perfectionne, voulant signifier par là que le christianisme ne fait pas violence à la nature humaine mais l'élève à la plus haute perfection possible. Mille ans plus tôt, au troisième siècle, Tertullien avait exprimé la même idée : *Anima humana naturaliter christiana*.

Un humanisme chrétien doit reconnaître à la fois les facultés données par Dieu à la nature humaine et accepter la grâce surnaturelle offerte en outre par Dieu. Il est une vue réaliste de l'homme : de l'homme créature de Dieu dotée par lui d'une âme immortelle, d'intelligence et de volonté... de l'homme aussi dans son humble condition et sa peccabilité, portant en lui la nature pécheresse d'Adam. Il est la reconnaissance de la grâce salvatrice, de la lumière surnaturelle de la révélation. Ainsi acquiert-on de l'homme une vue harmonieuse, évite-t-on un optimisme superficiel, comme celui du 18^e siècle, et aussi un noir pessimisme, comme celui d'une certaine littérature actuelle.

Si le christianisme réussit cette synthèse, nous parviendrons nous-mêmes à l'espoir et au bonheur. La parole de saint Augustin est sans égale : « Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur est inquiet tant qu'il ne se repose en vous ».

Enseignement des lettres et formation religieuse

par Pierre FAURE, S. J.

Directeur du Centre d'Études Pédagogiques, Paris¹

Vous n'êtes pas venus à ce Congrès pour subir un cours de littérature, fût-il de littérature chrétienne. Encore que ce genre de cours soit trop rare, mon intention n'est pas d'abuser de ce merveilleux auditoire — un auditoire en or — avide de spirituel et habile à déceler les traces de Dieu parmi les hommes — pour vous infliger une classe de lettres.

En cherchant avec vous de quelle formation religieuse l'enseignement des lettres peut et doit être l'occasion, je voudrais, non pas légitimer une affirmation tranchante de l'Encyclique sur l'Éducation de la jeunesse — ce serait bien prétentieux — mais modestement aider à prendre conscience de son opportunité.

« Il est nécessaire, déclare l'Encyclique, que tout l'enseignement, toute l'ordonnance de l'école, personnel, programmes et livres en tous genres de disciplines, soient régis par un esprit vraiment chrétien, sous la direction et la maternelle vigilance de l'Église, de telle façon que la religion soit le fondement et le couronnement de tout l'enseignement à tous les degrés »².

Cette proclamation abrupte, d'un principe que nous savons fort juste, fait à beaucoup de nos contemporains l'impression d'une lumière trop crue pour des yeux qui supportent à peine la lueur tamisée des apologétiques du seuil.

Ce n'est pas à dire que, dans l'enseignement contemporain, les auteurs chrétiens soient bannis du programme des établissements officiels ou libres. Au siècle dernier, on déplorait qu'ils fussent souvent évincés sans raison. Ces temps pénibles à évoquer sont

1. Voir notice biographique dans *Lumen Vitae*, I (1949), p. 647. — Adresse : 15, rue Louis David, Paris, FRANCE (Note de la rédaction).

2. S. S. Pie XI, *Encyclique sur l'éducation de la jeunesse*. Texte et commentaire par Paul Foulquie, Éditions Spes.

révolus, du moins dans le monde dit libre. Il n'est qu'à parcourir les manuels scolaires et à relever les titres des thèses universitaires pour constater au contraire que les auteurs chrétiens, ou traitant de sujets chrétiens, ont plutôt la cote. Les éditions des premiers apologistes, de nos grands Docteurs, comme S. Augustin, par exemple, se multiplient. Dans presque tous les pays et dans toutes les langues, romanciers et dramaturges exploitent avec succès la veine chrétienne. Les critiques littéraires ont souvent attiré l'attention sur ce fait indéniable. M. l'abbé Moeller, par ses pénétrants ouvrages de présentation et de critique de la littérature contemporaine, a fort heureusement aidé les éducateurs à discerner les œuvres maîtresses qui, par la qualité de leur témoignage, posent avec vigueur à notre génération les problèmes fondamentaux, permettez que je l'en remercie publiquement¹.

Toutefois, notre propos ne sera pas de mener une enquête pour mesurer la place faite, ou à faire, aux auteurs chrétiens, dans un programme d'enseignement. L'étudier serait certes intéressant. Sans renouveler les querelles du Gaumisme, toujours prêtes à renaître, nous pourrions longtemps discuter sur les auteurs chrétiens à admettre dans le cycle des études secondaires et universitaires². Sans réclamer pour eux l'exclusivité, sans accuser les auteurs dits païens d'être les « vers rongeurs » de notre enseignement chrétien, nous pourrions exprimer aux autorités universitaires, aux directeurs de collèges, aux professeurs, le vœu qu'il leur soit fait sinon un traitement, du moins un petit tour de faveur. Mais alors que satisfaction la plus large nous serait accordée, et c'est le cas dans certains pays privilégiés, le texte de l'encyclique que nous avons citée nous inciterait à nous déclarer encore insatisfaits. De même qu'il ne suffit pas pour qu'une école soit chrétienne d'adjoindre à son enseignement quelques heures de cours de religion et d'exercices de piété, il ne suffit pas, pour qu'un cours de lettres apporte aux élèves le bénéfice d'une authentique formation chrétienne, qu'il soit fait place à quelques auteurs chrétiens dans son déroulement annuel et dans les tables des matières de ses ouvrages scolaires.

Il s'agit bel et bien, selon le texte de l'encyclique, de toute l'ordonnance de l'enseignement, donc de l'esprit qui l'anime, des

1. Charles MOELLER, *Littérature du XX^e siècle et christianisme*, Casterman.

2. Abbé GAUME, *Le ver rongeur des sociétés modernes ou le paganisme dans l'éducation*, 1851. Lettres à Monseigneur Dupanloup sur le paganisme dans l'éducation, 1852. Pie IX et les études classiques, 1874. Abbé LANDRIOT, *Examen critique des lettres de l'abbé Gaume*, 1852. *Le véritable esprit de l'Église en présence des nouveaux systèmes dans l'enseignement des lettres*, 1854.

normes auxquelles il se réfère, de la pédagogie qui le rend vivant et accessible aux élèves.

Avouons-le sans ambages, cette exigence paraît à beaucoup de nos contemporains exagérée, voire insupportable. La formuler c'est leur apparaître dévorés d'appétits démesurés et d'appétits bassement cléricaux. Car, de fait, un tel enseignement ne peut se concevoir en son intégrité que dans le climat d'une école authentiquement chrétienne. Belle thèse, mais à laquelle — entendons-nous dire — se heurtent comme autant d'impossibilités d'autres exigences tout aussi contraignantes, celles de l'hypothèse. Qu'en est-il au juste ?

* * *

Nos élèves vivent dans une cité qui n'est plus et ne sera plus, semble-t-il, homogène. Tous les courants de pensée s'y manifestent, non pas au nom d'un droit de l'erreur à se reproduire, mais du simple fait que les personnes humaines, toujours faillibles, s'y expriment et doivent y être respectées. Dès lors, puisque l'école doit préparer à la vie et que les institutions sont le reflet des civilisations, ne faut-il pas préférer à la belle ordonnance de l'école intégralement chrétienne, l'école et l'enseignement où le chrétien formé dans sa famille et sa paroisse hors de l'institution scolaire, peut apprendre à discerner le bon grain de l'ivraie, prendre conscience de l'inachèvement de l'évangélisation et faire l'apprentissage de ses responsabilités chrétiennes dans le coude-à-coude avec l'infidèle sur les bancs de l'école ? Dans l'école chrétienne la foi de l'élève n'est pas mise à l'épreuve, mais le maître chrétien ne doit-il pas faire prendre contact, avec toute l'objectivité désirable, avec les auteurs païens comme avec les auteurs chrétiens, sous peine de priver les enfants de Dieu d'enrichissements que peuvent légitimement convoiter les enfants des hommes ?

Éviter ces occasions ne serait-ce pas étioier les enfants, les empêcher d'atteindre leurs dimensions d'hommes faits, priver l'Église de lutteurs habitués à l'arène ? Vous avez entendu cette argumentation. Nous n'avons ni à nous en étonner, ni surtout à crier au scandale. Nous ne sommes pas impunément, en Europe du moins, les héritiers d'un siècle de laïcisme. Il a profondément marqué les esprits à la faveur de la laïcisation, tantôt légitime, tantôt indue et sectaire, des institutions. Nous sommes de notre temps. Il est bon d'en prendre conscience. Nous percevons mieux qu'il est devenu indispensable mais difficile d'informer l'enseignement des lettres de pensée religieuse.

Excusez ce bref *rappel historique* qui ne fera guère état que de la situation française.

Lorsqu'en 1880, l'enseignement officiel français fut déclaré obligatoirement neutre et laïc, il fut précisé qu'il serait donné dans les écoles publiques une instruction impartiale, respectueuse de toutes les convictions, et que les croyances essentielles de la Nation en un Dieu créateur, en une morale avec sanction et obligation demeureraient les fondements, du moins implicites, de l'éducation. Quant à l'enseignement religieux, il serait librement organisé dans le sein de la famille et de l'Église, en dehors des locaux et des horaires scolaires. Toutefois, par un glissement fatal et que la libre pensée provoqua fort consciemment, l'enseignement public, pour demeurer neutre et objectif, chercha à ne proposer que des vérités certaines parce que démontrables. Non seulement les sciences et les langues vivantes obtinrent une place grandissante dans les programmes et les horaires, mais on tendit à imposer les méthodes des sciences exactes à toutes les disciplines, même littéraires.

L'enseignement de l'histoire fut soumis aux déterminismes d'une sociologie que l'on érigea en discipline scientifique ; l'enseignement littéraire lui-même devint l'étude du conditionnement des œuvres et des auteurs, une histoire pseudo-scientifique des lettres.

Les méthodes scientifiques, déclaraient les pontifes du jour, muniraient progressivement l'humanité de certitudes objectives qui réaliseraient enfin l'union des esprits ; alors que, par leur subjectivité, les religions ont jusqu'ici entretenu les divisions.

Désormais, proclamait, en 1886, Jules Ferry, il faut que « la leçon de choses soit reine à tous les degrés de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur ». En 1904, Albert Bayet espérait que cette pédagogie mettrait rapidement fin aux croyances indémonstrables.

Sans doute, renchérisait encore récemment le psychologue A. Wallon, en traçant les étapes du développement mental de l'enfant, un certain nombre de notions se présentent à l'esprit encore jeune comme à l'humanité prise dans son ensemble, sous la forme de faits qui demeurent sinon invérifiables, du moins hors de notre atteinte, mais ce ne sont qu'« *ultra-choses* » qui, tôt ou tard, de par les progrès des techniques scientifiques, de la psychologie expérimentale et de la philosophie des sciences, descendront de ce piédestal. Elles perdront un jour leur auréole de mystère pour humblement prendre leur place parmi les simples « choses » dûment vérifiables.

Certes, ces prétentions font sourire. Mais sommes-nous sûrs que lorsque nos contemporains s'élèvent avec vigueur ou mépris à l'encontre, en ridiculisant « le stupide XIX^e siècle » positiviste, scien-

tiste, sociologiste, ils ne recueillent pas son héritage sous la forme subtile du laïcisme ? Que de prêtres et d'esprits profondément religieux inclinent à penser que l'enseignement des sciences mais aussi l'enseignement des lettres et de l'histoire, toute l'instruction, peuvent fort bien être neutres et donc remis à un État laïc respectueux des convictions religieuses.

En conséquence, dans le domaine de l'action apostolique, nombre de prêtres et religieux, voire même de religieuses, ont mauvaise conscience lorsqu'ils s'adonnent à des enseignements qu'ils appellent « profanes ». Ils cherchent des compensations dans les œuvres extra-scolaires ou réclament, comme seul digne de leur vocation, l'enseignement de la religion, l'enseignement du catéchisme.

Certains iront même jusqu'à rechercher une pédagogie toute spéciale pour l'enseignement religieux, une pédagogie de la foi, comme s'il pouvait y avoir pour l'enfant baptisé et pour toute âme à l'image de Dieu une pédagogie profane et une pédagogie sacrée ! On accuse ainsi exagérément la séparation entre le domaine de la foi et celui de la raison, entre le sacré et le profane, au point de les rendre étrangers l'un à l'autre. Scientisme et fidéisme s'appellent. Ce sont deux aspects du même laïcisme.

Il faut avouer que de tels courants de pensée sont favorisés par la rapide transformation des conditions de vie que provoque dans toutes les parties du monde un équipement scientifique sans cesse accru et perfectionné. Il porte tout naturellement beaucoup d'esprits à accorder au progrès matériel et au développement des connaissances techniques une importance primordiale. Mais n'est-ce pas une raison de plus, une obligation impérieuse, d'apporter aux générations actuelles l'antidote dont elles ont besoin en assurant le plus profondément possible leur formation religieuse ? L'enseignement des lettres devrait le permettre, mais il ne le pourra qu'à la condition de rompre délibérément les entraves du laïcisme.

* * *

Pour tout enfant, baptisé ou non, *que comporte l'enseignement des lettres ?* Tout d'abord, et dès le jeune âge, la tradition d'un *vocabulaire*, car les mots ont un étrange pouvoir ! La pensée y est engagée. Osons dire qu'elle ne s'exerce et qu'elle ne se manifeste et ne se nourrit qu'en s'exprimant. Sans langage, point de pensée.

« Dis-moi avec quels mots tu parles et je te dirai ce que tu penses ». Les tests de niveau mental tablent avec raison sur le vocabulaire ; mais il est un test plus important : celui du contenu mental. Voici un exercice de vocabulaire très modeste, dont toute classe de

lettre est l'occasion, dans les dernières années de l'enseignement élémentaire et dans les premières années de l'enseignement secondaire.

Quel est, par exemple, le sens des mots *clair* et *obscur* ? Situez-les en des phrases pour faire saisir ce qu'ils peuvent traduire.

Les enfants ordinairement ouvrent les yeux et cherchent autour d'eux des exemples familiers. Il y a des *murs clairs* et des *recoins obscurs*. Soit. Mais ces mots ne sont-ils utilisés que pour faire saisir le jeu des rayons et des ombres ? Si l'enfant est à ce point enfoui dans le sensible et l'utilitaire qu'il n'arrive pas à s'en évader — ce dont les livres de lecture, les méthodes pédagogiques et les conversations de famille sont responsables, — le professeur de lettres pourra, à l'aide d'une citation ou d'un beau vers, leur faire découvrir qu'il y a des *cieux obscurs*, assombris par les nuages, sans étoiles, et des *ciels clairs* dans le climat de rêve qu'évoque un beau tableau... et l'avenir qu'ils espèrent. Certes, comparaison n'est pas raison, mais il y a aussi des *yeux clairs*, ni bruns, ni noirs, ni bleus, mais limpides, parce qu'ils révèlent des *âmes claires* alors qu'hélas il est aussi, à certaines heures, des âmes qui s'obscurcissent et des regards qui s'assombrissent. Simple leçon de vocabulaire, mais qui fait passer l'enfant *per visibilia ad invisibilia*, comme le chante la Préface de Noël.

Qui donc lui fera cette leçon, qui l'aidera à s'élever du ras du sol où son esprit se traîne dans le monde des apparences visibles, jusqu'au royaume des réalités spirituelles ? Le catéchiste ou le maître d'école ? Chacun à sa façon, sans exclusivisme, l'un allant au-devant de l'autre.

L'enseignement des lettres, c'est encore l'enseignement de l'expression et du bien dire. Tout le monde en convient en regrettant qu'il ne soit pas plus efficace. Mais s'exprimer pour l'enfant, même à l'aide des mots d'autrui, c'est intérieurement se construire. Aussi Platon condamnait-il les imprudents qui confiaient à la mémoire des jeunes les légendes de dieux et d'anciens dont la conduite ne s'accordait pas à celle que l'on estimait louable dans la Cité.

Les jeunes jouent, mais en jouant, ils deviennent ce qu'ils jouent. De là l'importance des exercices de *rédaction*, d'*élocution*, de *récitation*, d'*art dramatique*, qui, fort heureusement, tiennent si grande place dans les classes de lettres.

Voici un humble exemple ; il me fut communiqué par un professeur expérimenté qui ne manquait pas de donner chaque année à ses élèves une rédaction sur le tour de France — qui se poursuit en Belgique ! Les descriptions étaient toujours on ne peut plus

variées. Le passage des coureurs, l'attente de la foule, les acclamations, le maillot jaune ; les uns en traitaient sur le mode lyrique ou pathétique, d'autres relevaient les incidents amusants ou grotesques. Mais à l'heure du compte rendu, le professeur ne classait pas les devoirs en fonction seulement de leur valeur littéraire ou orthographique, il s'attachait aux thèmes développés. Si aucun élève ne s'était demandé pourquoi finalement couraient ces coureurs émérites et éreintés, il posait la question : Pour de l'argent ? pour la prime ? pour le fameux maillot jaune ? pour franchir la ligne d'arrivée le premier, à la seconde décisive, devant une foule délirante ? pour avoir leur photographie dans tous les journaux ? et être embrassés par les rosières ? Puis le professeur montrait qu'il y avait toujours eu des courses et des tentatives de records, apparemment sans raison suffisante, gratuites... (Nisus et Euryale) en attendant les compétitions interplanétaires. Pourquoi ? C'est le moment d'ouvrir Pascal : « *On aime la chasse plus que la prise* ». Le divertissement est occupation sérieuse par le sérieux des aspirations cachées qu'il révèle : insatisfaction de l'homme, toujours en chasse, parce que lui-même est pris en chasse par plus grand et plus aimant que lui, *un Dieu à l'affût*, comme dit profondément Mauriac à la dernière ligne de sa *Vie de Jésus*. Classe de religion ou classe de lettres que celle qui révèle Dieu à la trace dans les conduites humaines ? Qui le décèlera ? En tout cas, à n'en pas douter, la classe chrétienne...

Permettez-moi un autre exemple que j'emprunte à Mme Lubienka de Lenal dans la préface de son beau livre au titre si suggestif : *L'éducation de l'homme conscient*¹. Il s'agit d'un thème classique, rebattu : La source.

Il est bien des façons de considérer une source. Une pédagogie qui se veut moderne et dûment scientifique, inclinera les enfants à estimer son débit, à rechercher son utilité... On parlera conduites forcées, barrages, houille blanche, moteurs, productivité.

Il est une autre façon plus habituelle de considérer la source. Voyons où elle sourd, en quel terrain, comment elle creuse son lit, et nous voici partis dans la géologie, la géographie, par monts et vallées, jusqu'à l'estuaire, au fjord, emmuré de rochers, au delta, à la pacifique embouchure. Ces faits sont classés, étiquetés et on cherchera à les expliquer. Cette attitude est fort différente de la première. C'est celle du savant qui cherche à savoir et à comprendre, sans souci d'utilisation, du moins immédiate.

1. Éd. Spes.

Mais les pédagogues inclinent à ce genre de recherches, qui, pour efficaces qu'elles soient, nous paraissent incomplètes et par là fort dangereuses. Devant une source, une vraie source qui jaillit limpide et chante, croyez-vous que l'on doive d'abord ou seulement inviter l'enfant à prendre un mètre ou des lunettes de géologue ou de géographe ? Que d'abord, comme nous, il se taise, contemple et admire. La source est belle. Certes, elle peut être utile, son débit est rentable ; elle peut provoquer notre esprit à des recherches dignes d'intérêt, mais avant tout elle évoque en nous pureté et jaillissement intérieur, par une sorte de connaturalité, sans doute parce que nous aussi nous devons être des sources limpides et toujours jaillissantes d'une eau qui n'est plus celle du puits de Jacob.

Là encore, ce passage des réalités visibles aux invisibles, qui le provoquera plus facilement et en de meilleures conditions que le professeur chrétien, dans la classe d'une école chrétienne ? Lui seul pourra, en plénitude de vérité, aller jusqu'au bout de sa leçon et y faire rencontrer, en s'élevant de degré d'être en degré d'être, à travers une hiérarchie des valeurs dont il sait les cheminements, celui *in quo omnia constant*.

Ne laissons pas, de grâce, se rapetisser leçons d'orientations, élocution et rédaction, vocabulaire aux courtes dimensions des choses qui se voient et qui se touchent, qui se vendent et qui s'achètent. Ne laissons pas non plus les valeurs hors de saisie immédiate sur le rayon des ultra-choses. Que celui qui *illumine tout homme venant en ce monde* nous aide à donner à nos élèves des yeux pour voir ce que l'œil de l'homme charnel ne saisit point.

Mais que dire alors du professeur de lettres lorsqu'il aborde *les œuvres des grands auteurs* ! A chaque page, que de beautés éclatantes ou secrètes pour exorciser le morne ennui des heures scolaires ! Aux plus frustes, le contact avec cette élite de tous les temps, de toute nation, de toute race, *omni lingua et natione*, révèle un monde caché, le monde des sentiments, le monde de l'esprit, le monde intérieur. Un chrétien ne peut entendre ces témoignages d'âmes humaines à l'image de Dieu qu'avec grand respect, une sympathie profonde. Qu'il retentisse avec vigueur en un style éclatant ou s'exprime avec pudeur sous le masque de l'impassibilité, qu'il s'enferme dans la révolte ou se renie dans le sarcasme, il révèle toujours, dans la diversité des situations, l'engagement de destinées qui s'accomplissent. Est-ce à dire que la classe de lettres tournera au préche ? Pas le moins du monde. Elle se doit au contraire d'éviter ce genre, rarement littéraire. Elle ne moralise pas sur

l'homme et ses œuvres. Elle dévoile, elle *révèle*, au sens littéral du mot. A travers l'étude, apparemment sèche, toujours objective et rigoureuse, d'un vocabulaire et d'un style, elle marque les détours d'une pensée, décèle les jaillissements ou les refoulements d'un sentiment. Cette humble analyse de faits grammaticaux ou littéraires, comme d'échelon en échelon, conduit à la découverte des ressorts cachés, de la source secrète, qui, dans les conditionnements les plus étroits, expliquent les apparences perceptibles. Est-il moyen plus naturel et plus simple de faire pénétrer un adolescent dans le monde des réalités spirituelles où du reste il se meut si volontiers ? Le professeur de lettres en détient les clefs en chacune de ses classes, pourvu qu'il sache s'effacer derrière les œuvres de son programme et qu'il laisse manuels et livres de littérature sur les rayons de sa bibliothèque ; il a l'étrange et magnifique privilège d'aller à la quête des âmes, qu'il porte ou non soutane.

Autre exemple, dont je m'excuse. Nos élèves vont chanter ces vers de Verlaine :

*« C'est par un ciel d'automne attiédi
Le bleu fouillis des claires étoiles »¹.*

Que s'ils les estropient, la classe entière réagisse comme à la porte qui crisse !

Et cependant, avez-vous parfois vu un *fouillis bleu* et qui soit fait de clarté et non de couleurs ? Des mots, passons à la phrase. Où donc est le verbe ? Absent, réduit au gallicisme dont sur toutes les copies on recommande de ne pas abuser. « C'est... ce n'est pas. Ce sont... ce ne sont pas ». Oui, mais justement ces claires étoiles elles sont dans leur ciel et elles y sont pour ne rien faire, apparemment, sinon ce « bleu fouillis » qui n'est pas à vendre mais à contempler, dans le calme du soir. Laissons là nos remarques de grammairien qui cependant nous ont introduit à goûter ce « *je ne sais quoi* » dont parle, en son austère classicisme, le Père Bouhours, et la magie de ces beaux vers où, sur un rythme impair, scintillent les voyelles, petites servantes de leurs grandes sœurs les étoiles. Ne pensez-vous pas qu'au delà des mots l'élève, au contact de ces vers, grâce à la classe de lettres aura fait une première approche d'un monde tout autre que celui que lui révélera, par exemple, un commentaire scientifique, sur la nature du bleu céleste ?

1. *Art poétique.*

Sans en faire fi, il sera vacciné — espérons-le — contre la tentation d'y trouver ses seules joies, ses seules certitudes.

Resterait à préciser parmi les *méthodes d'enseignement des lettres* celles qui favorisent ces dépassements, celles qui plus sûrement peuvent faire entrer dans le monde des réalités spirituelles. L'humble étude objective du vocabulaire et des formes du style sera toujours le point de départ, la base indispensable sans quoi le professeur paraîtrait errer en pleine fantaisie, imposer ses goûts et ses jugements, vouloir, pour donner élan à l'esprit, le soumettre à la conduite forcée ; ce qui est proprement une impossibilité et une contradiction, la mort même de l'esprit.

Et voici un second exemple. Ouvrons les *Pensées* de Pascal. Comparons leur style binaire, deux noms, deux adjectifs, deux propositions, qui vont s'opposant ou se répondant... à celui du même Pascal dans la compilation laborieuse de théologie qu'il fait pour son usage personnel, sous la conduite de ses guides spirituels, à Port-Royal. Nous serons étonnés. La construction des phrases n'est pas du tout la même. Soit, dira-t-on, il s'agit dans cette *trias* d'une sorte de résumé impersonnel. Mais reprenons l'analyse du texte des *Pensées* ? Leur style binaire ne tient-il pas au sujet traité ou plutôt au grand sujet dont Pascal fut possédé pendant les dernières années de sa vie, le grand œuvre qu'il espérait décisif ; son apologétique ? Grandeur et misère de l'homme, force et faiblesse de sa raison ; cette opposition hante Pascal. Il la décèle partout en l'homme et dans l'invisible, et voici qu'éclate, triomphale, la réponse à ce défi : Deux natures en Jésus-Christ, deux natures unifiées en Sa personne, présentes mystérieusement en son Église. N'est-ce pas la clef du style des *Pensées* parce que celle de l'apologétique pascalienne, et celle aussi du drame personnel de Pascal, face au Christ qui s'est livré pour lui : « telle goutte de sang pour toi » ? Pascal incompréhensible sans le Christ. Mais, sans Lui, qui donc peut se comprendre ?

Aux prises avec cette sublime dialectique et le cœur ardent, ouvrez cet autre redoutable dialecticien, au verbe tout aussi abstrait mais froid : le Voltaire de *Candide* et des *Contes*. Les élèves goûteront la sobriété de ce style élégant, à l'argumentation sans faiblesse, qui déjà est un hommage à la raison. Mais par comparaison, ils apprécieront ce qui peut manquer en dimension humaine à qui se refuse à la transcender.

Cette *méthode objective d'étude du style* et cette *méthode comparative*, qui étudie un même thème chez des auteurs différents ou rapproche des œuvres que séparent des siècles et des frontières, nous paraît

convenir aux exigences d'une pédagogie chrétienne de l'enseignement des lettres. Elle permet notamment de situer les auteurs contemporains par rapport à leurs devanciers. Les œuvres dites classiques, qui accaparent la presque totalité des programmes, n'en sont que mieux goûtées. Elles reprennent saveur de vie au contact des modernes qui ont renouvelé leurs thèmes sans le plus souvent atteindre à leur perfection.

Par ce contact avec de sûres beautés, l'engouement pour les contemporains qui, bien sûr, bénéficient du préjugé favorable, se trouve ramené à d'acceptables emballlements, qui ne font plus illusion ! Mais l'essentiel pour le maître qui veut aider ses élèves à s'ouvrir largement sera, quelle que soit la méthode, de ne jamais les enfermer dans l'horizon trop étroit du grammairien, du styliste, de l'historien d'une œuvre ou d'une époque. C'est l'évidence, mais pas toujours la pratique. L'apport d'un christianisme vécu, par un maître et par des élèves chrétiens, est ici inestimable. De ces rapprochements, qui donc fera jaillir la lumière qui illumine l'homme sur lui-même et en son fond, mieux que le chrétien qui connaît les vraies dimensions où l'homme est convié, de par sa filiation divine, à se trouver et à pleinement s'épanouir, *ut vitam habeant et abundantius habeant*.

Culture historique et formation religieuse

par Robert DE LE COURT, S. J.
Préfet général des Études, Bruxelles¹

Dans les considérations que je vais avoir l'honneur de développer devant vous, je me mettrai au point de vue du professeur d'*enseignement secondaire*. En Belgique cet enseignement s'adresse à des jeunes gens et des jeunes filles de 12 à 18 ans. Je laisse donc délibérément de côté l'enseignement primaire et la question de savoir si un enseignement de l'histoire est possible ou souhaitable à cet âge. Je ne songe pas non plus à l'enseignement universitaire qui suppose des étudiants plus mûrs et déjà au courant des faits principaux, encore moins aux études supérieures d'histoire qui auraient pour but d'initier à la *recherche historique*.

Au moment où je réfléchissais aux idées que j'allais développer devant vous, j'ai lu avec un certain retard le numéro de février 1956 de la revue « L'Enseignement chrétien » et j'y ai trouvé quelques pages fort denses sur l'enseignement de l'histoire, dues à M. Gérard Huyghe. Je tiens à reconnaître tout de suite l'aide que j'ai trouvée au contact des idées de M. Huyghe.

Vous voici au terme de votre session et je suppose que les notions de « culture » et de « formation » sont revenues assez souvent en discussion, pour qu'il soit inutile de tenter à mon tour de les définir. Disons simplement que la culture me paraît supposer comme éléments constitutifs la connaissance de l'homme, la conscience de la place que nous occupons dans le temps et dans l'espace, l'aptitude à juger et à agir.

L'étude de l'histoire peut apporter une importante contribution à l'acquisition de cette culture. Comme l'écrivait M. le chanoine Simon en 1946, « l'histoire doit contribuer à donner deux qualités maîtresses de l'esprit, la précision et le sens des rapports. Le professeur d'histoire peut aussi y apporter une attitude de vie. Le

1. Voir notice biographique dans *Lumen Vitae*, III (1948), p. 753. — Adresse : 24, Boulevard Saint-Michel, Bruxelles, Belgique (Note de la rédaction).

véritable humanisme doit habiliter à la vie. Je ne crois pas que l'histoire y contribue en apportant des sujets d'imitation... Mais elle y aide en créant une habitude d'esprit qu'elle seule peut donner : l'esprit critique, la prudence intellectuelle, le cran d'arrêt avant que de poser la question ».

L'étude de l'histoire permet donc de mieux connaître l'homme, elle montre la permanence des réactions humaines dans l'évolution des civilisations, elle développe le goût de l'objectivité et le sens critique, elle initie au sens du relatif, elle est une excellente et indispensable préparation à la vie sociale et politique.

Quant à la formation religieuse, si elle suppose la connaissance des vérités révélées et des préceptes de la morale, elle ne se borne pas au savoir. Outre l'habitude de penser et de réfléchir en chrétien, elle suppose un engagement et une participation à la vie de l'Église. Notre tâche d'éducateur religieux ne se borne pas à inculquer une pratique, elle doit aboutir à faire en sorte que nos élèves réagissent en chrétiens devant les événements et les doctrines.

L'histoire du monde n'est pas seulement soumise à l'action de forces naturelles, elle est soumise à la Providence de Dieu. L'histoire de l'Église est le prolongement de l'Incarnation, le développement du Christ mystique dans le temps et dans l'espace. La foi nous enseigne ces vérités mais autre chose sera de les constater dans les réalités de l'histoire visible.

Bien donné, le cours d'histoire pourra donc contribuer à cette formation religieuse mais il ne sera jamais qu'un adjuvant et d'un maniement assez délicat.

L'enseignement de l'histoire n'a pas toujours fait partie du programme des humanités. Il serait intéressant d'étudier comment il s'est introduit et quels buts lui ont été successivement assignés. Au XVII^e siècle, recueil de beaux exemples et de récits édifiants avec le souci de la chronologie universelle et des moyens très mnémotechniques, plus tard après la Révolution française et à l'époque de l'émancipation de jeunes nationalités, culte du passé national et formation patriotique, aujourd'hui de plus en plus connaissance objective du passé et défiance à l'égard des propagandes et des prosélytismes.

1. Caractéristiques de l'enseignement de l'histoire.

Essayons de mettre en relief les caractéristiques de la méthodologie actuelle des classes d'histoire dans l'enseignement secondaire. Je crois pouvoir les ramener à cinq :

1^o *Adaptation de l'enseignement à l'âge psychologique des élèves.* — Pendant longtemps l'histoire a été enseignée en cycle unique,

l'antiquité dans les classes inférieures, l'époque contemporaine dans la dernière classe, avec dans le système belge la dernière année réservée à l'histoire de nos provinces, l'histoire nationale.

Aujourd'hui par souci de respecter les possibilités intellectuelles des élèves et afin de pouvoir expliquer deux fois les mêmes événements mais à des points de vue différents, on préfère expliquer l'histoire en deux cycles : actuellement en Belgique cycle inférieur de deux ans permettant une première vue de l'histoire depuis les invasions du Ve siècle jusqu'à nos jours, cycle supérieur de quatre ans, antiquité en quatrième, moyen âge en troisième, temps modernes en seconde et époque contemporaine en rhétorique ou première.

L'esprit de cet enseignement en deux cycles a été parfaitement expliqué par M. Meylan dans son livre sur les Humanités et la personne : « si, dans le premier cycle, il importe avant tout de faire connaître à l'enfant de nombreux faits et de nombreux personnages dans leurs rapports de succession et de simultanéité, dans le second on s'efforcera de faire comprendre aux jeunes gens l'enchaînement interne de ces faits, et le rôle joué par ces personnages, à en marquer le sens et la valeur, à « évaluer » donc le devenir historique, dont les principaux moments lui seront dès lors familiers ».

2° *Souci du document.* — L'histoire ne doit pas être une branche de pure mémoire : si les principaux faits de l'histoire locale ou mondiale doivent être retenus, il importe d'appuyer l'enseignement sur les témoins du passé, *monuments et documents d'archives*.

3° *Tendance à éviter le compartimentage et à présenter des ensembles.* — M. l'abbé Platelle a souligné cette tendance dans un article de l'Enseignement chrétien et en a montré les avantages et les inconvénients. La matière d'histoire s'allonge toujours. Il n'y a plus moyen de limiter l'histoire de l'antiquité à celle du bassin de la Méditerranée. L'histoire contemporaine qui il y a trente ans atteignait à peine la guerre de 1870 englobe aujourd'hui les deux guerres mondiales, les mouvements idéologiques qui se sont produits dans l'intervalle et les essais d'organisation d'une société mondiale. De toute évidence il s'impose de réduire l'importance donnée précédemment à certaines périodes pour faire place à des événements nouveaux et la tentation est grande de se borner à de vastes synthèses qui sont peut-être à la portée de celui qui sait déjà mais qui dépassent les possibilités de celui qui apprend pour la première fois.

En Belgique les discussions ont été vives entre les partisans de l'histoire dite nationale enseignée à part et durant l'année terminale et ceux qui préféraient voir les événements de l'histoire

nationale expliqués dans le contexte de l'histoire générale. Ce n'est pas ici le moment de rappeler les arguments des tenants des deux opinions, arguments inspirés du reste autant par des préoccupations d'ordre politique que par des considérations pédagogiques. Retenons seulement le souci d'intégration et d'universalisme.

4° *Importance plus grande donnée aux faits économiques et sociaux.* — Trop longtemps l'histoire s'est bornée à une série de batailles et de traités, au rôle joué par les rois et les diplomates. Sans négliger cette partie, on fait davantage attention aujourd'hui à la vie des peuples, aux activités des diverses classes sociales, à tout ce qui touche l'industrie et le commerce, l'art, la littérature et aussi la religion.

Faut-il voir dans ce fait une influence du marxisme ou tout simplement la projection dans le domaine de l'enseignement de l'histoire des préoccupations sociales du temps ? En tout cas il s'ensuit un élargissement considérable du domaine qui s'ouvre au professeur d'histoire et des possibilités pour l'histoire religieuse.

5° *Souci d'objectivité.* — Et aussi mise en garde contre toute utilisation de l'enseignement de l'histoire à des fins chauvines et nationalistes.

Les événements de l'histoire peuvent être présentés sous une lumière fort différente dans les différents pays, surtout si le souci de la propagande intervient. Sous l'influence de l'Unesco un vaste mouvement a été déclenché en vue de l'amélioration des manuels d'histoire, les manuels ont été échangés et des commissions bilatérales créées en vue d'aboutir à une harmonisation objective des événements controversés. Nous avons pris part nous-mêmes à des conversations entreprises à l'initiative du mouvement de *Fraternité mondiale* entre historiens et professeurs des trois pays de *Benelux*. Ces conversations ont abouti en 1955 à un syllabus *Benelux* des faits dominants et grandes figures de l'histoire de Belgique, du grand-duché de Luxembourg et des Pays-Bas. S'il est relativement facile de s'entendre sur des événements d'un lointain passé, je songe p. e. aux invasions des Normands et aux premiers contacts des Européens avec les civilisations d'Asie et d'Amérique, le problème est beaucoup plus délicat dès qu'il s'agit d'un passé récent, p. e. les causes et responsabilités des deux guerres mondiales.

2. Triple nécessité pour l'enseignement.

Peut-être avez-vous l'impression que tout ceci nous écarte du sujet qui vous a été annoncé et qui vous intéresse, l'apport éventuel



1. Son Éminence le Cardinal VAN ROEY, Archevêque de Malines, préside la séance de clôture. — A sa droite, Son Exc. Mgr CODERRE, Evêque de Saint-Jean (Canada). — A sa gauche, Mgr VAN EYNDE, Vicaire général de Malines.

2. La messe d'action de grâces à l'église Saint-Charles Borromée. — Mgr CARDUJN, Aumônier général de la J. O. C. : « Allez, enseignez toutes les nations ! » — Son Exc. Mgr CODERRE célèbre la messe ; à sa g. : le R. P. G. DELCUVE (« Lumen Vitae ») ; à sa dr. : M. l'Abbé L. FOUCREAULT.

de l'enseignement de l'histoire à la formation religieuse. J'y arrive.

De ces tendances de la méthodologie historique actuelle me paraît résulter une *triple nécessité* :

1^{re} Celle de tenir compte de l'âge et de la capacité de nos élèves ; plus soucieux de faits (récits, histoires, anecdotes) que de synthèse et de causalité, incapables de bien saisir la complexité d'une construction historique ou d'une argumentation tirée de l'histoire.

Les jeunes gens d'aujourd'hui sont férus de technique et ne s'intéressent que très relativement au passé comme tel. Ils vivent dans le présent, comme l'écrit l'abbé Platelle ; or l'histoire étudie le passé. Il y a là le germe d'un conflit qu'on ne peut complètement éluder.

De plus, souvent pour eux l'histoire est matière d'examen, on mieux une des matières d'examen et pas la plus importante. Quant à l'histoire religieuse, elle leur paraît du superflu et ils l'ignorent royalement, au grand scandale parfois de professeurs non-chrétiens mais sincères qui veulent parfois faire plaisir à de jeunes chrétiens en les interrogeant sur des questions qui touchent l'histoire de leur religion et qui s'aperçoivent d'une ignorance déconcertante.

Ajoutez à cela les programmes trop copieux, la difficulté de saisir un ensemble et l'absence de nuances bien connue des jeunes pour qui une attitude est bonne ou mauvaise. En histoire le spirituel apparaît rarement à l'état pur et il est presque toujours associé à des contingences d'ordre matériel. Il est plus facile de trouver que les autres dans le passé n'ont pas été conséquents avec leurs principes que de respecter soi-même les dits principes.

Les personnes intéresseront toujours plus que les théories et les principes. Aussi une bonne façon d'initier à l'histoire religieuse me paraît être de bien mettre en relief la vie et l'action des grands saints.

Mgr Blanchet le disait fort bien dans une de ses conférences de Carême : « Il n'y a pas un type d'humanisme chrétien, rigide, uniforme, tracé une fois pour toutes et sur les lignes immuables duquel il n'y aurait plus qu'à se régler... Pour ne prendre que deux lignes de développement, il y a un humanisme épique, celui qui exige de l'homme héroïquement tout ce qu'il peut donner, épris d'abnégation, impatient d'accommodements, hardi à la difficulté et brûlé d'une flamboyante ardeur, S. François d'Assise, S. François Xavier, S. Thérèse d'Avila, Charles de Foucauld... Et il y a un autre humanisme chrétien... celui de l'équilibre et de la mesure, S. Benoît, S. François de Sales, S. Vincent de Paul ».

2^o Celle de mettre à profit l'immense richesse des traces laissées par l'action de l'Eglise au cours des âges antérieurs, cathédrales,

abbayes, documents d'archive, chartes, fondation d'hôpitaux ou d'écoles, etc.

Je sais bien qu'ici une double difficulté peut se présenter :

a) les autres religions ont laissé aussi des traces de leur passage, je songe surtout à l'Islamisme et aux religions d'Extrême-Orient, Brahmanisme et Bouddhisme ;

b) une question viendra naturellement aux lèvres de nos élèves : vous nous montrez bien l'action de l'Église dans le passé, mais cette action, l'exerce-t-elle encore aujourd'hui et quels sont les monuments de l'époque contemporaine qui nous révèlent cette présence de l'Église dans nos sociétés laïcisées où la puissance et la direction de la vie sont souvent passées aux États ?

3° Celle de ne pas faire de l'histoire de l'Église une histoire à part, en vase clos, mais de présenter l'histoire de l'Église dans les cadres de l'histoire profane, en montrant l'interaction des mouvements religieux et des courants politiques et sociaux et aussi hélas l'impuissance où ont été souvent mis les représentants de l'Église d'exercer une influence et d'enrayer à la source des mouvements pernicieux pour la civilisation et la prospérité des nations.

3. Erreurs et défauts.

L'utilisation des cours d'histoire pour la formation religieuse ne sera donc pas une tâche facile. Nous verrons dans un instant les qualités qu'elle exige des professeurs. Mais permettez-moi d'insister d'abord sur une série d'erreurs ou de défauts qui compromettraient cette tâche.

Le professeur d'histoire, s'il veut apporter sa collaboration à la formation religieuse de ses élèves devra éviter :

1° de faire constamment de l'*apologétique* et d'affirmer contre l'évidence que les gens d'Église ont tout fait et tout bien fait. Il y a dans l'histoire de l'Église des périodes de splendeur et des périodes de décadence. Loin de nier ces dernières, il faudra en rechercher les causes et montrer objectivement les erreurs des personnes ou le manque de rajeunissement des institutions.

2° L'attitude de *dénigrement systématique* qui se bornerait à signaler les faiblesses et les abus. Je songe particulièrement à la Renaissance et au XVIII^e siècle où à côté d'incontestables abus n'a jamais manqué le témoignage de la sainteté chrétienne. Toute généralisation est dangereuse.

3° Le *matérialisme* qui ne verrait dans l'histoire que la recherche par l'homme des solutions apportées au problème de ses besoins matériels. Autant il serait erroné de nier l'influence des découvertes techniques dans la succession des empires et des civilisations, autant il serait dangereux de réduire l'homme à ses besoins matériels et de ne pas tenir compte de l'intérêt qu'il a toujours porté à sa destinée et aux choses de l'au-delà. Les idées développées par M. R. Cousinet dans son livre sur *l'enseignement de l'histoire et l'éducation nouvelle* doivent être complétées et la conférence de R. Grousset sur la civilisation à travers l'histoire, récemment publiée dans l'ouvrage posthume, *L'Homme et son histoire*, ouvre de larges aperçus sur l'importance du facteur religieux.

4° L'abandon facile à l'*archaïsme*, à un intérêt tellement développé pour les hommes et les institutions du passé qu'en seraient oubliées la vie d'aujourd'hui et l'obligation où nous sommes d'y préparer nos élèves à y jouer un rôle actif. Il serait lamentable d'avoir des élèves parfaitement au courant des attributions des magistrats de Sparte ou du fonctionnement des comices centuriates et parfaitement ignorants de la constitution de leur pays et des problèmes que pose aujourd'hui l'entrée en scène des nations asiatiques. Il est si facile de faire abstraction du présent et de se cantonner dans un passé paré de couleurs de paradis. « S'il faut reconnaître, écrit M. l'abbé Moeller dans un remarquable article de *Lumen Vitae*, que les chrétiens ont été trop souvent absents du déroulement politique et social de l'histoire contemporaine, qu'on le dise et qu'on invite les grands élèves à y réfléchir. »

5° La *méthode de prétériton* qui consisterait à abdiquer devant les difficultés et à se retrancher derrière les nécessités du programme et des examens, pour laisser dans l'ombre l'histoire religieuse et éviter les questions et les discussions qu'elle peut aisément provoquer.

4. Les qualités du professeur d'histoire.

J'en viens enfin — et c'est ma dernière partie — aux qualités requises du professeur qui veut contribuer à la formation religieuse par l'enseignement de l'histoire.

La toute première me paraît être la *compétence*. Les publications historiques se suivent sur un rythme accéléré. La présentation de certaines questions a totalement changé depuis trente ans : je songe p. e. aux rapports de l'empire romain et du Christianisme, aux débuts du protestantisme, au rôle de certains personnages, tels que Marie Stuart et l'empereur Joseph II, à l'histoire de l'Amérique

avant les conquistadors et de l'Extrême-Orient. Il faut que le professeur d'histoire soit au courant de toute cette littérature et qu'il dispose d'une documentation bibliographique et iconographique.

La seconde me paraît être *l'impartialité et la maîtrise des passions*. Nous avons tous le droit d'avoir des idées personnelles en matière politique ou sociale mais nous n'avons pas le droit d'imposer ces idées à nos élèves et encore moins de les transposer dans le passé et de transformer les événements du passé sous l'influence de controverses contemporaines. Un jugement sans passion est relativement facile quand il s'agit d'événements qui se sont passés il y a quelques centaines d'années, il est plus difficile quand il s'agit d'événements dont les répercussions se développent encore sous nos yeux.

Il faudra encore pas mal de *souplesse d'esprit* pour interpréter les réactions des chrétiens d'autrefois et ne pas en faire des caricatures en leur supposant les connaissances que nous avons aujourd'hui. Je songe p. e. aux positions prises lors de la révolution française et à la protestation du monde chrétien devant la spoliation de l'état pontifical.

Enfin — et cette qualité n'est pas la moindre — il sera de toute nécessité de porter des *jugements de valeur* sur la politique des souverains et l'attitude des chrétiens d'autrefois. Ce n'est pas parce que un événement a été profitable à son pays ou que les conséquences d'un coup de force ont été heureuses, que l'on devra s'abstenir de déclarer mauvais ce qui a été contraire aux lois morales ou aux usages reçus chez les peuples d'alors. Pour porter pareils jugements en connaissance de cause, il faudra au professeur une grande *fermeté d'esprit*.

Pour faire découvrir la trace de Dieu dans l'histoire, il faudrait beaucoup de temps et des programmes moins chargés. Aussi la vraie méthode sera, je crois, de tracer des cadres et de choisir à l'intérieur de ces cadres les événements ou les périodes où s'avère le mieux l'action divine.

« L'histoire, écrit encore l'abbé Moeller dans l'article déjà cité, est « immorale », elle ne vérifie pas les lois morales par le déroulement des faits. L'apparent triomphe des puissances de mensonge et de cruauté... n'est que l'envers d'une vérité chrétienne ; l'apparent échec du Christ et de son Église est une manifestation claire du mystère pascal de mort et de vie. »